N° 873 45° Année T. CCLV 1er Novembre 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ANDRÉ ROUVEYRE

Singulier

— *ROMAN* —

Edition augmentée

Cette édition comporte une
troisième partie, sous le titre
“ FIN ”

Volume in-16 double-couronne. . . . . **15** fr.

M. HITLER
ET LA PSYCHOLOGIE ALLEMANDE

—

Récemment, un diplomate italien de l'ancien régime, le comte Sforza, parlait à Strasbourg sur les problèmes politiques de notre temps. Il s'étendait aussi sur l'Allemagne, et soudain, comme pour éclairer tout le paysage d'un rapide trait de lumière, il déclara que la psychologie d'outre-Rhin, dans le présent comme dans le passé, pouvait s'expliquer par deux phénomènes pathologiques: *la folie des grandeurs et la folie de la persécution.*

Cet aphorisme m'a beaucoup frappé; je voudrais essayer de le poursuivre et d'en chercher la justification.

Je poserai tout d'abord que les deux phénomènes ne s'excluent pas. Celui qui a la folie des grandeurs et qui exalte sa personnalité pensera, en raison même de l'exagération dans laquelle il se perd, ne pas être apprécié comme il le mérite et s'imaginera être victime d'une malveillance générale. Inversement, celui qui se croit systématiquement persécuté se replie volontiers sur son individualité propre et s'ingénie à se tailler, par des efforts d'imagination, une idole de lui-même.

C'est à peu près ce qui est arrivé aux Allemands. Et c'est chose tragique, car ces aberrations, et quelques autres, ont faussé le jeu naturel des dons remarquables que cette nation a reçus en apanage, qualités de caractère et d'esprit qui lui ont permis de tenir un premier rôle dans l'histoire de l'humanité.

Mais pourquoi, je le demande, ne peut-il suffire à cette nation d'être de la première phalange? Pourquoi prétend-elle à tout prix se placer sous les feux de la rampe et refouler ses partenaires dans le fond du théâtre? Pourquoi faut-il qu'elle revendique la préexcellence absolue? D'où lui vient, en fin de compte, cette croyance d'une supériorité intégrale, indiscutable, providentielle ? *Peuple élu*, serait-on tenté de dire si l'on ne craignait par cette formule d'assonance juive, de heurter la susceptibilité des aryens transrhénans.

I

Cette préexcellence se traduit d'abord, à en croire nos voisins, dans le domaine de la civilisation. L'Allemagne est appelée à conduire les autres nations, à les guider vers des destinées plus hautes. Elle doit remplir, à leur égard, une mission éducatrice. « *An deutschem Wesen, soll die Welt genesen.* » Cette formule énonce, en même temps, que l'Allemagne doit rendre au monde sa santé morale. En fin de compte, sa tâche est d'amener les autres peuples à des conceptions plus profondes de la vie. C'est dire aussi qu'elle est appelée à combattre certaine allure légère et superficielle qui est caractérisée par le terme : « welscher Tand », c'est-à-dire futilité gauloise, et romane en général.

A y réfléchir, on ne voit pas pourquoi la civilisation allemande, malgré ses vertus, mériterait d'être censée parfaite. Au fond, la civilisation est l'harmonie de toutes les facultés. Or, cette harmonie n'est pas le fait de l'Allemagne, car les hautes qualités qu'elle possède sont strictement individualisées, elles sont confinées dans des domaines bien définis. Je relève, dans la sphère intellectuelle, la capacité insigne du travail spécialisé qui aime à creuser tous les détails. Travail de mosaïque, d'une haute utilité, et inspiré par un dévouement plein d'idéalisme, mais qui est inapte, d'autre part, à faire jaillir des conceptions générales. J'admire aussi, chez les Allemands, la sentimentalité profonde qui a trouvé sa

résonance dans une poésie lyrique et un art musical dont la grandeur n'a jamais été dépassée. En revanche, ce peuple ne s'est jamais placé au premier plan dans les domaines où prévaut l'agrément et la beauté de la forme : arts plastiques, statuaire, peinture, architecture, arts décoratifs, créations en matière d'ameublement et de formes vestimentaires. Leur langue même, qui est si belle, les Allemands ne l'ont-ils pas abîmée, tant par une mise au pas heurtée que par une prononciation malsonnante? On constate enfin chez eux une incompréhension et une malhabileté frappantes pour tout ce qui regarde les formes de la sociabilité. Ce défaut ne fut pas étranger à leurs insuccès diplomatiques et à l'isolement qui en résulta pour eux.

Belle civilisation, tout de même, personne ne voudra le nier, mais toujours civilisation d'un développement relatif et qui n'est pas dotée de cette plénitude sans laquelle un peuple ne peut être considéré comme ayant atteint un degré de perfection. Par ailleurs, il ne faut pas trop demander à la destinée. Il n'y a peut-être eu que deux âges où les hommes sont parvenus à un développement harmonieux de toutes leurs facultés, ce fut l'apogée de la Grèce, et la Renaissance. Périclès et Léonard de Vinci. Deux fois le soleil s'est arrêté sur la terre. Deux fois la symphonie éternelle a tenu un accord parfait. Ce fut d'abord au moment où midi sonna sur l'horloge de l'Hellade, ce fut ensuite à l'époque où le moyen âge s'épanouit en une jeunesse nouvelle.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne ne pouvait prétendre à une supériorité absolue en matière de civilisation, supériorité s'imposant, par son rayonnement naturel, à tous les Etats du monde et les entraînant à sa suite, à l'instar d'une comète qui couvre le ciel. Les autres peuples refusaient de se laisser emporter, comme une poussière, dans la queue flamboyante de l'astre.

Hélas! un beau jour, ce fut le réveil terrible de la grande illusion. Désenchantement tragique. Alors il n'y eut qu'un cri: « L'Allemagne n'est pas appréciée à sa juste valeur. Les autres nations méconnaissent ses mérites

éclatants. Ils lui veulent du mal. Non seulement ils lui dénient la primauté, mais lui contestent même la parité. L'Allemand, pourtant si valeureux, est considéré comme un « minus habens... » C'est la hantise de la Gleichberechtigung, hantise qui est bien plus ancienne que la Conférence du Désarmement. C'est une rancune, avivée par une susceptibilité maladive. C'est la folie de la persécution qui s'abat sur les esprits et fausse leur entendement. Il en résulte un *furor teutonicus*.

Cette fureur, nous l'avons bien sentie passer sur l'Alsace, avant la guerre. Les conquérants éprouvaient une sainte colère à voir le monde alsacien se fermer devant eux. Pas de vie de société possible entre les deux éléments. Et, ce qui était la pierre de touche irrécusable de cet antagonisme profond: impossibilité pour un Allemand d'être agréé en mariage dans les rangs de la bourgeoisie autochtone. *Ni commercium, ni connubium*, comme disaient les Romains. Les immigrés ne comprenaient pas que l'isolement dans lequel s'enfermaient les Alsaciens était une question de dignité, après la défaite française doublée d'une annexion brutale, — et qu'il était aussi provoqué par les formes rudimentaires de sociabilité qu'arboraient les nouveaux venus, formes desquelles les indigènes ne pouvaient s'accommoder. Les Allemands prirent très mal cette résistance. Ils s'imaginèrent immédiatement qu'on les considérait comme des inférieurs. Cela n'était pas vrai. On allait entendre avec beaucoup d'intérêt leurs Kapellmeister et leurs professeurs. Mais ces ondes de la sphère allemande, on préférait les percevoir de loin.

Du reste, ils se heurtaient aussi avec d'autres peuples, le britannique, par exemple, imbu de traditions, modèle de savoir-vivre et qui se choquait des manières transrhénanes.

Manque de forme et de mesure. Manque de tact aussi, qui, à force d'être déconcertant, frisait parfois le romanesque. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner que, tout en appréciant les créations allemandes, nous ayons gardé

la distance avec les créateurs. Les œuvres, oui; les hommes, non. Paradoxe, mais seulement en apparence.

Le prince de Bülow, qui s'était formé une finesse de sensibilité tout italienne, et voyait clair en matière de psychologie ethnique, a écrit dans ses mémoires :

Au fond, personne ne nous aimait. Cette antipathie était ancienne, mais la jalousie que suscita l'œuvre de Bismarck, la puissance et la richesse de l'Allemagne l'avaient singulièrement augmentée. Ce manque de sympathie avait encore une autre cause : notre mépris de l'importance de la forme. Déjà le philosophe grec avait fait remarquer que la grande majorité des hommes ne jugent des choses que sur l'extérieur, et non d'après le fond; mais cette façon de penser et de sentir était difficile à comprendre pour un Allemand sérieux, grave, allant toujours au fond des choses et trop indifférent à leur apparence.

II

L'Allemagne était ainsi convaincue de la supériorité de sa civilisation. Cependant, cette thèse, contestée par d'autres nations, était difficilement démontrable. Comment l'étayer? A défaut de preuves convaincantes, il fallait lui donner du moins une allure majestueuse et grandiloquente. Il fallait l'englober dans un système qui aurait une coloration scientifique. Il fallait construire en sa faveur, comme on aime tant à le faire en Allemagne, toute une conception philosophique de l'univers, *eine Weltanschauung.*

Or, cette conception fut celle de la race.

Dès qu'on réussirait à faire la démonstration que la race allemande était la meilleure de toutes, il en résulterait que la civilisation créée par elle tenait nécessairement, elle aussi, le premier rang dans le monde.

On voit dès lors s'instituer une divinisation de la race allemande. Ce sera une véritable religion. Chose assez singulière, les grands prophètes de ce culte seront un Français et un Anglais : d'une part, le comte de Gobineau, qui a magnifié l'Aryen dolichocéphale blond, mais

tout en soulignant, ce que nos voisins passent volontiers sous silence, que ce type est loin d'être représenté de préférence en Allemagne; d'autre part, Houston Stewart Chamberlain, auteur d'un livre, *Les Fondements du XIXe siècle*. Cet écrivain est si persuadé de la supériorité germanique qu'il dépense des prodiges d'ingéniosité pour démontrer que le Christ, qu'il admire et ne veut abandonner à la race juive, doit descendre de peuplades aryennes étant venues coloniser la Galilée. De là à imaginer que ces peuplades étaient dolichocéphales et blondes, et partant germaniques, il n'y a qu'un pas. Il faut avouer que ces développements historiques de Chamberlain sont peu convaincants, mais ils sont dominés par un grand argument sentimental, capable de frapper les imaginations, et inaccessible à la discussion : c'est la thèse à priori qu'un homme aussi remarquable que le Christ ne pouvait être que de descendance germanique. Ses vertus mêmes démontrent son origine, et point n'est besoin de chercher d'autres preuves en compulsant les chroniques.

Pour ma part, je ne connais que trop bien ces dogmes raciques. Ils m'ont été enseignés à l'école où les professeurs allemands, pionniers du pangermanisme, avaient mission d'en pénétrer les jeunes Alsaciens. Ainsi notre directeur, un théologien de Souabe, brave homme, mais tout à fait illuminé en matière politique, aimait à interrompre la lecture d'Homère ou de Sophocle pour partir sur la grandeur de la race germanique. « C'est cette race, nous disait-il, qui donne aux peuples leurs maîtres et leurs guides. Voyez les rois qui règnent en Europe. Ils ont tous des cheveux blonds et des yeux bleus. Il n'y a qu'une seule exception, c'est le roi du Monténégro. » C'était aussi un recueillement quasi religieux devant les Germains de Tacite et leur santé morale. C'était la glorification de la bataille d'Arminius dans la forêt de Teutobourg. C'était l'extase devant l'épopée des Nibelungen et surtout devant son dernier chapitre, qui est une orgie de fer, de feu et de sang. Il fallait voir comme les philologues à lunettes d'or, qui devaient faire notre éducation, s'exaltaient en une ivresse bachique quand ils décla-

maient ces scènes de carnage, eux qui n'auraient pas fait de mal à une mouche et dont la plus grande joie était de fumer une longue pipe à tête de porcelaine, après s'être plongés dans un fauteuil méditatif (*sorgenstuhl*) et enveloppés dans une robe de chambre à cordelière.

Il serait tout à fait inutile de vouloir combattre de tels dogmes avec les armes de la science. Ainsi, à quoi servirait-il de dénoncer l'erreur, si courante chez nos voisins, d'identifier Allemands et Germains? Pourtant la fausseté, ou du moins l'exagération de cette thèse, saute aux yeux. Il est manifeste que l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie ont d'aussi justes titres que l'Allemagne pour se targuer de leur sang germanique. Peut-être même ont-elles, pour s'en prévaloir, un titre préférentiel, depuis que les Prussiens d'outre-Elbe se sont arrogé la domination dans le Reich. En effet, ces Prussiens n'ont rien de commun avec le peuple de Tacite. Ce sont des Wendes ou Sorabes, des Cassoubes, des Lettons et des Lithuaniens. Il est vrai qu'Albert l'Ours, Henri le Lion et l'Ordre teutonique leur ont peut-être transfusé quelques globules de sang germanique par le glaive.

Pour nos voisins, de telles réflexions critiques, tablant sur les origines des peuples, restent sans force convaincante. On est de race germanique, non par le sang et la filiation, mais tout simplement parce qu'on possède *les qualités* germaniques. Les vertus ne découlent pas de la race; le contraire est vrai, la race s'acquiert par les vertus.

Mais ceci ne vaut qu'avec une réserve tout à fait tranchante. Le juif est exclu d'emblée de cette communauté des élus. Lui, ne saurait se hausser par des qualités personnelles jusqu'à prendre rang dans la phalange sacrée. Pour lui, le signe extérieur de la conformation anthropologique tranche la question; l'idée de race reprend de nouveau sa signification primitive : c'est le phénomène de la descendance qui décide. Quand on est juif, on l'est pour toujours. C'est un caractère indélébile, ineffaçable.

Or, le juif doit être traqué, annihilé. Car il a commis le crime impardonnable de détériorer et d'avilir, par son

contact et son emprise, la sainte race germanique. C'est un nouveau déchaînement du *furor teutonicus*. A la folie des grandeurs s'associe, une fois de plus, la folie de la persécution.

La haine du juif n'est pas nouvelle en Allemagne. Il y a une trentaine d'années, j'assistais à un grand meeting antisémitique à Berlin. J'entends encore l'orateur, qui était de noblesse prussienne, s'élever avec indignation contre le fourmillement de la race étrangère dans la capitale, et s'écrier avec pathos dans sa péroraison : « Quand notre Empereur se promène « Sous les Tilleuls » et que ses regards se portent sur le peuple qui l'entoure, peut-il encore se croire l'Empereur des Allemands? Non, il doit se dire avec amertume : « Je suis le roi des Juifs. »

Au fond, cette face négative de la théorie, la levée de boucliers contre le Sémite, est ce qu'il y a de plus tangible et de plus saisissable dans tout le dogme racique. Pour le commun des mortels, en Allemagne, ce dogme se résume en la chasse donnée au juif, et reste par ailleurs à l'état de mystère.

Il n'y a pas là de quoi s'étonner. En effet, proclamant la primauté de la race, après celle de leur civilisation, les Allemands restent bien haut dans les nuages. Ils le sentent bien. Ils n'ont pas le moyen de démontrer, par des arguments solides et irréfutables, la vérité de leur doctrine. A défaut de preuves, il faudra donc imposer la thèse par une manifestation éclatante et définitive. Personne ne doutera plus de leur supériorité racique et civilisatrice quand ils l'auront prouvée en conquérant la puissance et en régnant sur les autres peuples.

III

Donc, les Allemands devront s'assurer la domination en Europe. C'est une nécessité. C'est aussi leur destin; plus encore, c'est leur droit.

Ici intervient une mystique profonde. Mystique, oui. Car ce peuple, si réaliste par ailleurs, si imbu de travail positif, d'organisation et de machinisme, a gardé dans

les arcanes de son âme enfantine un fond de rêve et de fantaisie.

La mystique dont il s'agit est celle de la Couronne romaine.

Les Allemands se sont persuadés de tout temps qu'ils continuent l'Empire des Césars. En l'an 962, Othon Ier le Grand se fait ceindre par le Pape de la couronne de Charlemagne. Il fonde ainsi le Saint-Empire romain de nation allemande et revendique, pour lui et ses successeurs, la suprématie en tout pays de chrétienté. Cette idée, aussi grandiose que chimérique, a survécu jusqu'à nos jours dans l'imagination de nos voisins. Ils n'ont jamais abandonné ce rêve. Ils l'ont poursuivi pendant près d'un millénaire.

Seulement l'Allemagne, pour régner, devait d'abord s'unir. Entreprise difficile entre toutes, parce qu'elle ne répondait pas au tempérament de la nation. Enfin, après de vaines tentatives qui ont duré plus de dix siècles, le miracle s'est accompli. L'unité s'est réalisée. Et encore n'a-t-elle pas été l'œuvre des Allemands eux-mêmes. Ce sont des étrangers qui leur ont bâti leur maison, Napoléon d'abord, qui en jeta les fondements, et le Prussien ensuite, qui la mit debout. L'Empire s'édifia, étayé par les trois guerres victorieuses de Bismarck. A présent, il ne s'agissait plus d'être le peuple des poètes et des penseurs. L'heure était venue d'étendre la main vers le sceptre du monde.

Qu'on s'imagine cette exaltation soudaine.

L'histoire d'Allemagne, malheureuse et pénible, n'avait encore vu que des époques bien rares et passagères de prospérité matérielle et de puissance politique. Si l'on excepte le règne glorieux de quelques Empereurs germaniques et l'essor des villes libres à la fin du moyen âge, on peut dire qu'un particularisme à outrance et des luttes intestines avaient brisé les forces vives et arrêté le développement national. La guerre de Trente Ans avait été la crise de cette tragédie. L'Allemagne n'avait rien connu de comparable aux époques des Médicis, de Ferdinand et d'Isabelle, d'Elisabeth, de Louis XIV, de Pierre le

Grand. Résignée, désespérant de sortir jamais de sa médiocrité politique, elle s'était confinée, au XVIIIe siècle, dans le monde de la philosophie et des belles-lettres. Mais voici que la Prusse, dont l'esprit était l'antipode de l'âme germanique, vint arracher l'Allemagne à elle-même, lui infusa un sang nouveau, lui donna l'unité qu'elle n'avait jamais connue et la conduisit vers un sommet de fortune et de pouvoir qu'elle n'avait entrevu dans ses rêves les plus audacieux. Comment ce peuple allemand, pauvre, opprimé naguère, ne devait-il être saisi de vertige en voyant les royaumes et les richesses de la terre étendus à ses pieds? Alors il brise l'image de ses anciens dieux et brandit le glaive avec une âme de conquistador.

Seulement, lourde fatalité, l'Allemagne venait trop tard. Le partage du monde était déjà fait. Au delà des mers, il n'y avait plus guère de territoires à prendre, et encore n'étaient-ils pas bien riches. Alors, ce fut le *run* sur le Maroc; puis le *Drang nach Osten*, qui, s'appuyant sur l'Autriche et bousculant Balkaniques et Turcs, mènerait l'Empire à Bagdad. On marcherait sur les voies glorieuses de Frédéric Barberousse, on ressusciterait les croisades.

Car Barberousse attendait son moment. Il dormait dans sa grotte du Kyffhäuser, entouré de ses preux. Le jour où les corbeaux cesseraient de tracer leurs cercles lugubres autour de la montagne et prendraient leur vol vers les quatre points cardinaux, l'Empereur sortirait de sa caverne, il frapperait sur son bouclier pour assembler ses vassaux, il se mettrait à la tête de toutes les tribus germaniques et rebâtirait le Saint-Empire, mondial et dominateur.

C'était un rêve. Bientôt sonna l'heure des mécomptes. Echec des visées marocaines, qui alarmaient les autres puissances. Echec de l'expansion vers Bagdad, qui se heurtait sur le Bosphore à l'Empire russe cherhant la voie de l'Egée, et sur le Golfe Persique à l'Angleterre, inquiète de se voir couper la route terrestre des Indes. Déceptions enfin avec l'Autriche, qui entraîna son alliée dans plus d'une aventure.

C'est alors que, pour la troisième fois, la folie des grandeurs fit place à la folie de la persécution. L'Allemagne se crut entourée d'un monde d'ennemis. On lui en voulait de s'être relevée de son impuissance. Partout se dressaient les jaloux, « der Neidinge Schar ». L'Allemagne était encerclée... Mais elle était assez valeureuse pour briser l'anneau de fer et conquérir sa place au soleil.

C'est ainsi que la phobie de la persécution poussa l'Allemagne à s'imposer par un coup d'éclat, et cette psychologie ne fut pas étrangère au déchaînement de la Grande Guerre.

IV

Vint alors la chute et la meurtrissure. Ce fut la défaite. Mais l'Allemagne ne put se résigner à la déchéance après tant de grandeur. Elle était battue, mais non vaincue. « Geschlagen, aber nicht besiegt. » Elle n'avait chancelé que sous le coup de poignard dans le dos. Elle allait une fois de plus étonner le monde. Ses rois avaient déposé leurs couronnes, elle créa donc la république. Or, du moment qu'elle passait à cette forme de gouvernement, elle allait lui donner un épanouissement tel qu'on ne l'avait jamais connu. La Constitution de Weimar serait un modèle, elle serait une leçon. Dès lors que les Allemands instituaient la démocratie, ils en feraient un chef-d'œuvre. Et c'est ainsi que la nouvelle Charte devint un musée, un peu désordonné, il faut le dire, de toutes les libertés populaires qu'on avait, jusque-là, imaginées dans le monde.

Mais la démocratie allemande s'effondra. Elle tomba tout d'abord parce qu'elle fut incapable de remplacer une autorité séculaire, basée sur l'histoire et la croyance. Elle tomba aussi parce que les partis politiques n'avaient pu, sous l'ancienne monarchie qui ne concédait dans la réalité des choses qu'un rôle consultatif aux assemblées parlementaires, acquérir l'aptitude et l'expérience du gouvernement.

L'Allemagne se replongeait ainsi dans le chaos. Et

l'anarchie se doublait encore des affres de la misère et du chômage.

Ce fut une époque terrible, qui rappelait le désastreux interrègne du XIIIe siècle, « die kaiserlose, die schreckliche Zeit ».

Alors se produisit le coup de théâtre. Un homme se leva. Il eut des paroles magiques. Il redressa les courages effondrés. Il empêcha l'Allemagne de désespérer d'elle-même. Il releva le drapeau.

Je dirai presque, mais cette comparaison pourrait déplaire à nos voisins, que cet homme surgit comme un de ces grands prophètes de l'Ancien Testament, qui avaient le secret de ressusciter un peuple mourant.

Voici, en substance, ce que M. Hitler disait à la nation:

La civilisation allemande, qui est appelée à de si hautes destinées, sera reconstituée par nos soins, dans son authenticité intégrale. Nous allons la libérer de tous les alliages qui la dénaturent. La littérature non conforme à l'idéal germanique sera brûlée sur le bûcher, comme le fut jadis la bulle du Pape contre Luther.

Nous régénérerons la race, nous en éliminerons le sang étranger et malsain.

Nous reconquerrons la puissance politique. Et tout d'abord, pour bien marquer que l'Allemagne ne se laissera plus faire la loi et redeviendra souveraine de ses destinées, nous allons quitter la Société des Nations et la Conférence du Désarmement. *Germania farà da sè.*

L'unité, pour laquelle notre peuple a vainement lutté pendant près d'un millénaire et que Bismarck même n'a réalisée que dans une mesure relative, nous la décrétons pleine et entière. Les pays d'Allemagne ne seront plus des Etats, ils seront gouvernés par des Statthalter du Reich, ils seront immédiats d'Empire. Ce seront autant de Reichsländer... Disons le mot, ce seront des Alsace-Lorraine. Singulier retour de l'histoire!

Tous les pays de langue allemande, à commencer par l'Autriche, seront réunis à l'Empire. La Providence le veut ainsi.

Nous irons même au delà, proclamait le Führer. Nous

coloniserons la Russie, reprenant ainsi la politique d'expansion vers l'Est, pratiquée jadis par nos aïeux, sous le Saint-Empire du moyen âge.

Enfin, pour réaliser ces grands desseins, nous redeviendrons le peuple en armes de Tacite, — oui, le peuple toujours en armes, qu'il soit en guerre ou en paix, qu'il marche contre l'ennemi ou qu'il s'assemble et tienne ses assises pour statuer sur ses destinées.

Voilà comment parle le nouveau capitaine de l'Allemagne.

Il rallie les foules, et ce n'est pas étonnant, car il joue précisément sur tous les anciens dogmes consacrés de la supériorité civilisatrice, racique, et du droit à la puissance. Il prétend mener la nation vers les hautes destinées qui lui sont tracées par les lois de l'histoire, et il éveille ainsi tout le pathos qui vibre dans les profondeurs de l'âme allemande.

Je dirai, sans vouloir froisser nos voisins, que M. Hitler apparaît comme un Messie.

Etant Messie, il est aussi Roi. Certes, il n'est pas monarque de par un ordre de succession au trône. Il n'est pas monarque de par une charte. Mais il l'est par les suffrages du peuple qui lui a confié son sort. Par ailleurs, les Rois de l'ancien Empire étaient élus, eux aussi. La voix du peuple est la voix de Dieu. M. Hitler est donc lui aussi par la grâce de Dieu; le peuple était inspiré d'en haut quand il l'éleva sur le pavois. S'ajoutent les liens étroits qui se sont établis entre le national-socialisme et d'anciennes familles régnantes, le Kronprinz et d'autres princes. Ces liens sont comme une légitimation médiate du nouveau régime, ils l'illuminent de rayons dynastiques par réfraction.

Toutefois, l'auréole du Führer semble encore plus resplendissante que celle de ses devanciers. Il est entouré d'un culte quasi religieux, culte qui rappelle la divinisation des Empereurs romains.

Qu'on mesure, dans ces circonstances, le pouvoir immense de cet homme, pouvoir qui dépasse de loin celui d'un Bismarck et, *a fortiori*, d'un Guillaume Ier. C'est la

toute-puissance abandonnée à un dictateur, au moment du plus grand désastre où le sort de la patrie doit passer entre les mains d'un seul. Mais ce n'est pas un dictateur romain qui, un jour, devra rentrer dans les rangs et rendre compte de son action. C'est au contraire un dictateur irresponsable et institué sans limite de temps, *in absolutum et in æternum.*

§

Nous avons vécu, il y a peu de temps, l'apogée de cette omnipotence; nous avons assisté à la grande exaltation, au débordement de tous les enthousiasmes.

Or, depuis le 30 juin, une fatalité, mystérieuse encore, mais dont on entend résonner le pas étouffé, a gravi le théâtre. Hitler est-il touché par le destin? Hitler est-il ébranlé? Et la question se pose, voilée d'énigmes : De quoi l'avenir sera-t-il fait? Question obscure entre toutes, non seulement pour les autres peuples, mais pour l'Allemagne elle-même.

Le moment vient toujours où, après les moments d'extase, il faut revenir aux réalités. L'Allemagne est aujourd'hui comme le voyageur qui a gravi un sommet et doit redescendre vers les habitations humaines : plusieurs vallées s'ouvrent, quelle route choisir?

Deux possibilités se dessinent pour résoudre l'aventure hitlérienne et mener cette symphonie tumultueuse vers son dénouement.

La première hypothèse est que M. Hitler arrive à se maintenir envers et contre tout. Cela suppose qu'il remplisse le rôle immense et redoutable qu'il s'est assigné et ne déçoive pas les espoirs illimités qui ont été mis en lui. Ce serait un miracle. Mais tous les miracles sont possibles aujourd'hui, surtout en Allemagne. Cependant, un Führer n'est pas éternel, il est tributaire de la fragilité humaine. Or, un Führer, une fois disparu, ne se remplace pas comme un roi ou le président d'une république. Un Führer s'identifie avec l'Etat, leur sort à tous deux est indissolublement lié.

Ou bien, autre hypothèse plus vraisemblable : il peut

arriver que M. Hitler faillisse à la tâche, presque surhumaine, qu'il s'est imposée. Le peuple, à la longue, s'apercevrait de l'inanité de ses espoirs. Il se détournerait de lui. Ce serait la chute du régime. Qu'en résulterait-il? De deux choses l'une : ou le bolchévisme ou la monarchie. La première issue n'est guère probable, d'abord parce que les communistes, vaincus, désorganisés en Allemagne, ne pourraient guère se ressaisir d'une heure à l'autre, et surtout parce que le soviétisme est aussi contraire que possible au tempérament de la nation. Ce serait bien plutôt la restauration dynastique, dans l'Empire et dans les Pays, qui serait l'aboutissement de la faillite hitlérienne. A vrai dire, après l'insuccès de la République, il n'y aurait plus d'autre solution possible. Par ailleurs, le régime hitlérien a déjà préparé les voies à la monarchie. Il en est la préfiguration. Il vit en bonne partie par la croyance monarchique de l'Allemagne, qui, faute de têtes couronnées, s'est portée sur le Führer. « Ersatz! » Encore une fois, cette formule magique a repris ses droits.

Le chancelier-président s'étant ainsi posé en introducteur des monarques, la transition se ferait sans heurt, et même avec élégance. Le souverain par intérim restituerait le pouvoir aux dynasties régulières. Il remettrait entre les mains légitimes le dépôt qui lui était confié. Succession toute naturelle. Le régent est mort, vive le roi.

Mais que deviendrait alors l'ancien dictateur? Il serait peut-être vite oublié. « *Versunken und vergessen!* » Ou encore il resterait à l'état d'icone, comblée de vénération et d'honneurs, but de pèlerinage. On imagine Hitler dans un genre de Sachsenwald, il y vivrait dans la légende, au milieu d'un splendide isolement, et ferait ainsi figure d'un Bismarck à la retraite.

Les monarques reprendraient donc leurs couronnes et leurs sceptres. Ils remonteraient sur leurs trônes avec leurs manteaux d'hermine. Ce serait un jour solennel. Ils seraient entourés de chambellans et d'officiers chamarrés. Ils prononceraient leur discours du Trône et,

pour démontrer la légitimité de leur retour, ils liraient simplement cette réflexion de Gœthe, notée par Eckermann :

Le plus raisonnable est toujours que chacun s'adonne à son métier, pour lequel il est né et qu'il a appris, et qu'il n'empeche pas les autres de pratiquer le leur. Le cordonnier doit rester à ses formes, le paysan derrière sa charrue, et le prince doit savoir régner. Car ceci est aussi un métier, qui veut être appris et que personne ne doit s'arroger quand il n'y entend rien.

A ce moment, l'ombre de Gœthe apparaîtra peut-être sur les marches du trône. Et le philosophe de Weimar, dans la ville et sous les auspices duquel on a voulu faire une constitution républicaine, aura un sourire d'indulgence et de bonté, en voyant le peuple allemand rentrer dans la sagesse.

ROBERT REDSLOB
Professeur à l'Université de Strasbourg.

SANT PERE ANARCHISTE CATALAN

—

Sant Pere, sous la ruade de la matraque, sent ses jambes se racornir. Il s'écroule.

Un joueur de grosse caisse s'en donne à cœur joie dans son crâne.

Mais Sant Pere ne s'évanouit pas. Une minute, à coups de bottes, les gardes d'assaut lui pilent les côtes. Ils l'injurient: « Fils du démon!... Nez de canard!... Pourceau d'anarchiste!... » Ils crient des mots violents et lancent des blasphèmes qui sifflent en jets de fronde. Puis, s'abattant sur lui, ils le fouillent, avides d'armes et d'argent.

Sant Pere, par prudence, a toujours les poches vides.

Déçu, un policier, de son talon ferré, lui cachette le bas-ventre. Sant Pere a l'impression que ses entrailles se creusent sous le hachoir à saucisse.

Il s'ouvre à la haine. Elle entre chez lui en bourrasque.

Hier encore, il aimait la lutte loyale, poitrine contre poitrine, souffle contre souffle, lame contre lame... Maintenant!...

Avant de s'évanouir, il a le temps d'enchâsser dans sa mémoire l'image de son agresseur.

Quand il reprend ses sens, des bras, des jambes, des torses l'agrippent, le tenaillent, le laminent. Il étouffe.

D'une poussée de ses puissantes épaules il émerge de cette avalanche humaine. Il dégage ses poings, les abat au hasard. Des hurlements scient l'air. Soudain, Sant Pere s'arrête de frapper: il assommait ses frères, les anarchistes de l'Etoile-Rouge de Barcelone.

On les avait jetés pêle-mêle dans une camionnette ouverte de la Limpieza publica.

Quand leur enchevêtrement douloureux fut dénoué, ils se regardèrent, enfiévrés d'un même désir: fuir. Mais deux gardes, debout sur le marchepied, promenaient sur eux l'œil vigilant de leur escopette.

Le chauffeur attendait le signal du départ.

Sant Pere, résigné, les mains au ventre, regarde la Rambla. Elle est nette. Pourtant, çà et là, un anarchiste étendu en rompt l'envolée géométrique. Au loin, une bombe à gaz lacrymogène chuinte. Des gardes d'assaut vert-de-gris mettent leur masque, poussent l'engin dans une bouche d'égout qui éructe. D'une rue transversale parviennent les ultimes hoquets d'une mitrailleuse qui tire à blanc. Aux étages des immeubles, des fenêtres s'entrebâillent, crispantes dans leur timidité. Une voix crie:

— Aux toros les anarchistes!...

Bientôt, les boutiquiers du rez-de-chaussée sortent pour balayer les éclats de vitres.

Quelque part, une horloge distille sept heures.

La police avait fait son devoir. Une fois de plus, Barcelone était sauvée.

Sur un coup de sifflet, la camionnette se rue en avant, embrayée à pleins gaz. Un virage brutal jette Sant Pere dans un coin. Il s'y croche solidement. Des lèvres bougent près de son oreille:

— Nous sommes f...

Sant Pere, sans répondre, accentue le roulis de ses épaules. « F... », il s'en moque, mais la douleur lui mâche le ventre, lui tire des larmes. Dans ses pleurs irisés, il revoit le talon ferré du policier, le visage sournois...

Ah! celui-là!...

De gras bourgeois, étalés sur le trottoir, regardent passer la cargaison humaine. Ils suffoquent d'injures. Sant Pere oublie la griffe qui fronce sa chair. Il jette, révolté :

— Vive l'anarchie!...

Ce cri, d'un seul élan, vingt poitrines le reprennent.

Un garde, au hasard, presse la détente. La détonation épouse le vrombissement du moteur. Dans l'essaim humain s'enfonce une balle. Un râle tournoie, lugubre

comme le vol d'une corneille. Atteint au cœur, l'homme meurt debout. Dans la masse pressée des anarchistes, il ne reste pas d'espace pour coucher le cadavre. Il demeure droit, les yeux sans vie, et flasque.

Sant Pere, avec une rage désespérée, ravale des blasphèmes. Il ramène à portée de sa main son espadrille gauche. D'un geste brusque, il arrache la semelle, tire une courte navaja. Sur le marchepied, le garde offre son dos, cible immanquable. Mais Sant Pere répugne à l'assassinat. Il jette son arme n'importe où sur le lac bleuâtre de la chaussée.

La camionnette enfile une porte écrasée et bloque ses freins dans une cour étroite, frémissant du crissement des mâchoires d'acier.

La prison! Elle fleure l'âcre odeur des cachots spongieux. Une meute de geôliers pisseux accourt à la curée. Un ordre impérieux gicle:

— Descendez, les anarchistes!...

Aucun d'eux ne prétend obéir. Alors, un à un, on les arrache du plancher de la camionnette, récalcitrants comme des dents barrées. Ils passent entre deux haies où les matraques dessinent de subites virgules et les bottes d'épais traits d'union. Sant Pere n'avance pas assez vite au gré des gardes. La douleur continue à lui enfoncer au ventre une cruelle cornade. Bosselé, mais la résistance indemne, il se retrouve sur le sol mou et ammoniacal d'un cachot.

Il est seul.

Un œil bleu, strié de pâles éclats, palpite au-dessus de lui, hors d'atteinte. Sant Pere connaît que sa portion de ciel est singulièrement réduite. Il ne regarde pas autour de lui, sachant y trouver des immondices.

Il retourne sa mémoire comme une poche. L'histoire de sa vie tombe dans le présent, remarquablement ciselée.

Sant Pere l'écoute vibrer.

En l'éblouissant d'un nom: Barcelone, on l'a essouché de sa patrie: l'Estramadure. Il est venu en Catalogne escorté de misères, l'estomac étoilé de crampes. Sa vieille

maman, il l'a laissée là-bas, lui promettant de revenir la ceinture écaillée de douros. Mais à Barcelone, l'anarchie l'a marqué irrémédiablement. Sant Pere connaissait les mêlées ardentes, les bouges vineux, les carnages passionnés, mais jamais encore il ne s'était laissé cueillir, bêtement.

Vers le soir, deux gardes se présentent et le happent sans qu'il proteste. Son ventre lui laisse quelque répit.

Sant Pere est amené devant un gros homme à face de crapaud-buffle emmanchée d'un cigare.

— Encore un, Señor Inspector, dit un garde.

— Ton nom?

— Pere Nonoz, dit Sant Pere.

— Tes papiers?

— Ils sont chez Papito, le boulanger. J'y suis ouvrier. Pas anarchiste.

L'inspecteur ordonne:

— Fouillez-le.

Sant Pere s'abandonne aux doigts des gardes, qui, sournois, lui tenaillent la peau. Ils ne ramènent que trois noyaux d'olive, polis comme un crâne chauve.

— Que faisais-tu parmi les manifestants?

— Je me promenais. J'ai été pris dans la foule!

L'inspecteur déroule des volutes bleues.

— A la douche! dit-il.

La douche! Ses frères l'ont décrite à Sant Pere. L'anarchiste sent déjà sa peau se gréneler sous les griffes du chat à neuf queues. Les gardes l'encadrent et l'emmènent. Sant Pere gémit, mais de l'œil il vise au fond du couloir la porte qui s'ouvre. Un rectangle de clarté se découpe, crevant sur la rue déserte.

Sant Pere inhale le souffle de la liberté. La liberté, l'Etoile Rouge, le policier traître. Il déchaîne ses muscles. Il est vainqueur.

Les gardes abattus se tordent ainsi que deux énormes lézards verts.

Sant Pere se détend en une longue et rapide foulée. D'un bond, il saute le seuil.

— Halte! crie le factionnaire.

Sant Pere court, la mort aux trousses.

Le rire froid d'une culasse qu'on referme. Le frisson bourdonnant d'une balle. Sant Pere s'abat.

C'est une ruse. Prompt, il se redresse, vire dans une rue transversale, puis dans une autre et une autre. Le silence se referme sur lui. Sant Pere est sauvé.

Le Paralello l'avale dans son dédale de venelles, plus tordues que des entrailles tourmentées. Sant Pere, certain du milieu, freine son allure. Sous les sphères soufreuses des lampadaires, des filles le hèlent; elles chôment et il est fort. Mais Sant Pere ne sait plus s'il est encore un homme. Le désir qu'il agrippe s'effiloche par lambeaux. Il recommence de souffrir. Cela épingle sa chair comme une touffe épineuse.

Il ne sait plus... L'autre l'a frappé lâchement...

Il gagne la rue de l'Hôpital. La nuit est venue, riante de toutes ses dents couronnées d'or. Du port monte la respiration poussive des remorqueurs et les sopranis enroués des chaînes.

Près de lui, une lame de lumière éventre l'ombre.

Sant Pere pousse la porte vitrée d'un cabaret et le flot des conversations déferle sur lui. Des porteurs de sel, torse nu, peau corrodée, ceinturent des contrefaçons de gitanes. Au son d'une guitare, une Andalouse tourne sur la pointe des pieds avec la rapidité d'un ventilateur. Les falbalas de sa robe noire et rouge palpitent. Une équipe de débardeurs ponctue la danse de vigoureux « Ole! »

Sant Pere, d'une bourrade, creuse la troupe des buveurs, traverse la salle, s'enfonce au sous-sol dans un escalier obscur et vient heurter du poing la porte massive d'un réduit.

Un judas coulisse en silence et le jet lumineux d'une lanterne douche l'anarchiste à la face.

— Il pleut, dit Sant Pere en sourdine.

— Demain, il fera soleil, répond une voix.

— Si Dieu veut!

— Vive l'Anarchie!

Un verrou miaule. La porte s'ouvre.

Sant Pere entre.

Ils sont là cinq aux épaules carrées, assis à une table sous une lampe malade. L'énergie burine leur masque glabre.

— Salut, frères! dit Sant Pere.

Les membres du Comité exécutif de l'Etoile-Rouge lui ménagent une place.

— L'affaire est manquée? demande l'un d'eux.

L'anarchiste en mots brefs raconte...

Les autres l'écoutent, les lèvres barrées de rides haineuses.

— Ils nous croient battus, dit celui qui est le chef. Cette nuit même, nous recommencerons.

Il tire de sa poche un tube en aluminium, à peine plus gros qu'un stylo, et le pose droit sur la table.

— L'épreuve, maintenant! annonce-t-il.

Il va dessiner sur la porte un cœur grossier.

Les hommes se sont reculés au fond de la pièce. Une à une, cinq navajas s'enfoncent frissonnantes dans le bois en pleine cible.

— A toi, Sant Pere!

Sa main tremble comme une feuille sous la brise. La douleur s'irradie, multiple, jusqu'aux extrémités de son être. Un éclair métallique allume la clarté anémique.

Le but est manqué.

— Tu iras, dit le chef.

— J'irai.

Il écoute les instructions. Elles sont simples: Calle S..., faire sauter la vitrine d'une banque.

Sant Pere prend le tube. Il le glisse vertical dans l'enroulement de sa large ceinture bleue.

— As-tu une fronde? demande le chef.

Sant Pere a un geste fané. La griffe est là, draguant son bas-ventre. Il oubliait l'instrument indispensable pour lancer la bombe en toute sécurité.

— Accompliras-tu ta mission?

L'anarchiste étend la main vers l'image noire d'une Vierge nichée dans le mur.

— Je le jure, dit-il.

Il s'en va.

Sur lui la porte se referme en un sec jappement.

Sur le seuil du cabaret, Sant Pere allume une cigarette à l'effigie du roi. La nuit est bleue et jaune comme une paupière tuméfiée. Dans les ruelles juteuses de détritus et d'urine, Sant Pere avance lentement. Il est gavé de haine. Sur son ventre, le tube destructeur gonfle une hernie enfantine.

L'anarchiste, à l'angle d'une venelle qui éperonne le flanc d'un boulevard, s'arrête. Des mules passent, toutes carillonnantes sous leurs sonnailles et chargées d'outres verruqueuses. De rares passants tiennent le milieu de la chaussée, par prudence. Sant Pere, trempé dans des flaques obscures, poursuit son chemin. De rudes élancements le flagellent. L'homme serre les dents, disputant sa chair à la douleur. Mais elle est horrible.

Il s'assoit sur la pierre fraîche d'un trottoir. Pourtant, le temps presse. L'aube bientôt débarbouillera le ciel. La mission reste à accomplir et le but est éloigné.

Soudain, Sant Pere se redresse. Près de lui, dans la clarté isabelle d'un réverbère, passe un homme qu'il reconnaît.

L'anarchiste ne souffre plus. En lui, le désir de vengeance chante la mort. Sant Pere, espérant le coin d'ombre où il l'étendra d'un coup inédit, suit sa proie. Il feutre le pas, exploite la complicité des façades closes.

Le policier pénètre sous le porche obscur d'un immeuble. En quelques bonds, Sant Pere y est. L'autre a disparu.

A quatre pas, près d'un escalier noir, une lueur éclaire une porte vitrée. L'anarchiste, pour tromper l'attente, insinue un regard. C'est une pièce étriquée. Le policier est là, devisant avec une vieille femme, ratatinée dans un fauteuil.

Sant Pere souffre de nouveau. La tenaille ardente mâche sa chair. Pour ne pas hurler, il va se gîter dans l'escalier.

— Mère de Dieu, implore-t-il, accordez-moi un instant de répit quand l'autre sortira!

Une heure s'écoule.

De son affût, Sant Pere ne peut entendre qu'un bruit confus de conversation. Il ne voit rien.

L'aube est imminente. La maison va s'éveiller. Des gens viendront. Sant Pere pense à sa mission. Oui, il la remplira en plein jour, sous le menton des gardes. On l'arrêtera. Douze balles troueront sa poitrine. Mais qu'il puisse se venger, avant!

Peu à peu, son énergie se dilue dans la douleur.

Aura-t-il la force de provoquer son ennemi?... Sant Pere ne sait plus... Il tire le tube de sa ceinture et le serre dans ses doigts enfiévrés. Un simple renversement provoque l'explosion de l'engin. Sant Pere n'aurait qu'à se traîner jusqu'à la porte...

Celle-ci s'ouvre. Avant de sortir, le policier, regardant à l'intérieur de la pièce, dit:

— Adios, mama!

Et il s'éloigne.

Sant Pere a remis le tube dans sa ceinture. Il attend deux, trois minutes, puis il se lève péniblement. Il va à la porte vitrée. La vieille n'a pas bougé. Tant d'années l'ont brisée que, sans doute, elle ne peut plus dormir dans un lit. Son visage, sculpté dans une croûte de pain « bazo », se tasse sur sa poitrine.

Sant Pere a un sourire cruel. Il veut infuser au policier une souffrance plus horrible que la sienne: une souffrance morale. Par la mère, il atteindra le fils.

Tendu d'intentions mauvaises, Sant Pere ouvre la porte. Il s'avance vers la femme, la face piochée de haine et de douleur. Vacillant, il s'appuie sur la table. Il n'en peut plus...

La vieille tourne lentement la tête. Elle ouvre ses paupières sans cils et regarde l'homme avec bienveillance. Sa voix ruinée demande:

— As-tu mal, étranger?

Sant Pere voudrait hurler sa rancune, mais le mal fauche ses paroles. Il ne peut que gémir.

La vieille, qui s'est dénouée, dit :

— Assieds-toi!

Elle traîne un banc jusqu'à Sant Pere. Lui, les doigts raidis sur le bord de la table, la suit des yeux.

Déjà elle revient, présentant un verre d'une liqueur noire:

— Bois, étranger, c'est du Vin de Longue Vie!

Malgré lui, l'anarchiste porte la boisson à ses lèvres. Son être la reçoit comme une bénédiction.

— Comment es-tu à présent? s'inquiète la vieille.

Il la regarde, silencieux. Il était venu pour tuer. Et maintenant... Les traits de la femme se transforment. Sant Pere n'a plus devant lui la mère de son ennemi. Sa maman surgit, qui l'espère là-bas dans une « casucha » jaunie de l'Estramadure foudroyé de soleil. Il va prendre les mains arides de la vieille, les baiser.

La porte claque, brutalement ouverte.

— « Maldito », crie le policier, le poignard brandi, déjà sur Sant Pere.

L'anarchiste a un geste de défense. Trop tard. La lame est chevillée entière entre deux côtes.

D'une main, il s'assure à la table. De l'autre il fouille sa ceinture. Le policier épie le geste. Les yeux blessés de terreur, il reconnaît le tube fatal.

Un cri d'angoisse:

— Maman!...

Le fils s'élance devant sa mère, la poitrine offerte, bouclier vivant.

Sant Pere sent le goût âcre du sang qui gargouille dans sa bouche. Au bout de son bras levé, il tient la bombe.

Doucement, ses jambes s'affaissent. Il s'effondre comme une glace qui coule, mais il tient toujours droit dans sa main crispée le tube mortel. Il n'a qu'à le laisser tomber et tout sera fini...

Sant Pere serre les doigts, anxieux de ne pas faiblir. Le policier est là, à deux pas. Derrière lui, sa vieille mère... L'anarchiste rencontre ses yeux...

Montrant du regard la porte au policier, Sant Pere ordonne, la langue engluée:

— Emmène ta maman!...

ANDRÉ LEGRU.

NUIT PASCALE

A mon cher Maître et Ami Louis le Cardonnel.

Le Cardonnel, je songe à vous
Dans cette nuit pascale,
Où la lune traîne aux cieux flous
Sa robe monacale...

Cette nuit, dites-vous encor
Tout bas l'hymne lunaire
Où vous avez mis le trésor
D'une sagesse claire?

Dans la cour du Roure je vois
S'estomper sous la lune
Le figuier mistralien, qui boit
La fraîcheur opportune.

J'entends résonner dans la nuit
Quelque cloche légère
Dont le chant, qui n'est pas un bruit,
Evoque sainte Claire.

Et vous de salon en salon,
Comme aux arceaux d'un cloître,
Vous passez, et je vois, selon
L'instant, croître et décroître

Votre forme que la clarté
De la lune amicale
Met déjà dans l'éternité
Par cette nuit pascale...

Monastère de Saint-Damien,
Où chantaient les Clarisses,
Ce soir vraiment vous êtes mien
Dans ces heures complices,

Tandis qu'au bord du golfe cher
Où je naquis au monde,
Je vois la lune sur la mer
Monter bleuâtre et blonde.

Si François l'appelle sa sœur
Là-bas, au cœur d'Assise,
Elle n'a pas moins de douceur
Sur ces flots qu'elle irise,

Sur Avignon, où vous rêvez
Des Papes, des Evêques,
En disant tout bas des Aves
Dans vos bibliothèques...

Et c'est pourquoi, Le Cardonnel,
Dans cette nuit de Pâques,
Je communie avec le Ciel
Que les choses opaques

Ne réussissent pas, ce soir,
A voiler à ma vue,
Et, pour vous le faire savoir,
Maître, je vous salue

Et vous livre ces vers écrits
Dans cette nuit pascale,
Dans cette nuit où Jésus-Christ,
Sans voile et sans escale,

Venait vers moi, parmi l'azur
De cette mer latine,
Sur un golfe aussi noble et sûr
Qu'un lac de Palestine...

La Ciotat, Pâques de 1934. ÉMILE RIPERT.

BAUDELAIRE ET BALZAC

Personne, jusqu'ici, n'a essayé de démêler et de mesurer l'influence exercée par Balzac sur Baudelaire, personne n'a suggéré qu'il vaudrait la peine de le faire; tout au plus, et bien rarement, a-t-on indiqué que cette influence existe, et en a-t-on fourni quelques exemples, — très peu, d'ailleurs, — et pris plus ou moins au hasard. Pourtant, sous plusieurs rapports, elle a été considérable et à un très haut degré décisive. Une bonne partie de la pensée de Baudelaire, — non seulement de sa pensée touchant la politique, la société, et les valeurs humaines en général, mais encore et particulièrement de sa pensée esthétique, — lui vient tout directement de Balzac. Certaines portions très importantes de ses écrits en prose, d'assez longs fragments de ses poèmes, quelquefois même un poème à peu près en entier, dérivent presque intégralement de divers écrits de Balzac.

I

PRÉLIMINAIRES INDISPENSABLES : NOTAMMENT LA LÉGENDE FRANÇAISE A PROPOS D'EDGAR POE

Tout ceci semble être inconnu, bien que la question des sources de Baudelaire ait occupé l'attention de plus d'un critique. Ainsi, M. Gonzague de Reynold (1) a cherché à tracer — et la plupart du temps il le fait assez sommairement, pour ne pas dire superficiellement — l'action exercée sur Baudelaire par la Vulgate, la poésie liturgique et la théologie du moyen âge (ici M. Reynold suit

(1) *Charles Baudelaire*, 1920.

Anatole France), Dante, Villon, Chateaubriand, Sénancour, Constant et l'auteur de *Joseph Delorme*. A l'influence des écrivains français cités, il en ajoute une autre, celle de Gautier, qu'il appelle la « dernière », ne soupçonnant point qu'il conviendrait de tenir compte de Balzac, auquel il ne fait aucune allusion dans cette partie de son œuvre; en revanche, il n'omet pas d'établir la généalogie « anglo-saxonne » de Baudelaire : Shakespeare (*Hamlet*), Milton, Byron, et l'inévitable Américain Edgar Poe.

M. Paul Valéry (1 *bis*) a proclamé hautement, sans aucune espèce de restriction, que la dette contractée par Baudelaire envers Poe est énorme. (Notons entre parenthèses que M. Valéry accuse les « Anglo-Saxons » d'avoir « étrangement méconnu » leur pauvre Eddie; le contraire est malheureusement vrai : Poe a toujours été très surfait dans les pays « anglo-saxons ». Dire, comme le fait M. Valéry, que, sans Baudelaire, Poe serait « aujourd'hui complètement oublié » trahit une ignorance totale des nombreuses pages de la littérature anglaise et américaine où il est question des qualités et de la gloire de Poe.)

Selon M. Valéry, Poe a livré à Baudelaire « tout un système de pensées » non seulement « profondes », mais « neuves », — c'est-à-dire inexistantes antérieurement dans la littérature française: il y aurait énormément à dire sur cette dernière question! Poe, affirme M. Valéry, a « éclairé, fécondé, déterminé » les idées de Baudelaire « sur une quantité de sujets: philosophie de la composition, théorie de l'artificiel, compréhension et condamnation du moderne, importance de l'exceptionnel et d'une certaine étrangeté, attitude aristocratique, mysticité, goût de l'élégance et de la précision, politique même... » Si M. Valéry met ici des points suspensifs, c'est sans doute parce qu'il est hors d'haleine : il aimerait assurément à ajouter bien des choses encore à cette liste formidable. Car il est fermement persuadé que non seulement une

(1 *bis*) *Introduction* à l'édition des *Fleurs du Mal*, publiée chez Payot, 1926.

partie de Baudelaire, mais « *tout Baudelaire* » a été « imprégné, inspiré, approfondi » par ce que ce dernier a reçu de cet étonnant et presque surnaturel génie américain. Bref, Poe plus que personne, Poe seul a fait Baudelaire; le meilleur de Baudelaire sort entièrement de Poe. Evidemment, il n'y a pas de place ici pour Balzac, et nulle part dans son article M. Valéry n'en souffle mot. Pourtant, en ce qui concerne Poe, presque tout ce que M. Valéry avance est terriblement exagéré et même faux; appliqué à Balzac, ce serait beaucoup moins choquant, ce serait dans une large mesure vrai. Car toutes les valeurs que, au dire de M. Valéry, Baudelaire a puisées chez Poe existaient déjà, et dans un état assez développé, dans la littérature française, et bon nombre d'elles se trouvent dans l'œuvre de Balzac. Nous allons bientôt nous occuper de Balzac; ici, puisque nous sommes en train de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire des sources de Baudelaire, il ne sera peut-être pas hors de propos d'attirer l'attention sur les tentatives que, dans cette *Introduction* pleine de jugements déconcertants, M. Valéry fait pour établir des distinctions fondamentales entre l'œuvre de Hugo et celle de Baudelaire (2). Baudelaire, déclare M. Valéry, « s'abstient de tous les effets dans lesquels Victor Hugo était invincible »; or, on sait très bien, et Baudelaire l'avoue lui-même dans certaines de ses lettres, que l'auteur des *Fleurs du Mal* a plus d'une fois essayé de reproduire les effets de Hugo. De plus, M. Valéry dit que Baudelaire « revient à une prosodie moins libre » que celle de Hugo, « et scrupuleusement éloignée de la prose ». Est-ce que M. Valéry croit que des vers comme les suivants, pris au hasard dans l'œuvre poétique de Baudelaire, sont moins libres que les vers les plus osés de Hugo ?

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre...

. . . .

(2) Qu'il soit pardonné à un Anglais qui a l'audace de rompre en visière à un Français aussi haut placé que M. Valéry. Faire de la sorte n'est peut-être pas nécessaire en France; mais dans l'Empire britannique M. Valéry jouit d'une vaste réputation, et ce qu'il dit sur la littérature française y est ordinairement accepté comme quelque chose de définitif.

Qu'il s'infiltre comme une extase dans tous ceux...

. . . .

La crapule du corps de garde et des cuisines...

. . . .

Des vers de ce genre ne sont aucunement exceptionnels dans les *Fleurs du Mal*. Et quel admirateur de Baudelaire pourrait nier qu'un assez grand nombre de ses vers sont, en plus d'un sens, désespérément prosaïques?

Quoique Poe ait eu en France dès le commencement des thuriféraires extravagants, la faveur dont il jouit dans ce pays n'a pas toujours été unanime. Jusque vers 1880, il n'a pas manqué de critiques qui ont vu juste, au moins dans une certaine mesure, en ce qui concerne les mérites de ses compositions (2 *bis*). Les Goncourt ont d'abord professé une admiration excessive pour l'auteur américain; mais plus tard ils l'ont modifiée considérablement, et, pour exprimer leur jugement définitif, ils ont trouvé une formule qui résume excellemment tout l'histrionisme, tout le charlatanisme, tout ce qu'il y a de foncièrement américain qui prédomine dans les écrits de Poe : « Poe — un Hoffmann-Barnum (3). »

D'autres écrivains, et notamment Barbey d'Aurevilly, dans des articles où ils élevaient hardiment la voix pour

(2 *bis*) On trouvera une énumération à peu près complète de ces dissidents dans *Edgar Poe et la critique française de 1845 à 1875*, ouvrage de M. Léon Lemonnier, publié en 1928; voir particulièrement la section qui porte le titre *La réaction du bon sens* (mais ce n'était pas exclusivement au nom du bon sens que quelques-uns des critiques cités faisaient un procès à l'œuvre de Poe). Pour les expressions d'enthousiasme aveugle à l'égard de Poe qui ont été émises au cours des quatre-vingt-dix dernières années, voir *The Influence of Edgar Allen Poe in France*, thèse de M. Célestin-Pierre Cambiaire, publiée à New-York en 1927. Cette thèse, sous tous les rapports, est d'une faiblesse incroyable. Bien que M. Cambiaire, à en juger par son nom, soit d'origine française ou belge ou suisse, son ouvrage, par sa naïveté incohérente, est une production éminemment américaine. Laborieusement, confusément, et avec un respect infini, il cite tous les noms qu'il a rencontrés au cours de ses recherches; même ceux de plusieurs professeurs et folliculaires américains dont l'opinion n'offre aucune espèce d'intérêt. Il s'évertue à écrire l'anglais, mais c'est bien rarement qu'il y parvient. Bien des fois, son style ne relève d'aucun langage humain. Mais l'Université d'Iowa a honoré cette œuvre de son approbation.

(3) *Idées et Sensations, 1866*. Cette remarque des Goncourt ne figure pas dans l'aperçu de M. Lemonnier, que nous avons cité dans la note précédente.

condamner les faciles jongleries de Poe et l'extrême pauvreté de ses facultés créatrices, avaient déjà énoncé la même pensée, sous une forme beaucoup moins ramassée. Qu'il suffise ici de citer, comme une autre preuve de cette réaction assez répandue contre Poe pendant les années en question, ces quelques échantillons des phrases dans lesquelles Barbey signalait et anathématisait le milieu américain d'où Poe sortait, et dont, malgré tout, il n'était qu'une expression plus ou moins habilement déguisée :

Poe est un Hoffmann mutilé dans le vif de sa pensée par les habitudes américaines...

Il n'est rien de plus que l'Hoffmann du matérialisme américain...

[Tout est] voulu, arrangé, menti dans ses œuvres.

Et ailleurs Barbey déclarait que le prétendu « spiritualisme de l'inspiration » de Poe n'était qu'« apparent ». Baudelaire lui-même avait laissé échapper l'aveu que le cerveau de Poe était « *saturé* d'américanisme » (et, chose curieuse, Baudelaire trouvait « réellement singulier » que ce cerveau trahît « à de certains moments » ce dont il était imbu à ce point-là) (4). Le verdict des Goncourt fut formulé de nouveau quelque vingt ans plus tard, par Jules Laforgue, en des termes à peu près identiques :

Edgar Poe — Crawford — tous ces Américains, un style de boniment : « Vous allez voir ce que vous allez voir (5). »

Jules Laforgue voyait très bien que la littérature amé-

(4) *Note* accompagnant la traduction de *The Unparalleled Adventure of one Hans Pfaal*, publiée dans *Le Pays* du 20 avril 1855. Mais Baudelaire retrancha cette note du texte publié en volume en 1856, et elle ne fut réimprimée qu'en 1908, dans les *Œuvres posthumes*; ainsi on peut dire que jusqu'à cette dernière date son jugement primitif, quant à l'américanisme de Poe, est resté inédit. C'est qu'avec le temps il idéalisait de plus en plus Poe, et, en outre, exagérant certaines ressemblances qu'il croyait trouver entre sa personnalité et sa vie propres et celles de l'Américain, il s'identifiait de plus en plus avec ce dernier; au point que, comme le disait Champfleury, il avait fini par s'incarner en Poe. Ainsi fut-il amené à faire fléchir des principes d'indépendance et de vérité en faveur d'un sentiment en quelque sorte personnel.

(5) *Dragées*. Aucun historien de l'opinion française à l'égard de Poe ne semble avoir relevé ce passage.

ricaine en général était la création d'une famille d'esprits plus ou moins apparentés à Barnum; cette opinion perspicace reste vraie aujourd'hui, et elle peut s'appliquer particulièrement à un auteur américain contemporain, Mr T. S. Eliot, qui, tout comme Poe, a réussi à se faire accepter comme un écrivain et un penseur de premier ordre par bon nombre de gens en Angleterre, et même par certains esprits en France. Mais, parmi ceux de sa génération qui comptaient, Laforgue était le seul à penser ainsi; à partir d'environ 1880, il ne s'est trouvé aucun écrivain de marque qui ait dit la vérité en ce qui concerne Poe; au contraire, pendant le dernier demi-siècle, le chœur de dithyrambes émis en faveur de Poe s'est accru d'une manière attristante, et aucune voix forte ne s'est élevée contre ce concert de folies; ç'a été à qui tombera le plus dans une exagération d'éloges qui font tort à la véritable beauté aussi bien qu'à la saine raison. Les louanges de M. Valéry, auxquelles personne (nous croyons pouvoir l'affirmer) ne s'est opposé, ne sont que le point culminant, l'aboutissement logique, d'une tradition d'égarement qui date de bien loin.

Et il s'en faut de beaucoup que M. Valéry ait été le seul des critiques français contemporains à suivre jusqu'au bout la voie qui conduit à l'idolâtrie absolue et complète. M. Camille Mauclair (6), par exemple, fait presque l'impossible, il renchérit sur M. Valéry. Devant Poe, il éprouve quelque chose de bien plus que de l'admiration; il s'enthousiasme au sens le plus strictement étymologique de ce mot. Il est saisi d'une extase religieuse, il subit une sorte de vertige, il parle, il balbutie à la manière d'un mystique illuminé par des rayons trop éblouissants, venus d'une déité dont les hommes (malgré tous les panégyriques entonnés dans le passé) n'ont pas encore suffisamment apprécié les attributs presque effrayants. Aux yeux de M. Mauclair, le « mécanisme cérébral » de Poe est « prodigieux », ses « déductions de logicien » et ses « inductions d'intuitif » sont investies d'une « puissance magique » ; ce génie, trop « interprété à con-

(6) *Le Génie d'Edgar Poe,* 1925.

tre-sens » jusqu'à présent, a été l'un des « maîtres à penser les plus efficaces » du XIXe siècle, et à lui l'Europe et « plus particulièrement » la France est redevable de leçons précieuses qu'elle n'aurait pu apprendre ailleurs ; son savoir était « réellement encyclopédique »; ses connaissances, « acquises par une exceptionnelle faculté assimilatrice », étaient « vastes et solides », non seulement « en littérature ancienne et moderne », mais encore « en philosophie et en sciences », et elles étaient « coordonnées par une méthode » merveilleuse qu'il avait inventée pour son propre usage. Il était « hanté par le rêve de l'universalité », et ce rêve, il n'a pas été loin de le réaliser; il était en quête de l'Absolu et, sans sa mort prématurée, il l'aurait sans aucun doute atteint. Jusqu'ici, on n'a pas véritablement estimé son œuvre à sa juste valeur; on n'en a célébré que « le sens apparent », mais il y a là dedans « autre chose », « un second sens », « un courant intérieur », auquel M. Mauclair seul a été pleinement sensible.

Bref, Poe était un métaphysicien tel que le monde n'en a pas encore vu. Ce cerveau quasi surhumain donnait une attention toute particulière à la littérature, et il a élaboré des principes esthétiques généraux qui sont définitifs et « polyvalents », c'est-à-dire applicables à n'importe quel genre de littérature. Muni de ces principes, tout artiste possède « le moyen le plus parfait » de fabriquer des œuvres de premier ordre. Ce n'est pas tout; Poe n'est pas seulement un artiste sans pair, un esthéticien profond; il avait de hautes facultés scientifiques. Ici, M. Mauclair ne fait que reprendre et étendre certaines suggestions de M. Valéry (7), qui est convaincu que Poe anticipait sur Carnot, Boltzmann et Einstein! M. Mauclair, donnant pleinement raison à M. Valéry, grossit cette liste des noms de Michelson, Lorentz, Henri Poincaré et Freud. Et Poe, pour arriver au « point de vue einsteinien », n'a pas eu à prendre la route ardue que M. Einstein lui-même a été condamné à suivre; il y a été conduit beaucoup plus faci-

(7) *Au sujet d'« Eureka »*, dans *Variété*, 1924.

lement, beaucoup plus commodément, par les procédés rapides de l'intuition poétique!

Mais que cela suffise comme exemples de cette kyrielle de louanges arrivées à l'état de démence. Tout lecteur, même médiocrement instruit, verra que tout cela n'est que fariboles. On pourrait au besoin le montrer, le démontrer même, sans aucune difficulté. Mais la situation est grave, car cette critique jouit d'une autorité assez répandue; l'immense majorité des gens l'acceptent docilement, ou du moins ils ne réagissent pas contre elle. Tant que cet état de choses existera, il ne sera pas possible de donner sa juste place dans la pensée et l'œuvre de Baudelaire à l'influence de Balzac (et d'autres écrivains qui ont fourni des éléments importants à sa formation intellectuelle). Car tout ce qu'il y a de plus considérable est accaparé par Poe. Ce fait nous excusera d'avoir accordé, dans ces considérations préliminaires, tant d'attention à Poe et à la position qu'il occupe devant la critique française (8).

Quant à Balzac, M. Mauclair s'étonne qu'aucun critique n'ait songé à établir un parallèle entre lui et Poe (9); cependant il ne songe jamais lui-même qu'il y a un parallèle, et quelque chose de plus qu'un parallèle, à établir entre Balzac et l'auteur des *Fleurs du Mal*. Mais il ne pourrait guère se rendre compte de ceci; car, à son avis, c'est Poe, plus que personne, sinon seul, qui a été le

(8) Bien entendu, la critique anglaise aussi fournirait des exemples de folies du même ordre à l'égard de Poe. Mais aucun écrivain anglais n'est allé aussi loin en ce sens que M. Valéry et M. Mauclair; et, en tout cas, il y a très peu de chances pour que des exagérations telles que celles commises par ces écrivains français s'imposent au public vraiment lettré de l'Empire britannique, bien que Poe y soit en général l'objet d'une estime beaucoup trop respectueuse; car les Anglais qui connaissent les trésors de leur littérature ne peuvent pas s'empêcher de voir que Poe est bien inférieur à certains autres écrivains; ils ne commencent donc point par être asservis à une prévention excessive en ce qui concerne l'œuvre poétique de Poe. En France, cette prévention est toujours le point de départ de l'admiration démesurée que nous avons dénoncée. Il serait intéressant — et peut-être édifiant — de savoir à quel point les fervents de Poe en France sont maîtres de la langue anglaise.

(9) Il ne croit pas cependant que Balzac ait exercé une influence sur Poe; selon lui, « il est *trop* évident qu'il n'existe aucune similitude entre les vies, les directives et les œuvres de ces deux hommes »; mais cette similitude existe vraiment, et, qui plus est, il est fort probable que l'œuvre de Balzac a influencé celle de Poe.

« maître à penser » de Baudelaire — comme, du reste, aux yeux de M. Mauclair, il l'a été de l'Europe tout entière.

La critique universitaire non plus n'a pas reconnu l'importance de Balzac en ce qui concerne Baudelaire. Lisez, par exemple, dans les ouvrages de Brunetière, Faguet et Le Breton sur Balzac, les chapitres où il est question de l'influence exercée par ce dernier. Le nom même de Baudelaire n'y a aucune place.

Le seul critique qui ait signalé, d'une façon précise, quelques rapports de filiation assez importants entre Baudelaire et Balzac est M. Robert Vivier, auteur de l'*Originalité de Baudelaire*. Dans ce livre, qui, somme toute, est le plus substantiel, le plus pénétrant, le plus finement intelligent de tous ceux consacrés à l'étude de l'art de Baudelaire, M. Vivier relève une quantité énorme de dettes de toutes sortes contractées par Baudelaire envers plusieurs autres écrivains. Il semble, d'après les constatations de M. Vivier, que presque sous aucun rapport Baudelaire n'ait jamais été pleinement lui-même. Ses thèmes lyriques, son opinion sur l'attitude du poète en face de la vie et de la société, ses ressources d'expression, ses procédés de style, les tendances générales de sa technique: tout cela, le plus souvent, lui vient en une très grande mesure d'autrui. Et il ne s'agit pas seulement d'innombrables emprunts de détail; l'esprit même de son œuvre est pénétré des influences qu'il a subies. Comme le dit M. Vivier, celles-ci « se marquent jusqu'au tissu le plus intime » de ses compositions. Tout naturellement, M. Vivier exprime « un doute sérieux sur la valeur originale » d'une œuvre où entrent tant d'éléments venus d'autre part. M. Vivier, à la fin de son livre, cherche à dissiper ce doute, à entreprendre la défense de Baudelaire contre son propre réquisitoire. Mais le doute subsiste quand même, malgré l'habileté de ses tentatives de réhabilitation.

Il était bon de mettre ainsi en relief l'extrême pauvreté d'invention de Baudelaire, la part tellement limitée de création directe dans ses œuvres. Mais M. Vivier donne

très peu de place à Balzac parmi ceux à qui Baudelaire a été redevable. Pourtant, Baudelaire doit au moins autant, et très vraisemblablement plus, à Balzac qu'à n'importe quelle autre personnalité.

Il n'est guère besoin d'examiner ici les nombreux autres écrivains qui se sont occupés, sur une échelle plus ou moins grande, soit des sources de Baudelaire, soit de l'influence générale qu'ont eue les œuvres de Balzac. Nous avons donné un nombre suffisant d'opinions ou de constatations typiques, et il en ressort que la critique jusqu'ici a été singulièrement en défaut pour ce qui concerne l'influence exercée par Balzac sur Baudelaire. Nous allons maintenant tâcher de combler, au moins en quelque mesure, cette lacune.

En règle générale, l'influence exercée par un écrivain sur un autre est proportionnée à deux choses surtout: premièrement, à l'indigence des facultés créatrices de l'auteur influencé, et, deuxièmement, à la quantité de sympathie qu'il ressent pour celui dont il subit le prestige, et à son degré de familiarité avec les œuvres de ce dernier.

Quant à l'indigence des facultés créatrices de Baudelaire, nous y avons déjà fait allusion, et il faut insister là-dessus. Il n'y a pas de doute qu'il était très pauvrement doué en tant qu'artiste, et il en était pleinement conscient lui-même. Il s'en plaint avec un désespoir amer dans certaines sections de sa correspondance.

Je ne sais combien de fois, dit-il à sa mère, tu m'as parlé de ma *facilité*... Facilité à concevoir? ou facilité à exprimer? Je n'ai jamais eu ni l'une ni l'autre, et il doit sauter aux yeux que le peu que j'ai fait est le résultat d'un travail très douloureux (10).

A l'âge de trente ans, il n'a même pas assez de maîtrise pour être sûr de pouvoir composer une simple lettre dans les termes qu'il faudrait :

Si, dans cette lettre, malgré moi, il s'est glissé quelque

(10) 11 février 1865.

lerme non satisfaisant, ne m'en veuillez pas, vous savez comme je suis malhabile à écrire (11).

Il « s'escrime » toujours, confesse-t-il à Poulet-Malassis, « contre des vers insuffisants, désagréables, mal faits, mal rimants (12) », et tout critique qui n'est pas à la merci d'une prévention trop indulgente reconnaîtra qu'il y a beaucoup trop de ces vers-là dans son œuvre. Il s'est critiqué lui-même ainsi à la veille de la publication des *Fleurs du Mal*. « Il y a toujours des lourdeurs et des violences de style », s'écrie-t-il dolemment trois ans plus tard dans une lettre écrite au même ami au sujet d'une vingtaine de nouveaux poèmes (13). Et fréquemment, ce qu'on sent en lisant ses vers, c'est l'effort plutôt que la force, la tension de la volonté plutôt que le souffle spontané de l'inspiration. Ce n'est pas seulement en matière de poésie que ses forces créatrices se révèlent tellement limitées; cette indigence est universelle chez lui; quel que soit le genre qu'il essaie, elle se fait immédiatement sentir. Dès le commencement de sa carrière littéraire, il a eu l'ambition de composer des romans, des nouvelles, des drames. D'un bout de sa correspondance à l'autre, il parle fréquemment de projets d'œuvre de cet ordre qu'il a conçus, et qu'il chérit tellement, que, selon l'expression qu'il emploie lui-même, ils l'« obsèdent (14 ». A ses débuts, il ne doute pas qu'il ne puisse faire accepter ses romans, lorsqu'il les aura complétés (15). Et, à cette époque, il ne doute pas non plus qu'il ne puisse facilement les compléter ; plein d'une sublime confiance dans sa capacité, qu'il croit multiple et inépuisable, il est si sûr de pouvoir produire de telles choses à volonté, qu'il n'hésite pas à les offrir à des éditeurs avant d'en avoir écrit un seul mot. « J'ai promis force nouvelles », confie-t-il gaiement à sa mère en 1843; et en 1847 il lui annonce qu'il « commence un nouveau métier, — c'est-à-dire la création

(11) A sa mère, 7 juin 1851.
(12) 14 mai 1857.
(13) 13 mars 1860.
(14) 3 juin 1863.
(15) Novembre 1843.

d'œuvres d'imagination pure, — le Roman » (oubliant complètement qu'il avait élaboré de grandioses plans de ce genre-là au moins cinq ans auparavant); et il parle de « la gravité, la beauté et le côté infini de cet art-là », — tout comme s'il en possédait les secrets les plus ésotériques, et n'avait qu'à les mettre en pratique, — chose extrêmement facile pour un génie de son acabit. Douze ans plus tard, en 1859, il est l'auteur d'« une vingtaine de romans » — mais ce n'est que « dans la tête » qu'il les porte. Entre temps, il est devenu auteur dramatique — exactement de la même façon; et il choisit des acteurs à la hauteur de ses conceptions, et leur donne des conseils sur la manière dont il convient de faire représenter ses pièces. Hélas! tous ces beaux projets resteront toujours à l'état de projets; jamais, à part deux nouvelles assez courtes, et de très peu d'originalité, publiées environ sa 26e année, il ne disposera d'assez de forces pour les réaliser même approximativement. Il a laissé les ébauches de trois drames, mais ces ébauches ne sont que des descriptions: elles ne sont nullement dramatiques. Et il a laissé des notes, excessivement brèves, au sujet d'une demi-douzaine de nouvelles; tout le reste se réduit à de simples titres. A la longue, ceux à qui il s'ouvrait sur ces projets le jugeaient à sa juste valeur, cet homme qui promettait tant de choses, et ne donnait à peu près rien. « Je passe pour incapable de concevoir une donnée dramatique », confesse-t-il à sa mère en 1853; et peu à peu il se rendra à la dure vérité : il finira par douter, désespérer de ses pouvoirs créateurs quant à ces œuvres de pure imagination auxquelles il avait tant rêvé, et desquelles il avait parlé d'un ton si magistral. « J'ai encore des projets, écrit-il en 1861..., des romans, deux drames..., mais tout cela sera-t-il jamais fini? Je ne le crois plus. »

Il est possible de suppléer en quelque mesure à cette impuissance par une instruction profonde et solide. Mais Baudelaire était, somme toute, très pauvrement instruit, et il le reconnaissait lui-même. Plus d'une fois, il a émis des doléances à cet égard dans des lettres adres-

sées à sa mère. Ainsi, en 1858, il gémit que sa « malheureuse éducation » ait été « cruellement interrompue », et il admet que c'est « par toutes ses sottises » aussi bien que « par toutes ses tribulations ». Ailleurs, parlant d'un « gros travail » qu'il a complété, il reconnaît que c'est « une méchante affaire »... « Quant à l'érudition, il n'y en a que l'apparence (16), — remarque qui s'applique à la plupart de ses compositions où l'érudition entre comme un élément central et indispensable. En 1864, il avoue ne pas savoir « un mot d'histoire », ce qui n'est peut-être pas excessivement grave chez un artiste (mais Flaubert, artiste beaucoup plus grand que Baudelaire, aurait dit le contraire, lui qui avait étudié beaucoup l'histoire, et voulu qu'un écrivain se pénétrât autant que possible des *litterae humaniores*). Ce qui est vraiment sérieux, c'est que, comme il le déclare lui-même, son « éducation d'artiste et d'homme de lettres » au sens le plus étroit est restée incomplète », — fort incomplète, pourrait-on dire sans se rendre trop injuste envers lui.

Ce jugement est confirmé par la lecture de ses divers écrits, y compris ses lettres. Malgré l'opinion contraire de beaucoup de ses admirateurs extravagants, son œuvre totale est loin de laisser l'impression d'une culture littéraire très étendue. Dans le domaine de la littérature, Baudelaire a parcouru très peu de territoire, il s'est arrêté à très peu de sources; ou, plutôt, celles auxquelles il a puisé, si nombreuses qu'elles soient, sont plus ou moins de la même espèce, et elles n'offrent pas un ensemble de qualités extrêmement variées; et, ce qui est plus important, il n'y en a que bien peu qui soient de tout premier ordre. Ce sont précisément les écrivains appartenant à cette dernière catégorie qui exerceront le plus d'influence sur Baudelaire; et du fait que sa connaissance de la littérature est relativement limitée, il s'ensuivra que cette influence sera d'autant plus profonde; car il entrera en jeu très peu des forces qui seraient susceptibles d'y faire contrepoids. Au résumé, un

(16) Lettre à sa mère, 30 août 1851.

défaut de largeur en cette matière comporte un surcroît proportionnel d'intensité. Tout ceci étant donné, il n'est pas surprenant que Baudelaire crée l'impression d'être doué de très peu d'originalité et de spontanéité; et il s'est très justement estimé lui-même à cet égard:

Il me semble quelquefois que je suis devenu trop raisonneur, et que j'ai trop lu pour concevoir quelque chose de franc et de naïf (17). [Il parle ici de tous les genres auxquels il s'est essayé.]

S'il avait beaucoup lu, c'était, comme nous l'avons indiqué, non pas en surface, mais en profondeur; qu'il fût le plus souvent incapable de concevoir quelque chose de franc et de naïf, cela est d'une évidence éclatante.

Balzac est l'un des peu nombreux maîtres de tout premier ordre chez lesquels Baudelaire a constamment puisé.

Quant à la sympathie que Baudelaire ressentait pour le génie de Balzac, il est indubitable qu'elle était immense. Dans presque toutes ses activités littéraires, Baudelaire a le souvenir de Balzac jusqu'à l'obsession. Le nom de celui-ci revient à plusieurs reprises, à tout propos, dans les lettres et les articles critiques de Baudelaire. La gloire de Balzac l'éblouit; et c'est Balzac, en même temps que Byron et Chateaubriand, qu'il voudrait égaler par le prestige qu'il rêve d'exercer sur les gens:

Je ne veux pas d'une réputation honnête et vulgaire; je veux écraser les esprits, les étonner, comme Byron, Balzac ou Chateaubriand (18).

« Vouloir tous les jours être le plus grand des hommes (19) », règle de conduite qu'il se prescrit à lui-même, est un sentiment tout à fait balzacien, et c'est probablement de Balzac qu'il en a reçu la suggestion. Toutes les fois qu'il songe tristement à la pénurie de ses propres facultés, c'est à Balzac qu'il se compare :

Il est parvenu à avoir, *à se procurer*, pour ainsi dire, non

(17) Lettre à sa mère, 30 août 1851.
(18) Lettre à sa mère, 19 février 1859.
(19) *Mon cœur mis à nu*, XCIII.

seulement des conceptions grandioses, mais encore immensément d'esprit... Il a *toujours* travaillé... Jusqu'ici je n'ai de commun avec lui qui les dettes et les projets (20).

Baudelaire avait 30 ans quand il écrivait ces lignes; il renouvelle la comparaison douloureuse sept ans plus tard :

Je n'ai pas le courage, je n'ai pas le génie de Balzac (21).

Toujours, lorsqu'il mentionne Balzac, il accompagne automatiquement, pour ainsi dire, son nom de quelque épithète élogieuse au suprême degré; « grand » est le terme qui revient le plus fréquemment à ce propos sous sa plume, mais souvent il emploie des qualificatifs plus expressifs. Ainsi, pour lui, « Balzac, grand, terrible, complexe aussi, figure le monstre d'une civilisation, et toutes ses luttes, ses ambitions et ses fureurs (22) ». Il voit en Balzac « un prodigieux météore qui couvrira notre pays d'un nuage de gloire, comme un orient bizarre et exceptionnel, comme une aurore polaire inondant le désert glacé de ses lumières féeriques (23) ». On le voit, dès que Baudelaire songe à Balzac, son imagination s'anime et s'échauffe, et ses plus heureuses qualités se mettent vigoureusement en action. Avec une admirable pénétration d'analyse, il apprécie les mérites caractéristiques de l'œuvre de Balzac :

J'ai mainte fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire, et visionnaire passionné. Tous ses personnages sont doués de l'ardeur vitale dont il était animé lui-même. Toutes ses fictions sont aussi profondément colorées que les rêves. Depuis le sommet de l'aristocratie jusqu'aux bas-fonds de la plèbe, tous les acteurs de sa *Comédie* sont plus âpres à la vie, plus actifs et rusés dans la lutte, plus patients dans le malheur, plus goulus dans la jouissance, plus angéliques

(20) Lettre à sa mère, 30 août 1851.
(21) Lettre à sa mère, 11 janvier 1856.
(22) *Théophile Gautier* (1859).
(23) *Madame Bovary* (1857).

dans le dévouement, que la comédie du vrai monde ne nous les montre. Bref, chacun, chez Balzac, même les portières, a du génie. Toutes les âmes sont des armes chargées de volonté jusqu'à la gueule. C'est bien Balzac lui-même. Et comme tous les êtres du monde intérieur s'offraient à l'œil de son esprit avec un relief puissant et une grimace saisissante, il a fait se convulser ses figures; il a noirci leurs ombres et illuminé leurs lumières. Son goût prodigieux du détail, qui tient à une ambition immodérée de tout voir, de tout faire voir, de tout deviner, de tout faire deviner, l'obligeait d'ailleurs à marquer avec plus de force les lignes principales, pour sauver la perspective de l'ensemble. Il me fait quelquefois penser à ces aqua-fortistes qui ne sont jamais contents de la morsure, et qui transforment en ravines les écorchures principales de la planche. De cette étonnante disposition naturelle sont résultées des merveilles. Mais cette disposition se définit généralement : les défauts de Balzac. Pour mieux parler, c'est justement là ses qualités (24).

Cette critique date de 1859; longtemps avant, en 1846, il avait annoncé sa croyance dans « une beauté nouvelle et particulière », « la beauté moderne », et celle de « la vie parisienne » en particulier, « féconde en sujets poétiques et merveilleux » : beauté à laquelle il devait consacrer le meilleur de lui-même, et qu'il avait déjà commencé de cultiver. Cette beauté moderne, disait-il, dif-

(24) *Théophile Gautier* (1859). Dans ses traits essentiels, et même dans certaines allures de sa phraséologie, cette appréciation de Baudelaire rappelle singulièrement celle de Taine, qui avait paru l'année précédente. Est-ce que Baudelaire, ayant lu l'étude de Taine, en a gardé l'empreinte? Cela n'est pas le moins du monde improbable. Notons une chose entre plusieurs : en 1846 il avait parlé très durement de la méthode de composition de Balzac; il avait éreinté le style de celui-ci, qu'il trouvait défiguré par « je ne sais quoi de diffus, de bousculé et de brouillon », et il n'avait tempéré l'acerbité de ce jugement d'aucune espèce de restriction. Il prenait soin d'ajouter pourtant que c'était là « le seul défaut de ce grand historien ». (*Conseils aux jeunes littérateurs.*) En 1859, comme nous allons l'indiquer dans notre texte, il adoucit considérablement cette opinion concernant les exigences de Balzac en matière de style. Les modifications qu'il apporte à sa première estimation sont tout à fait dans le sens de la critique très judicieuse que Taine fait du style de Balzac. Rappelons que Baudelaire connaissait personnellement Taine, et qu'il prisait hautement ses qualités. Il lui demanda d'écrire une préface pour *Eureka*, et une étude d'ensemble sur Poe.

férait de celle du monde antique, et elle surpassait cette dernière; et pour lui, le plus grand maître de cette beauté était Balzac, et ce sont les figures de Balzac qu'il citait comme les créations les plus caractéristiques, les plus géniales et le mieux réussies de cette esthétique nouvelle :

Car les héros de l'*Iliade* ne vont pas à votre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac, ô Birotteau, — et vous, ô Fontanarès, qui n'avez pas osé raconter au public vos douleurs sous le frac funèbre et convulsionné que nous endossons tous...

Mais, poursuit-il, le plus grand de tous les êtres qu'a créés Balzac, c'est Balzac lui-même :

...Et vous, ô Honoré de Balzac, vous le plus héroïque, le plus singulier, le plus romantique et le plus poétique parmi tous les personnages que vous avez tirés de votre sein! (25).

A cette époque (1846), il tient le style de Balzac en assez piètre estime, comme le font la plupart des lecteurs de celui-ci; mais, plus tard, tout en maintenant quelques réserves à ce sujet, il revisera considérablement son premier jugement, et il ira jusqu'à prétendre (à juste titre, d'ailleurs) que Balzac avait une connaissance magistrale de l'art d'écrire, qu'il savourait le style d'autrui en dilettante raffiné et exigeant, et qu'il possédait lui-même un véritable style, qu'il avait forgé pour ses propres buts :

Avoir non seulement un style, mais encore un style particulier, était l'une des plus grandes ambitions, sinon la plus grande, de l'auteur de *la Peau de Chagrin* et de *la Recherche de l'Absolu*. Malgré les lourdeurs et les enchevêtrements de sa phrase, il a toujours été un connaisseur des plus fins et des plus difficiles (26).

Même à l'époque où il se consacra avec le plus d'engouement au service et au culte de Poe, il ne cessa

(25) *Salon de 1846.*
(26) *Théophile Gautier* (1859).

de se souvenir constamment de Balzac; c'est toujours à ce dernier qu'il songea lorsqu'il chercha un exemple d'un génie extraordinairement doué, voué à un sort glorieusement tragique, à qui il pût comparer le malheureux écrivain américain. Ainsi, il note que Balzac, romancier « unique dans son genre (27) », « eut une agonie terrible et digne de ses forces (28) ». Balzac, affirme-t-il, « descendit dans le gouffre final en poussant les nobles plaintes d'un héros qui a encore de grandes choses à faire (29) ». « Qui, demande-t-il, ne s'est ingénié à déchiffrer *la Comédie humaine* dans le front et le visage puissants et compliqués de Balzac (30) ? » Et, en parlant avec un émerveillement peu avisé des « rages de science » de Poe, il conjecture que Balzac, dont il admire à bon droit le titanesque désir de posséder un savoir universel, « mourut peut-être triste de ne pas être un pur savant (31) ». Malgré tout ce qu'ont prétendu ou insinué à cet égard les adorateurs de Poe, celui-ci n'usurpera à aucun moment la très haute place — la plus haute de toutes, pourrait-on dire — qu'occupe Balzac dans l'estime et dans l'affection de Baudelaire; au contraire, le rang qu'y tient le poète américain sera toujours bien sensiblement inférieur à celui de l'auteur de *la Comédie humaine*.

Ce n'est pas que Baudelaire idéalisât, admirât aveuglément et même bêtement ce dernier, comme il était porté à le faire dans le cas de Poe. Loin de là, il formula au besoin des réserves très judicieuses à son endroit, comme nous l'avons noté à propos du style de Balzac; et, dans un article intitulé : *Comment on paye ses dettes quand on a du génie*, il s'est même attaqué à lui avec une ironie mordante et quelque peu brutale. Dans cet article, publié en 1846, du vivant de Balzac, il le traite de « la plus forte tête commerciale du XIXe siècle », et il le représente comme s'abaissant à des procédés peu re-

(27) *E. A. Poe, sa vie et ses ouvrages* (1852).
(28) *Ibidem.*
(29) *Ibidem.*
(30) *Ibidem.*
(31) *Ibidem.*

commandables (32). (Il y incrimine également Théophile Gautier, Gérard de Nerval et Ourliac, qui, comme Balzac, croyaient être au nombre de ses amis, et même de ses camarades; de telles volte-face, — de telles trahisons, est-on tenté de dire, — ne sont nullement, comme le supposeraient la grosse majorité de ses admirateurs, en désaccord avec la trempe fondamentale de son caractère). Mais, même dans ce réquisitoire extrêmement malintentionné, où l'on semble entendre la voix d'une ambition impuissante et déçue, envieuse et haineuse, Baudelaire ne peut pas s'empêcher de rendre hommage aux qualités de l'accusé. Et il ne le fait pas d'une façon conventionnelle, par manière d'acquit; c'est presque involontairement, presque malgré lui, qu'ici et là au cours de sa railleuse diatribe il s'incline devant un génie qui le domine et l'écrase toujours. Si Balzac est « la plus forte tête commerciale du XIXe siècle », il n'en est pas moins la plus forte tête littéraire de ce siècle; si « cet original » est « insupportable dans la vie », il est « délicieux

(32) Il est bien possible que le rancunier et insidieux Sainte-Beuve ait soufflé à Baudelaire l'idée d'écrire cet article. Il dit quelque part, au sujet de Balzac : « ce mélange de gloire et de gain m'importune », — phrase qui résume excellemment son attitude constante envers Balzac, et qui, d'ailleurs, donne en raccourci la pensée centrale que Baudelaire développe dans sa pasquinade. On sait bien que Sainte-Beuve et Balzac étaient dès l'abord peu enclins à sympathiser l'un avec l'autre, et qu'ils sont vite devenus des ennemis acharnés. C'est Sainte-Beuve qui a tiré le premier coup, en critiquant avec peu d'indulgence certaines productions de Balzac; ce dernier fut furieux, et jura qu'il « passerait sa plume au travers du corps » de Sainte-Beuve (Voir Sainte-Beuve, *Ma Biographie, Nouveaux Lundis*, t. XIII); ce qu'il fit à plusieurs reprises, notamment dans un article publié en 1840 dans la *Revue parisienne*, et dans plus d'un passage de ses romans, où quelquefois il ne se donne même pas la peine de présenter Sainte-Beuve sous un nom fictif. Sainte-Beuve riposta avec usure, le plus souvent de la façon indirecte et sournoise qui lui était habituelle. Dans ses *Cahiers intimes*, il avoue franchement la sourde haine atrabilaire qui avait animé tout ce qu'il avait écrit sur Balzac : « Chaque critique a son gibier favori sur lequel il tombe et qu'il dépèce de préférence... Pour moi, c'est Balzac. » Rappelons que, bien des fois, il recourut à un procédé qui, comme le dit M. Victor Giraud dans son *Introduction* aux *Cahiers intimes inédits*, « consiste à mettre dans la bouche ou sous la plume d'un tiers une pensée qui est de lui-même, mais que, pour des raisons diverses, il ne voudrait pas prendre trop ouvertement à son compte. Sainte-Beuve l'a souvent employé, et cela jusqu'à son dernier jour. » Rien de plus naturel donc que de supposer qu'ici il s'est servi de Baudelaire, qui se montrait toujours très empressé de lui plaire; et qui, d'ailleurs, avait de bonnes raisons pour partager la jalousie qu'il ressentait au sujet de Balzac.

dans ses écrits » ; si « ce gros enfant », « cette incorrigible et fatale monstruosité », est « bouffi de vanité », il est bouffi en même temps de « génie ». Et cette fois aussi Baudelaire reconnaît que Balzac est quelque chose de bien plus qu'un observateur, qu'un simple romancier réaliste; il est un « grand poète », un « grand pourchasseur de rêves », toujours en quête de l'absolu; somme toute, c'est « le plus grand homme de notre siècle ». Et ce dernier jugement, le *nec plus ultra* de l'éloge, sera invariablement le mot définitif de Baudelaire, toutes les fois qu'il sera question d'Honoré de Balzac.

Malgré toutes les observations acrimonieuses contenues dans ce libelle, non seulement Baudelaire vénérait immensément le génie de Balzac, mais encore il aimait la personnalité de ce dernier, d'un amour qui allait croissant avec le temps. « Notre cher Balzac » revient presque aussi inévitablement sous sa plume que « notre grand Balzac ». La mort de Balzac l'affecta vivement, et lui causa une « dépression d'âme » et « une sensation de solitude (33) ». C'est qu'il avait perdu un aîné, un frère spirituel, en qui depuis bien longtemps il reconnaissait et chérissait le plus considérable et le plus suggestif de ses maîtres. Quelque vingt-cinq ans après cette mort, lorsque l'Angleterre fêtait l'anniversaire de la naissance de Shakespeare, il émit l'opinion que la France devrait faire de même pour Balzac (34).

En mai 1841, à l'âge de vingt ans et un mois, Baudelaire fut contraint par son beau-père à s'embarquer sur un bateau qui devait aller jusqu'à Calcutta. En partant pour un long voyage sur mer, tout homme qui n'est pas un animal vraiment dépravé prend avec lui une certaine quantité de livres; d'ordinaire, cette quantité est forcément très limitée, et ainsi le choix qu'il fait révèle clairement les goûts dominants du voyageur. Or, quels furent les livres préférés, les livres de chevet, s'il en fut jamais, que Baudelaire emporta en se séparant de ses chères liaisons littéraires (et autres)? Les œuvres de Bal-

(33) *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* (1863).
(34) *L'Anniversaire de la naissance de Shakespeare*, Lettre au Rédacteur en chef du *Figaro*, 14 avril 1864.

zac, *toutes* les œuvres de Balzac qui avaient été publiées jusqu'à cette date-là. Point n'est besoin de souligner la signification de ce fait, que Baudelaire aimait à communiquer à ses amis, comme quelque chose d'exceptionnellement notable (35). Cette circonstance, insistait-il, lui rendit le voyage « fort utile ». Son absence dura quelque dix mois, et aussi il « eut le loisir » de lire toutes ces œuvres « d'un bout à l'autre ». Des écrits fortement goûtés, relativement peu nombreux, et parcourus dans ces conditions pendant une assez longue période de temps, laissent une profonde impression sur l'esprit. Et si l'esprit est très jeune, comme l'était celui de Baudelaire, l'impression reste indélébile, et elle devient en quelque sorte souveraine. Incontestablement, l'écrivain avec qui Baudelaire s'est familiarisé le plus, c'est Balzac. Il connaît l'œuvre de celui-ci jusque dans les détails les plus insignifiants; plus d'une fois, à propos de questions de grammaire et d'orthographe, il cite Balzac comme une autorité. Autant que possible, il se tient au courant de tout ce qui a trait à l'auteur de la *Comédie humaine*; il ne perd pas de vue des articles inédits de ce dernier (36); et une de ses lettres (37), écrite peu après la mort de Balzac, laisse supposer qu'il avait tenté d'obtenir, sans doute avec la pieuse intention de les faire publier, les manuscrits laissés par celui qui avait été le plus influent de ses maîtres.

C'est probablement en se souvenant surtout de l'empreinte qu'il avait reçue de Balzac qu'il formula la pensée suivante : « On ne peut pas marquer exactement où finit

(35) Voir Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, 1896, p. 95. M. Ernest Raynaud, qui raconte avec force détails une *Visite de Baudelaire à Balzac* qui n'a jamais eu lieu, refuse de croire que Baudelaire ait mis ses loisirs à profit en étudiant les œuvres de Balzac; il ne croit même pas que Baudelaire ait emporté ces œuvres en partant pour les Indes. Selon lui, ce que Baudelaire a affirmé à ce propos lui a été suggéré par son « penchant à la mystification ». Mais un homme qui veut mystifier ses amis ne se contente pas d'avancer quelque chose de tout à fait naturel, que personne ne serait enclin à nier. Il invente des choses véritablement extraordinaires, comme Baudelaire savait très bien le faire quand il voulait « épater » les gens. C'est curieux: M. Raynaud (ancien commissaire de police) rapporte comme vraies des fantaisies qu'aucune espèce d'évidence ne soutient; mais il ne veut pas ajouter foi à des témoignages nets qui sont au plus haut degré vraisemblables. (Voir son *Charles Baudelaire*, p. 141.)

(36) Lettre à Sainte-Beuve, 3 septembre 1865.

(37) 30 août 1851.

une influence, mais cette influence subsistera dans toute la génération qui l'a subie dans sa jeunesse (38). »

Ayant jusqu'à un certain point (car il reste beaucoup à faire à cet égard) déblayé le terrain, nous allons maintenant procéder à l'essentiel et présenter un des nombreux exemples qui soutiennent notre thèse.

II

AUTOBIOGRAPHIE TERRESTRE ET CÉLESTE

Commençons en quelque sorte au commencement, c'est-à-dire par la pièce des *Fleurs du Mal* numérotée 1 et intitulée *Bénédiction*, où le poète se présente à ses lecteurs et trace en raccourci sa biographie spirituelle, à partir de l'heure de sa naissance. Cette pièce, dans ses idées fondamentales et génératrices, et dans beaucoup de ses détails, procède presque intégralement de Balzac. Lorsque le poète « apparaît en ce monde ennuyé », « sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes » le prend en grippe et en horreur. L'enfant qu'elle vient de mettre au monde n'est qu'une « dérision », et à cause de cela elle est « le dégoût de son triste mari ». Elle met en contraste les heures de bonheur, les heures « aux plaisirs éphémères », avec ce misérable rejeton qui en est le résultat, et elle l'accable cruellement de ses malédictions. En proie à une « haine » implacable, elle jure de se venger sur ce malingre « monstre rabougri », sur cet enfant « maudit ». Elle menace de tordre

> ...si bien cet arbre misérable,
> Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés !

Et ainsi elle

> prépare au fond de la Géhenne
> Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

A ce point, ouvrons l'*Enfant maudit*, l'un des romans les plus intéressants et les plus importants de Balzac,

(38) *Mon cœur mis à nu*, LXXXVI.

que la vaste majorité des critiques semblent ignorer, car ils n'en font jamais mention. L'enfant maudit est Etienne d'Hérouville, qui a l'imprudence de venir au monde sept mois après la première nuit de noces, et que par conséquent son père va croire être le fils de quelque amant de sa mère, et qu'il tuera probablement. Car peu après le mariage, au cours d'une discussion relative à la légitimité des enfants venus à sept mois, le mari incrédule avait brutalement juré que, si sa femme accouchait à sept mois, il « tordrait le col » à l'enfant. Ainsi, plus d'une fois dans les premières pages du roman, nous voyons une mère « épouvantée »; et le père, après la naissance de l'enfant, blasphème presque toutes les fois qu'il ouvre la bouche. La pauvre mère, en attendant l'événement funeste, se souvient d'avoir été « tout joie et tout folâtrerie », mais maintenant « le destin avait moissonné ses premières espérances et changé son ingénue gaieté en mélancolie ». Le mari a « l'air sombre », sa figure est « triste » à faire peur. Sa rage ombrageuse se centuple quand il voit l'héritier que son épouse lui présente. Lui est un rude guerrier, un paladin à proportions gigantesques, un véritable colosse. Le nouveau-né lui est aussi dissemblable que possible, à tel point qu'il lui fait immensément honte. « Ce fut plutôt un avortement qu'un accouchement, tant l'enfant qui vint était chétif. » Ce fils « conçu dans les larmes », cet avorton, ce pauvre être « contrefait » est désormais un « fils désavoué », l'objet d'une « aversion » et d'une « haine » terribles de la part du père. Mais ce corps infirme est doué d'une intelligence très vive, d'une âme d'élite; raison de plus pour que son père le haïsse, car « il déteste les gens débiles chez lesquels la force de l'intelligence remplace la force du corps ». Et ainsi, « dès le berceau », commence pour ce frêle enfant une lutte sans trêve avec le formidable auteur de ses jours. Ce dernier ne veut jamais entendre ni voir le « petit monstre », et ordonne formellement à la mère de le tenir toujours caché. Il le déshérite en faveur de son frère cadet, né l'année suivante.

Il est évident que Baudelaire a puisé largement dans

ces pages de Balzac; la seule différence, c'est que, dans l'*Enfant maudit,* la mère aime tendrement le fils, tandis que dans la pièce de Baudelaire la mère et le père sont tous les deux haineusement mécontents de l'enfant. Ceci vient sans doute en partie du fait que Baudelaire nourrissait certains ressentiments rancuniers à l'endroit de sa propre mère; il se complaisait à croire qu'elle lui avait infligé de graves torts dans son enfance, surtout en épousant le colonel Aupick. A l'âge de quarante ans, il lui écrivait, en soulignant, qu'elle n'avait « *jamais apprécié ni connu* » son âme :

Je t'ai aimée passionnément dans mon enfance; plus tard, sous la pression de tes injustices, je t'ai manqué de respect... Une grande imprudence a été commise par toi dans ma jeunesse. Ton imprudence pèse sur moi et m'enveloppe... Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire; j'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait... Enfin, je me suis sauvé, et j'ai été dès lors tout à fait abandonné... Je suis convaincu que l'un de nous deux tuera l'autre (39)...

Assurément, Baudelaire s'est souvenu douloureusement de sa propre enfance, de sa propre destinée, en lisant l'*Enfant maudit* de Balzac. Il s'est tellement imprégné de la lecture de ce livre qu'il en tire les principaux thèmes et même la phraséologie de son poème autobiographique.

Etienne, chassé de la maison familiale, habite maintenant, au bord de l'Océan, une cabane que son père lui a concédée, et dans l'enceinte de laquelle il est contraint de rester sous peine de mort. Il ne demeure en contact suivi qu'avec trois êtres humains, le médecin de la famille, son précepteur, et surtout sa mère, qui surveille soigneusement tous les détails de son éducation. « Sa précoce intelligence du malheur », et tout ce qui frappe ses sens dans cet endroit sauvage et solitaire, le prédispose à la mélancolie. Il a aussi une prédisposition initiale au rêve et

(39) 6 mai 1861.

à l'extase, il est de bonne heure habitué à vivre dans les contemplations des choses invisibles ou surnaturelles ; ces choses deviennent pour lui une seconde réalité, et, à force de s'y absorber, il dédouble sa propre vie. Arrivé à l'adolescence, il se révèle « penseur autant que poète », et « il fait des progrès dans l'interprétation du Verbe divin écrit sur toute chose de ce monde ». Il est doué d'un nervosisme raffiné jusqu'à la maladie, d'une sensibilité quintessenciée et suraiguë, qui perçoit les impressions les plus subtiles, les nuances les plus fugitives.

La délicatesse de ses organes fut si grande, qu'un bruit trop soudain ou que la compagnie d'une personne tumultueuse lui donnait une sorte de fièvre.

Baudelaire, lui aussi, a, comme Etienne, « une constitution rachitique et maladive »; lui aussi est un rêveur épris d'idéal, chez qui le songe s'épanche constamment dans la vie réelle. La préoccupation du surnaturel et de l'invisible l'obsède; il s'élance volontiers dans des régions vagues et troubles de l'esprit, hors de l'espace et hors du temps, ou, du moins, dans lesquelles l'espace et le temps ne sont plus régis par les lois de la physique ordinaire. Lui aussi, bien qu'il soit souvent travaillé par une entraînante aspiration vers des choses suprasensibles, est puissamment organisé quant aux sens et à la sensibilité. Il est le tempérament nerveux par excellence; chez lui, comme chez Etienne, il y a un raffinement maladif des sens qui note les impressions les plus ténues. Comme le montrent bien des passages de sa correspondance, l'exaspération de ses nerfs le tient dans une inquiétude continuelle, et tous les jours il reçoit des heurts brusques au contact de la vie. Lui aussi se pique d'être penseur autant que poète, et il cherche à déchiffrer le sens du Verbe divin qu'il croit trouver imprimé dans les choses de ce monde. Il est manifeste qu'Etienne (qui, bien entendu, est en grande partie Balzac lui-même) et Baudelaire sont deux imaginations, deux complexions étonnamment semblables l'une à l'autre. Et il est fort possible que, en ce qui concerne son tempérament, Bau-

delaire ait reçu bien des suggestions d'Etienne, se soit modelé consciemment ou inconsciemment sur lui, et ainsi ait fortifié, et poussé à l'extrême, certaines tendances qui lui étaient propres. En tout cas, il a vu en lui un frère de génie et de misère; tous deux, ils étaient des hommes de douleur et de guignon.

Cette ressemblance se retrouve aussi en certaines de leurs caractéristiques physiques. Voici le portrait d'Etienne, tel qu'il était à l'âge de seize ans :

La blancheur de sa peau était celle de la porcelaine... Les entraînantes suavités de la prière s'échappaient de son regard et séduisaient avant que les mélodies de sa voix achevassent le charme. La modestie la plus vraie se révélait dans tous ses traits. De longs cheveux châtains, lisses et fins, se partageaient en deux bandeaux sur son front et se bouclaient à leurs extrémités. Ses joues pâles et creuses, son front pur, marqué de quelques rides, exprimaient une souffrance native qui faisait mal à voir. Sa bouche, gracieuse et ornée de dents très blanches, conservait cette espèce de sourire qui se fixe sur les lèvres des mourants. Ses mains, blanches comme celles d'une femme, étaient remarquablement belles de forme. Semblable à une plante étiolée, ses longues méditations l'avaient habitué à pencher la tête, et cette attitude seyait à sa personne : c'était comme la dernière grâce qu'un grand artiste met à un portrait pour en faire ressortir toute la pensée. Vous eussiez cru voir une tête de jeune fille malade placée sur un corps d'homme débile et contrefait.

Baudelaire, à l'âge de 17 ou 18 ans, était « maigre comme un ascète », et se faisait remarquer par sa réserve (40). Ces caractéristiques se retrouveront toujours chez lui; ainsi, à l'âge de 27 ans, son corps est « très maigre et très grêle (41) », et il manifeste une « étonnante réserve à l'égard de ses propres œuvres (42) ». Il est « timide et frondeur à l'unisson (43) » (et Etienne, s'il avait vécu, serait devenu frondeur, comme Balzac l'est

(40) Le Vavasseur, cité par Crépet, *Etude biographique.*
(41) Ch. Toubin, cité par Crépet.
(42) Léon Cladel, *Dux,* 1879.
(43) *Ibidem.*

devenu dès qu'il est entré en lutte avec le monde). Ses mains étaient très « cultivées (44) », elles étaient de véritables mains de « patricien (45) » ; et, surtout dans sa jeunesse, tout chez lui rappelait « l'aspect de ces jeunes patriciens de Venise dont Titien nous a laissé les portraits (46) ». Ses yeux étaient « vifs et clairs (47) » ; ils « avaient un regard spirituel, profond, et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante (48). » « Sa chevelure ondoyait sur son col en boucles élégantes (49). » Sa tête était « forte par rapport au corps (50) » ; souvent il apparaissait « la tête penchée, les épaules voûtées », et alors « on l'eût pris pour un chartreux creusant sa fosse (51) ». Son front était « large et saillant (52) », et il était « d'une éclatante blancheur ». Son cou était « d'une élégance et d'une blancheur féminines ». « Quant à sa bouche, meublée de dents très blanches, elle abritait, sous une légère et soyeuse moustache ombrageant son contour, des sinuosités mobiles, voluptueuses et ironiques comme les lèvres des figures peintes par Léonard de Vinci (53). » « Tout ce visage était d'une pâleur chaude (54) », et c'est là l'impression dominante qu'il créait chez les amis de Baudelaire. Encore une fois, dans les traits d'Etienne, romanesquement délicats et pâles, mais animés par un feu intérieur, Baudelaire a dû se reconnaître lui-même.

Le pauvre Etienne, adolescent déshérité, exilé, aux profondes sensibilités refoulées, se réfugie dans la vie de la sauvage nature qui l'environne, et là il trouve matière à ses affections surabondantes. « Les fleurs ont tout son amour », et de plus en plus elles deviennent ses « douces compagnes ». Il « épouse la mer », elle est « sa confidente et son amie » ; il « converse » avec elle, car il

(44) Ch. Cousin, *Ch. Baudelaire, Souvenirs et correspondance*, 1872.
(45) Léon Cladel, *op. cit.*
(46) Hignard, cité par Crépet.
(47) Ch. Toubin, cité par Crépet.
(48) Théophile Gautier, Préface aux *Fleurs du Mal.*
(49) Champfleury, *Souvenirs et Portraits de Jeunesse.*
(50) Ch. Toubin, *loc. cit.*
(51) Champfleury, *op. cit.*
(52) Ch. Toubin, *loc. cit.*
(53) Théophile Gautier, *op. cit.*
(54) Banville, *Camées parisiens.*

est parvenu à « saisir les langages muets de cette immense création ». Les oiseaux aussi « sont ses amis », et « le soleil est son père ». Pour lui, au coucher du soleil, « il se rencontre des fêtes magnifiques pompeusement célébrées », et il s'en enivre. Il pense avec attendrissement à « *ses* fleurs », à « *ses* nuages », à « *son* soleil », que « ses rêves en plein jour lui rendent plus chers ». Ses études transportent ses émotions dans la région des idées, et en même temps il s'élève aux pensées qui meuvent la matière, et là il trouve « la nourriture délicate propre à son âme », nourriture si délicieuse qu'elle est « enivrante ». « Ses regrets et sa douleur étaient comme des liens qui l'unissaient au monde des esprits » ; et « pour le mieux attacher à sa vie solitaire, un ange semblait lui révéler les abîmes du monde moral ». A la longue, il s'agrège en quelque sorte à cette vie élémentaire qu'il chérit et qu'il comprend, et dans certaines réactions il ressemble à ses compagnons ailés. Lorsque son père, après la mort de son frère cadet, vient, brisé et repentant, le chercher, pour en faire le chef de la maison d'Hérouville, il s'enfuit épouvanté, et « jette un cri comme un oiseau surpris ».

Tout ceci, dans ses détails les plus frappants et les plus significatifs, reparaît, très légèrement modifié et avec beaucoup moins d'ampleur, dans les deux stances suivantes de *Bénédiction*, qui succèdent à celles que nous avons déjà passées en revue :

> Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
> L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
> Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
> Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil.
>
> Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
> Et s'enivre (55) en chantant du chemin de la croix;

(55) Cette répétition de *s'enivre*, à une distance de quatre vers, est bien fâcheuse; elle ne concourt guère à aucun effet de rhétorique, comme le fait, à un certain degré, la répétition, également à une distance de quatre vers, de *jette* dans l'*Epigraphe pour un livre condamné*. De telles maladresses ne sont pas exceptionnelles dans l'œuvre poétique de Baudelaire; cf. :

> *Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!*

Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Notons ici un trait de la 13e stance qui peut être une autre réminiscence de ces pages de Balzac : le cœur de poète, que sa femme menace d'arracher « tout rouge de son sein », « tremble et palpite » « comme un tout jeune oiseau (56 ».

La mère d'Etienne craint qu'il ne devienne un jour victime du « rude contact de la vie sociale ». « Pauvre chère sensitive, s'écrie-t-elle, frappée de l'extrême délicatesse de sa constitution physique et morale, où pour-

Les diverses beautés *qui parent ta jeunesse;*
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

(Le beau navire.)

Et Baudelaire est tellement infatué de cette stance mal venue qu'il l'emploie deux fois dans le même poème. Cf. aussi

La joue *et l'œil en feu,* jouant *son personnage,*

(Sisina.)

vers terriblement, honteusement maladroit, qui infligerait une blessure à l'oreille de Caliban même. Cet échantillon insigne de l'art baudelairien n'est assurément pas meilleur que le vers notoire de Cicéron :

*O fortu*natam natam *me consule Romam!*

dont le monde lettré de toutes les époques s'est cruellement — et peut-être un peu à tort — moqué. Baudelaire avait d'abord écrit :

L'œil et la joue en feu, jouant son personnage;

Ici, il a été lui-même sensible à l'allure malencontreuse du vers; mais il n'a pas réussi à le rendre moins monstrueux en intervertissant les deux substantifs du premier hémistiche.

Ces répétitions constituent une preuve de plus de l'extrême indigence des facultés créatrices de Baudelaire, sur laquelle nous avons insisté à d'autres propos.

(56) M. Robert Vivier (*op. cit.*) croit que le vers

Il joue avec le vent, cause avec le nuage

a son origine dans les vers suivants de Sainte-Beuve :

Ils comprennent les flots, entendent les étoiles,
Savent les noms des fleurs...

(Consolations, XVII.)

Mais il y a énormément plus de ressemblance entre ce vers de Baudelaire et le passage analogue de Balzac que nous avons mis en lumière; d'ailleurs, et ceci est décisif, tout ce qui accompagne ce vers correspond à des traits contenus dans les pages de Balzac, et n'en sont qu'une reproduction plus ou moins exacte. Il ne faut pas nier pourtant l'influence de Sainte-Beuve en ce qui concerne ce vers; mais son influence ici est tout à fait secondaire; elle n'a fait que renforcer celle de Balzac, qui est beaucoup plus considérable. Ceci, comme on le verra par la suite, arrivera souvent: beaucoup des influences notées par M. Vivier seront jusqu'à un certain point admissibles, mais elles seront subordonnées à d'autres influences plus fortes venues de Balzac.

ras-tu vivre? Qui te comprendra jamais, toi dont l'âme tendre sera blessée par un regard trop sévère?... Qui t'aimera dans le monde? Qui devinera les trésors cachés sous ta frêle enveloppe? Personne... Tu seras seul sur la terre. » Elle a surtout peur qu'il ne soit infortuné lorsqu'il tombera amoureux, et qu'il s'exposera aux risques de la passion. La nourriture enivrante qu'il trouvait sur « la cime éthérée » de la pensée « le prédestinait au malheur le jour où ces trésors accumulés se joindraient aux richesses qu'une passion met soudain au cœur ». Notons ici que cette dernière idée, sous différentes formes, revient plus d'une fois dans les œuvres de Balzac. Ainsi, dans les *Employés,* Mme Rabourdin, femme d'un homme de génie, « jugea son mari étroit de cervelle, timide, peu compréhensif, et prit insensiblement la plus fausse opinion sur le compagnon de sa vie ». Et ailleurs, dans une étude intitulée *Des Artistes,* parlant de l'homme qui est avant tout un rêveur et un artiste, Balzac dit que « son esprit est presbyte; il ne voit pas les petites choses auxquelles le monde donne tant d'importance et qui sont près de lui, tandis qu'il converse avec l'avenir. Alors, sa femme le prend pour un sot ».

Dans les six stances suivantes de *Bénédiction,* c'est-à-dire depuis la 8e jusqu'à la 13e, Baudelaire continue de s'inspirer de la pensée de Balzac. Les thèmes de ces stances — celui du poète en butte à l'hostilité et aux insultes de ses voisins, et celui du mari victime de l'incompréhension et de la vanité sanglante de sa femme — dérivent de ce que nous venons de mettre en relief; mais les détails à l'aide desquels ces thèmes sont développés procèdent pour la plupart d'autres sources, et Baudelaire ne leur a rien conféré de remarquablement original. Ainsi,

> Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
> Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats,

est une transposition d'un verset des Psaumes :

> J'ai mangé de la cendre au lieu de pain, et j'ai mêlé des larmes à ma boisson.

et aussi d'autres passages de l'Ecriture Sainte où le mé-

pris est exprimé par l'action de cracher, auxquels Baudelaire fait une allusion directe dans un de ses vers du *Reniement de saint Pierre* :

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité,

et dont il se souvient dans *A une madone*, où il traite de « monstre tout gonflé de haine et de crachats » le serpent qui lui « mord les entrailles ». De la Bible également vient la majeure partie de la 10e et de la 11e strophe :

Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
. . . .
Et je me soûlerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins (57),
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins.

Ici, Baudelaire a repris en écho des passages bibliques tels que les suivants :

Nous te ferons des colliers d'or,
Qui est celle qui monte du désert
Au milieu des vapeurs de myrrhe et d'encens.
. . . .
J'irai à la montagne de l'encens,
Tu es toute belle, ma bien-aimée.
. . . .
Il m'a fait entrer dans la maison du vin.
Mangez, buvez, enivrez-vous d'amour.

(*Le Cantique des Cantiques.*)

Ils entrèrent dans la maison, virent le petit enfant avec Marie... se prosternèrent et l'adorèrent; ils ouvrirent ensuite leurs trésors, et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. (*Matthieu.*)

(Cf. aussi les fréquentes allusions dans l'Ancien Testament aux offrandes de viande et de vin.)

(57) Baudelaire avait virtuellement déjà employé le second hémistiche de ce vers dans le *Reniement de saint Pierre*, autre poème où l'influence de la Bible se fait sentir fortement :

Comme un tyran gorgé de viande et de vins.

C'est là encore une preuve de la pénurie imaginative où se débattait constamment l'auteur des *Fleurs du Mal*, et l'on pourrait citer d'assez nombreux autres cas du même genre.

Elle tenait un vase d'albâtre, qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix... et elle répandit le parfum sur la tête de Jésus.

(*Marc.*)

Bien entendu, ces emprunts à l'Ecriture Sainte ne sont pas à proprement parler, ou du moins ne sont pas nécessairement, des plagiats, car ils sont des clichés de culture générale, comme le sont bon nombre des éléments du parler courant, et aucun écrivain ne peut s'empêcher d'y avoir recours. Mais un écrivain de génie les élève à une puissance supérieure, et leur donne une vie, un caractère, qu'ils n'ont jamais eus auparavant; il les transforme radicalement, il en fait quelque chose d'autre, quelque chose de tout à fait nouveau. En lisant un poème fait par lui, où ils entrent comme éléments constitutifs, on ne pense pas immédiatement et fatalement aux sources d'où ils sont tirés, on n'en est pas obsédé à l'exclusion de toute autre chose; car ces sources sont éclipsées, pour ainsi dire, par la nouvelle entité esthétique qu'elles ont servi à produire en en fournissant la matière brute. La vraie poésie peut tout faire, avec n'importe quels matériaux, et à la rigueur il n'est nullement impossible de concevoir un poème hautement original composé pour la plus grande part, sinon intégralement, de clichés ou d'emprunts. Mais les pièces de Baudelaire — et elles sont bien nombreuses — où les dettes envers autrui sont abondantes et flagrantes ne sont presque jamais de ce genre-là.

Quant à la femelle de ces dernières strophes, monstre de cruauté qui se montre meurtrière envers son amant, ce n'est qu'un des types les plus connus de la célèbre femme fatale, devenue depuis longtemps un poncif de la littérature romantique à tous ses étages. Sue, par exemple, dans ses *Mystères de Paris*, parle de ces femmes qui « se jettent violemment sur leur proie et ne songent qu'à anéantir une vie de plus » ; il parle aussi de « ces vampires enchanteurs qui, enivrant leur victime de séductions terribles, pompent jusqu'à la dernière goutte... de sang, et ne lui laissent... que ses larmes à boire, que son cœur

à ronger ». Selon lui, ce vampire, qui dévore les hommes « dans ses embrassements homicides », est plus à redouter qu'un « tigre affamé » ; elle « broie longuement » sa proie, « la sent palpiter sous ses lentes morsures, et semble se repaître autant de ses douleurs que de son sang ».

Il n'est pas hors de propos de noter ici que la même espèce de femme reparaît de temps en temps dans les romans de Balzac, et non seulement dans ceux de sa jeunesse. Sophie Grignault, surnommée Florine, par exemple, offre en elle « un mélange de démon et d'ange » ; sa bouche est « sensuelle et dissipatrice » ; son regard a « la cruelle fixité des bêtes fauves » ; et d'autres traits annoncent « une certaine violence amoureuse » ; somme toute, elle est d'« une corruption accomplie », et elle se distingue par « une monstruosité d'esprit et de cœur » qui n'épargne rien. Une autre création de Balzac, Mme de San-Réal, tue férocement à coups de poignard, après une lutte terrible, l'être qu'elle aime à la folie d'un amour clandestin et homosexuel.

[La victime] avait, en mourant, mordu les muscles du cou-de-pied de Mme de San-Réal, qui gardait à la main son poignard trempé de sang. La marquise avait les cheveux arrachés, elle était couverte de morsures, dont plusieurs saignaient, et sa robe déchirée la laissait voir à demi nue, les seins égratignés. Elle était sublime ainsi. Sa tête avide et furieuse respirait l'odeur du sang... Elle était trop enivrée de sang, trop exaltée pour apercevoir Paris entier, si Paris avait formé un cirque autour d'elle.

Ce thème, développé par Sue, Balzac et d'autres encore, revit dans les strophes de *Bénédiction* que nous considérons en ce moment :

... [ses] ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.
. . . .
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein.

Et Baudelaire le reprend dans bien d'autres poèmes.

et il n'y imprime absolument rien de nouveau; voici quelques exemples choisis au hasard :

Tigre adoré, monstre aux airs indolents.
(Le Léthé.)

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté.
(Les Bijoux.)

Machine aveugle et sourde, en cruauté féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde.
. . . .
O fangeuse grandeur! sublime ignominie !
(XXIII de la 1re éd. des *Fleurs du Mal.*)

Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser.
(Chanson d'après-midi.)

Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.
(Hymne à la Beauté.)

A mes côtés... le mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang...
(Les Métamorphoses du Vampire.)

Je croyais respirer le parfum de ton sang.
(Le Balcon.)

...Mais les dents, les ongles acérés...
. . . .
O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcéré !
(Duellum.)

Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
(Causerie.)

Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.
(Femmes damnées.)

Baudelaire s'était de très bonne heure inspiré de cet ordre d'idées et d'images, comme le témoigne un sonnet de son adolescence (58), qui débute de la manière suivante :

(58) Imprimé dans les *Œuvres posthumes*, 1908.

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,
Tes yeux noirs flamboyants de panthère amoureuse...

Ici — et ailleurs — il semble se souvenir d'*Une passion dans le désert,* ouvrage audacieusement scabreux où Balzac raconte la sombre histoire d'une panthère éprise d'un homme, et qui à plus d'un égard rappelle la femme fatale de la plus sinistre espèce. « La froide cruauté des tigres dominait » dans la tête de « cette farouche princesse » ; il y avait là aussi « une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse ». Quand elle « s'était désaltérée dans le sang » de ses victimes, sa figure « révélait une sorte de gaieté semblable à celle de Néron ivre ». Elle se comporte envers l'homme avec des câlineries insinuantes, elle se prête amoureusement à toutes les titillations voluptueuses qu'il lui prodigue; et il s'ingénie à se concilier ses bonnes grâces, car ses ongles acérés sont « recourbés comme des damas ».

On le voit, elle est de la même famille que Mme de San-Réal et d'autres héroïnes de Balzac qui ont donné des leçons de sadisme au jeune Baudelaire. Plus loin, dans ce sonnet précoce dont nous parlons, il dépeint les ravissantes douleurs qu'il ressent entre les bras de son impitoyable « panthère » :

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir serrée
Quelque idole terrible et de sang altérée,
A qui les longs sanglots des moribonds sont doux;
. . . .
Et j'éprouve, au milieu des spasmes frénétiques,
L'atroce enivrement des vieux Fakirs Indous...

Nous retrouvons le même ton, la même catégorie d'images dans les nombreuses pièces de sa maturité où il s'étend sur les expériences érotiques qu'il affectionnait le plus, et qui étaient probablement les seules qui lui donnassent une réelle satisfaction. Dans cette matière, il restait toujours au même niveau, il ne faisait absolument pas de progrès. Y avait-il, dans cet ordre de choses, des progrès à faire, du moins au point de vue littéraire? Oui, comme l'a prouvé abondamment Swinburne, qui dans ce

domaine a réalisé des effets infiniment supérieurs à ceux où s'est arrêté Baudelaire.

L'Enfant maudit fournit le thème central du reste de *Bénédiction*, et la plupart des détails de cette partie du poème viennent d'autres pages de Balzac. Etienne parcourt « les vastes champs de la pensée », et là il trouve d'« inépuisables et tranquilles félicités », qui le dédommagent des malheurs de sa vie. Aussi sa mère espère-t-elle qu'il aimera l'art au lieu d'une femme, et « l'art ne le trahira jamais ». De la même façon, le poète méprisé de *Bénédiction* se réfugie dans les visions réconfortantes du monde spirituel :

...les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux.

Pour Etienne, les « longues méditations » auxquelles il se livrait étaient « un secret apprentissage à la douleur ». Cette conception de la douleur comme une force salutaire qui purifie et agrandit se rencontre, exprimée à l'aide de la même métaphore, dans un vers bien connu de Musset, qui s'est vraisemblablement souvenu ici de Balzac :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître (59).
(*La Nuit d'octobre.*)

Balzac revient sur cette idée autre part, et notamment dans *Séraphita*. Séraphita-Séraphitus, ce mystérieux être androgyne ou peut-être complètement asexué, dont se

(59) *La Nuit d'octobre* fut publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1837, et la première partie de *l'Enfant maudit*, qui contient le passage dont il s'agit, avait été publiée dans la même revue en janvier 1831. Musset avait déjà énoncé la même pensée, sans se servir d'une métaphore, dans la *Nuit de mai*, publiée pour la première fois en 1835 :

...ta douleur est à Dieu...
. . . .
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Le texte complet de *l'Enfant maudit* parut en volume en 1837, avant la publication de la *Nuit d'octobre* de Musset; il est probable que Musset, s'il n'avait pas lu la première partie du roman dans la *Revue des Deux Mondes*, a lu le volume vers le temps où il a composé la *Nuit d'octobre*. Quoi qu'il en soit, l'idée qu'il avait exprimée dans la *Nuit de mai* reparaît dans la *Nuit d'octobre*, enrichie d'une métaphore identique à celle que Balzac avait trouvée pour rendre la même idée.

sont épris éperdument en même temps un homme et une femme, Wilfred et Minna, est sorti triomphalement des épreuves les plus sévères, et s'est élevé à une condition presque surhumaine; mais il est prêt à subir d'autres épreuves encore s'il le faut, et il les réclame même comme un privilège : peu avant sa mort ou plutôt son assomption, il s'écrie :

O mon Dieu, si je ne suis pas assez pur, replonge-moi dans la fournaise... Que tu m'octroies le triomphe ou de nouvelles douleurs, sois béni!

Et plus tard, monté jusqu'à la Porte-Sainte, et ayant à subir l'interrogation d'un chœur d'Anges, il plaide qu'il « a payé son tribut par la souffrance », sur quoi sonnent les trompettes de la Victoire, dont les retentissements font trembler les mondes. Wilfred et Minna, à qui il est permis d'assister de loin à ces cérémonies célestes, sont « saisis d'un ardent désir de se replonger dans la fange de l'univers pour y souffrir les épreuves, afin de pouvoir un jour proférer victorieusement à la Porte-Sainte les paroles dites par le radieux Séraphin ». Lorsque les myriades d'Anges entonnent un hymne en l'honneur de l'élection de Séraphita-Séraphitus, c'est surtout sa purification par la douleur qu'ils mettent en relief :

Salut à qui monte vivant! Viens, fleur des mondes! diamant sorti du feu des douleurs!

La même idée, et quelques-unes des expressions dont use Balzac en la développant, reparaissent dans les vers suivants de *Bénédiction* :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés (60).
. . . .

(60) L'expression *saintes voluptés* se trouve dans un poème contenu dans le livre *Vers*, par G. Le Vavasseur, E. Prarond, A. Argonne, publié en 1843. M. Jules Mouquet (voir son *Charles Baudelaire, Vers retrouvés*, Paris, 1929) croit, non sans de bonnes raisons, que ce poème, et beaucoup d'autres du recueil, sont en réalité de Baudelaire. Si cela est vrai,

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et l'univers...

La strophe suivante aussi, dans ses détails essentiels, résume une bonne partie du chapitre apocalyptique où Balzac décrit l'ascension et l'élection de Séraphita-Séraphitus :

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions (61),
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

« Les Légions éternelles », « les légions immortelles » ont une place importante dans le grandiose tableau de Balzac; Séraphita-Séraphitus est reçu dans leurs rangs lorsqu'il est sur le point d'être élu. Baudelaire a puisé aussi *l'éternelle fête* chez Balzac. Wilfred et Minna, spec-

Baudelaire a repris, pour *Bénédiction*, une expression qu'il avait déjà employée dans un poème de sa jeunesse : chose qu'il fit plus d'une fois, d'ailleurs. Par exemple, dans le poème inclus dans la première lettre qu'il écrivit à Sainte-Beuve (en 1844), nous trouvons les vers suivants :

Et puis, venaient les soirs malsains, les nuits fiévreuses,
Qui rendent de leur corps les filles amoureuses,
Et les font, aux miroirs, — stériles voluptés, —
Contempler les fruits mûrs de leur nubilité...

Or, ces vers reparaissent, très légèrement modifiés, dans une des strophes de *Lesbos* :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté!
Les filles aux yeux creux, de leur corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité...

M. Jacques Crépet, dans son édition des *Fleurs du Mal*, a rapproché

Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,

du vers analogue du poème antérieur; mais il n'a pas relevé les autres emprunts que Baudelaire a faits à cette dernière pièce en écrivant *Lesbos*.

(61) Remarquons que *saintes Légions*, venant presque immédiatement après *saintes voluptés*, est un exemple de plus des maladresses où tombait fréquemment Baudelaire par suite de la pauvreté de ses facultés poétiques. Signalons de même *nos impuretés* et *la plus pure essence*, qui se rencontrent dans deux vers consécutifs. Un peu plus loin, on trouve *pure lumière*. Beaucoup de baudelairiens sans doute prétendraient, dans leur crasse ignorance, que de telles répétitions sont voulues, qu'elles ont été savamment calculées par le poète; mais ici, comme presque partout ailleurs chez Baudelaire, elles ne servent aucune fin esthétique, elles procèdent d'une faiblesse radicale, et c'est malgré lui que le poète les admet dans ses vers. Baudelaire lui-même, qui reste inconnu à la plupart de ses admirateurs, aurait été le premier à reconnaître ceci : et en effet, il l'a fait en plus d'un endroit.

tateurs du dernier avatar de l'être qu'ils ont aimé sur la terre, « purent jeter pendant un moment les yeux sur le Monde Divin. Là était la fête ». Quant au vers

Des Trônes, des Vertus, des Dominations,

il est vrai qu'ici Baudelaire n'est pas redevable à Balzac. Mais ces termes auraient bien pu se trouver dans le chapitre de Balzac dont il s'agit: ils s'accordent parfaitement avec l'esprit des scènes célestes qu'il évoque. S'il ne les emploie pas en parlant de ses anges, c'est sans doute parce qu'ils étaient devenus excessivement banaux, et qu'à ses yeux s'en servir aurait fait tort à son originalité. Ils se rencontrent dans des passages de la Bible, tels que les suivants :

Les Dominations et les Principautés dans les lieux célestes...
(*Ephésiens*, 3, X.)

Ni les Anges, ni les Dominations...
(*Romains*, 8, XXXVIII.)

Les visibles et les invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances...
(*Colossiens*, 1, XVI.)

Saint Denys l'Aréopagite, songeant sans doute à de tels passages, dressa, dans son traité *De la hiérarchie céleste*, une classification rigoureuse des anges. Cette classification fut plus ou moins acceptée par l'Eglise du moyen âge, et on en retrouve l'écho souvent dans la littérature européenne. A titre d'exemples, citons Dante et Milton :

In essa gerarchia, son le tre dee :
Prima Dominazioni, e poi Virtudi ;
L'ordine terzo di Podestadiee.
Poscia nei due penultimi tripudi
Principati ed Arcangeli si girano...
(*Paradiso*, XXVIII.)

...and all the spirits of heaven...
....
Thrones, dominations, princedoms, virtues, powers...
(*Paradise Lost*, V.)

Pour ne parler que de deux des romantiques français, Chateaubriand et Vigny répètent à leur tour :

Parmi tant de trônes, d'ardeurs, de dominations, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir en sacrifice.

(*Génie*, 1, V, 4.)

Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs...

(*Eloa.*)

Baudelaire, dans *Bénédiction*, s'est probablement souvenu de ces vers de Vigny (62).

Il ne reste que la couronne glorieuse, le splendide diadème, que le poète recevra quand il prendra sa place parmi les Elus angéliques, et sur lequel il s'étend dans les dernières stances de son poème :

Je sais...
...qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs.

Encore une fois, tout ceci, quant au sentiment et aux images, offre des identités ou des analogies frappantes avec certaines parties du dernier chapitre de *Séraphita*. Voici quelques échantillons des locutions de ce chapitre que Baudelaire paraît avoir mises largement à profit ; nous soulignons les expressions balzaciennes qui correspondent aux expressions baudelairiennes :

« La créature résignée, déclare Séraphita-Séraphitus à Wilfred et à Minna, secoue, par moments, *la lumière* que ses cheveux exhalent. » Quand les deux disciples as-

(62) M. Fernand Baldensperger, dans ses commentaires très incomplets sur l'œuvre poétique de Vigny (Paris, Conard, 1914), ne fait aucune allusion aux faits (relatifs à la hiérarchie des anges) que nous avons cru utile de mettre en relief. M. Robert Vivier, cherchant une source possible du vers de *Bénédiction* dont il est ici question, n'a pu trouver que les vers précités d'*Eloa*.

sistent à l'élection de l'être qu'ils adorent, ils « se trouvent dans *le rayon* où brille la gloire de l'Esprit ». Dans la cérémonie de l'assomption, le Messager qui annonce la bonne nouvelle porte un casque ayant pour panache « *une flamme de vie* » ; et tous les anges sont également resplendissants : « *le scintillement* de leurs *diadèmes* réunis s'alluma dans les espaces... De leurs chevelures sortaient *des ondes de lumière* ». Plus Séraphita-Séraphitus se transfigure, plus il devient lumineux : « la communication de la LUMIÈRE (63) qui changeait l'ESPRIT (63) en SÉRAPHIN (63), le revêtement de sa forme glorieuse... jetèrent de tels *rayonnements*, que les deux Voyants en furent foudroyés. » « Esprit vainqueur, chantent les légions immortelles pour accueillir le nouveau Séraphin, vole à ta *couronne*! Triomphateur de la terre, prends ton *diadème*! Sois à nous! » A la fin de ces solennités, « il se fit un grand mouvement, comme si des astres entiers *purifiés* s'élevaient en d'*éblouissantes clartés* devenues éternelles ». Auprès de ces valeurs célestes, les mondes sont très peu de chose; ils ressemblent à « des nuages emportés par un vent furieux ». Pour mesurer ces valeurs, on épuise les valeurs humaines les plus grandioses. Quand Séraphita-Séraphitus devient séraphin, ses actions « *comme autant de constellations* » « le décorent de leur éclat » ; une partie de cet éclair est fournie par les « *perles orientales* » que lui jette la Charité... Wilfred et Minna rentrent dans les liens de la chair, mais ils ont vu les mondes en marche vers Dieu, et désormais ils connaissent le bon sentier. « Nos *diadèmes d'étoiles* sont là-haut », s'écrie Minna... Le spectacle de la Terre leur est éclairé par la lumière céleste qu'ils rapportent en leur âme, et ils savent le véritable prix des choses de ce monde. Dans une vision, ils voient les gloires et les grandeurs que les hommes estiment le plus hautement; entre autres choses, des bijoux et des métaux précieux de toutes les espèces: des vêtements d'or et d'argent, des *perles*, des « *pierreries* arrachées aux entrailles de la Terre, *dérobées au fond des Mers* », — mais « ces richesses et ces *splendeurs* » sont

(63) Ici, c'est Balzac qui souligne, en se servant de majuscules.

entièrement dénuées de valeurs à leurs yeux. Il leur est impossible d'oublier ce qu'ils ont vu là-haut, bien qu'ils n'en aient eu que des « *perceptions confuses,* appropriées à leur faiblesse ».

Ainsi, en ce qui concerne ses idées et ses sentiments essentiels, sa phraséologie et ses détails les plus marquants, *Bénédiction,* l'un des poèmes les plus longs et les plus caractéristiques de Baudelaire, procède dans sa quasi-totalité de certaines pages de deux ouvrages de Balzac. Comme nous l'avons fait remarquer, il ne s'agit pas de traits isolés dans l'œuvre balzacienne, et que nous avons ingénieusement forcés à entrer dans un cadre factice, pour démontrer une thèse préconçue. Chez Balzac, autant que chez Baudelaire, ces traits sont voisins les uns des autres, et ils forment partie d'un tout, d'un développement continu. D'ailleurs, l'esprit, les thèmes centraux, sont tout à fait les mêmes dans les deux cas. On ne peut pas échapper à la conclusion qu'en écrivant ce poème Baudelaire a presque tout le temps puisé chez Balzac.

Cette pièce est l'une de celles que les admirateurs de Baudelaire estiment le plus. Mais encore une fois, la question s'impose: Est-ce que Baudelaire a vraiment métamorphosé en quelque chose de mieux, ou même en quelque chose d'autre, les emprunts qu'il a faits de cette façon flagrante? Nous dirions que non. Il nous semble même que presque toute cette pièce est, sous tous les rapports — rythme, images, richesse d'évocation, puissance de suggestion — d'une attristante banalité (64). A notre sens, elle ne contient qu'un seul vers qui soit véritablement grand :

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre.

C'est seulement là que Baudelaire est parvenu à sublimiser des matériaux qu'il a pillés chez Balzac. Et peut-

(64) Beaucoup des images, bien entendu, ne sont pas banales dans les textes où Baudelaire les a puisées. Même dans les cas où elles ne sont pas entièrement nouvelles dans l'œuvre de Balzac, par exemple, elles y ont cependant un certain caractère de nouveauté. C'est le fait que Baudelaire les a simplement empruntées, sans les renouveler, qui les rend banales dans son poème.

être, en écrivant ce vers, a-t-il été à quelque degré inspiré par un vers analogue de Vigny :

> L'odorant cinnamone et le nard de Palmyre...

Ce n'est là, comme nous l'avons indiqué, qu'un seul exemple, pris entre plusieurs. L'on pourrait tout aussi facilement prouver qu'une grosse portion de l'œuvre de Baudelaire, en vers et en prose, a son origine dans différents écrits de l'auteur de la *Comédie humaine*. Nous poursuivrons cette œuvre de démonstration dans une autre étude.

RANDOLPH HUGHES.

LES ENNUIS D'ARGENT DE GUSTAVE FLAUBERT

—

Le neuvième tome de la correspondance de Flaubert est paru depuis plusieurs mois. Il ne sera pas suivi d'un dixième avant longtemps; d'aucuns assurent même qu'il sera le dernier. Or, un important dossier de lettres manque à la correspondance publiée : c'est le dossier Edmond Laporte, qui est passé en vente rue Drouot l'an dernier (1), et qui a atteint des prix éclatants. Il se compose de quelque cent quatre-vingts lettres et billets qui s'échelonnent sur une période de treize années, de 1866 à 1879.

L'auteur de cet article, grâce à la bienveillance de Mme veuve Laporte et de M. Bernard Laporte, a pu étudier à loisir cette épaisse correspondance avant sa dispersion. C'était pour son propre plaisir, il croyait qu'elle allait bientôt paraître *in extenso* à bref délai. Mais puisque sa publication semble maintenant reculée, sinon tout à fait remise aux calendes grecques, sans doute est-il bon d'en rapporter l'essentiel.

De son vivant, Edmond Laporte (2) s'est toujours refusé à livrer au public les lettres du maître de Croisset. En fait, plusieurs écrivains en ont eu connaissance, et les ont partiellement utilisées et citées pour faire l'histoire de la dernière amitié de Flaubert. Mais il est un point délicat sur lequel ils se sont tus ou dont ils n'ont parlé qu'évasivement et sans approfondir : la rupture de Flaubert avec Laporte. On comprend très bien leur retenue; l'une des actrices du drame, et même la principale,

(1) Par les soins de Me Edouard Giard et de l'expert Georges Andrieux, le 20 mars 1933.
(2) Edmond Laporte est mort le dimanche 6 octobre 1906.

comme on verra tout à l'heure, la propre nièce de l'ermite de Croisset (3), vivait encore. Aujourd'hui qu'elle est morte et que les passions sont apaisées, le récit de cette rupture appartient à l'histoire littéraire, et nous pouvons le tenter sans manquer à personne. Il y aura des trous dans ce récit, et l'on se heurtera à des questions qu'il faut bien, jusqu'à nouvel ordre, laisser sans réponse. Mais au moins les lettres d'Edmond Laporte nous révèlent-elles maint détail ignoré, et nous permettent-elles de revivre de plus près ce qu'on pourrait appeler sans forcer les choses la *passion* des dernières années de Flaubert.

Rappelons brièvement les faits acquis. C'est par un ami commun, Jules Duplan, que Flaubert et Laporte firent connaissance aux environs de 1865. Flaubert comptait quarante-quatre ans, Laporte trente-trois. Ce dernier dirigeait à Grand-Couronne, non loin de Croisset, mais sur l'autre rive de la Seine, la fabrique de dentelles de Mme Lefort. Entre l'écrivain et l'industriel, des relations de bon voisinage s'établirent, qui se resserrèrent à la mort de Duplan, en 1870. C'étaient l'un et l'autre des hommes tendres et fidèles. Ils se réunirent pour parler du disparu. En 1872, Flaubert écrit à Laporte :

Je vous attends de bonne heure, — afin que nous puissions causer un peu de notre cher petit qui n'est plus là.

Et en mai 1873, remerciant Laporte de « deux monstres » dont il lui a fait cadeau :

Les objets décorent déjà mon escalier, dit Flaubert, et ce qui augmente leur prix, c'est qu'ils me viennent de vous, — un peu en souvenir de notre pauvre Duplan. Ce souvenir-là est un lien commun qui ne se dénouera pas, au contraire.

Tel est le début d'une intimité spirituelle qui va devenir très étroite. Que Laporte ait fini, dans la solitude de Flaubert, par être son compagnon le plus cher, qu'il

(3) Mme Caroline Commanville, devenue Mme Franklin Grout par la suite, est morte à la villa Tanit, à Antibes, en 1931.

ait fortement collaboré, par ses recherches, par ses notes, par les voyages où il accompagnait l'écrivain, à rassembler la matière de *Bouvard et Pécuchet* (4), d'autres l'ont dit avant nous, et notamment M. Lucien Descaves dans deux émouvants articles, anciens déjà, du *Journal* et du *Figaro* (5), et M. René Dumesnil dans ses belles études sur Flaubert. Quant à la place occupée par Laporte dans le cœur de son ami, elle est très grande, et dans la *Correspondance* (édition Conard, tomes IV et V), c'est constamment que nous voyons Flaubert vanter la fidélité de Laporte et dire combien son affection lui est précieuse.

Donc, dans le réconfort de cette affection, Flaubert, abattu par trop de deuils consécutifs (6), a repris goût à la vie et s'est remis au travail, quand l'imprudence de Commanville, le mari de sa nièce, vient le plonger dans des tourments d'où il ne sortira plus. C'est en 1875. Des opérations commerciales malheureuses sur les bois de Norvège ont acculé Commanville à la faillite.

Avec une générosité toute spontanée, écrit Caroline dans ses *Souvenirs* (7), [mon oncle] donna tout ce qu'il possédait pour sauver notre situation.

Mais la fortune de Flaubert demeurait insuffisante pour combler le déficit. Généreusement, deux familiers de Croisset, le député Raoul Duval et le bon Laporte, offrirent leur concours. Quelle fut leur part exacte dans le repêchage de Commanville? Il semble bien qu'outre la garantie de leur signature pour des sommes importantes, ils aient aussi avancé de l'argent; vingt-cinq mille francs chacun, nous a dit un témoin digne de foi et bien placé pour savoir les choses. Il fallait d'ailleurs, au moins en ce qui concerne Laporte, que cette part fût im-

(4) Flaubert lui-même commence ainsi une lettre à Laporte : « *Mon vieux collabo...* » Il va sans dire que cette collaboration, qui se borne aux travaux préparatoires, n'enlève rien à Gustave Flaubert.

(5) Voyez *Le Journal*, 17 juin 1906, et *Le Figaro*, 14 janvier 1907.

(6) Bouilhet est mort le 18 juillet 1869, Sainte-Beuve le 13 octobre, Jules Duplan de 1er mars 1870, Jules de Goncourt le 20 juin.

(7) Caroline Commanville, *Souvenirs sur Gustave Flaubert.* Paris, Ferroud, 1895, page 72.

portante, puisque Flaubert lui écrit, le 3 septembre 1875 :

Mon bon vieux,

Faucon a consenti à ce qu'on lui demandait. La faillite n'aura pas lieu, grâce à vous.

J'ai vendu à M. Delahante ma ferme de Deauville pour deux cent mille francs, ce qui me permet de sauver mon pauvre neveu.

Le pire est donc passé. Il me tarde de vous donner des explications...

Au bas de la lettre, Caroline Commanville a ajouté de sa main :

Ne manquez pas de venir à Croisset, lors même que mon oncle serait parti. J'ai bien envie de vous serrer la main, et suis heureuse de vous compter parmi les *vrais amis*.

Nous retrouverons plus loin le M. Faucon nommé au début de cette lettre; c'est un homme d'affaires de Sottenville qui comptait parmi les principaux créanciers de Commanville. Son consentement aux arrangements proposés tirait Flaubert de l'angoisse la plus cruelle; mais le grand écrivain n'en demeurait pas moins désemparé et comme terrifié, lui qui n'avait jamais rien entendu aux affaires et qui ne s'était jamais mêlé d'argent (8). A peine l'affaire conclue, il se réfugie à l'hôtel Sergent, à Concarneau, où il va passer près d'un mois avec son ami le naturaliste Pouchet. C'est de là qu'il envoie à Laporte cette admirable lettre qui le découvre si bien, avec sa tristesse, son don d'observation ironique et féroce, son goût du document :

Comment allez-vous, mon bon cher vieux? Pensez-vous à votre Géant (9) qui pense à vous?

(8) « Dans mes insomnies, je ne songe qu'aux maudites affaires! Et à l'avenir! Quel supplice que cette incertitude! C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé! Quelle différence de milieux! Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition, et jusqu'à sa mort je n'avais pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent! Et quelle sécurité, quel bien-être! » *Lettres à sa nièce Caroline*, Edition Conard, p. 497.

(9) La plupart des lettres à Laporte sont signées « *votre Géant* », quelques-unes aussi « *Aulus, Vitellius Imperator* », par allusion à *Hérodias*.

Bien que plus calme, je ne suis pas encore fort gai. D'hier seulement la liquidation est signée, et jusque-là je n'étais pas sans inquiétude. Enfin, c'est fini; reste à savoir comment vivre? Mais vous connaissez aussi bien mes chagrins puisque vous les avez partagés. Il est donc inutile que je vous en re-embêete de nouveau.

Je mène ici une petite existence paisible et idiote. Je me gorge de salicoques et de homards, je me promène au bord de la mer, je pionce sur mon lit après le déjeuner, je me couche dès neuf heures du soir, et je devise avec le bon Pouchet qui dissèque devant moi, pour mon instruction, des poissons et des mollusques. Il m'a montré aujourd'hui les organes génitaux d'une raie.

Mes travaux littéraires se bornent à la lecture du *Siècle* et du *Temps*. La semaine prochaine cependant je veux me mettre à écrire un petit conte pour voir si je suis encore capable de faire une phrase? Sérieusement, j'en doute. Je crois vous avoir parlé de Saint-Julien l'Hospitalier. C'est cette histoire que je me propose de coucher par écrit; ce n'est rien du tout, et je n'y attache aucune importance. Vous qui goûtez les bonnes conversations de table d'hôte, si vous étiez ici, vous pourriez vous satisfaire. J'ai des voisins qui ne parlent absolument que chasses et sardines. Ces conversations se continuent dans le café et durent jusqu'à dix heures du soir. Avant-hier, j'ai vu durer l'examen d'un fusil pendant deux heures. Un de ces messieurs venait de l'acheter et tout le monde l'a manié et épaulé. A un moment la servante est entrée. Alors on l'a couchée en joue. « Je vais te tuer. » C'était charmant.

Ils sont ici une société de sardineurs qui passent régulièrement au moins six heures par jour au café. La bêtise humaine est un gouffre sans fond et l'océan que j'aperçois de ma fenêtre me paraît bien petit à côté...

C'est encore par allusion à ce conte que Flaubert appelait Laporte « l'Asiatique ». (Dans *Hérodias*, l'Asiatique est « un enfant très beau qui souriait toujours ».) Les autres surnoms principaux de Laporte sont « *ma Doriche* » (héroïne d'une légende médiévale que les deux amis avaient lue ensemble), « *El Bab* » ou « *mon Bab* » (traduction arabe de *la porte*), et aussi « *la Sœur* » (la Sœur de Charité), parce que Laporte a plusieurs fois soigné Flaubert malade.

Le 19 octobre, Flaubert annonce son départ pour Paris dans les premiers jours de novembre.

Donc, mon bon, tâchez d'être dans la capitale vers cette époque-là, pour qu'on s'embrasse. Et puis, j'ai besoin de vous pour vous demander un conseil sur ma conduite à tenir. Je vous dirai ça; ça n'est pas pressé, mais je serai bien aise d'avoir votre avis.

Je vais mieux, bien que je ne sois pas encore très crâne; quelquefois des prostrations me surviennent, où il me semble que je vais crever, tant je suis anéanti. C'est la digestion de toutes les coupes d'amertume que j'ai avalées cet été...

Mais déjà l'amour de l'art a vaincu le découragement. Flaubert lit Saint-Simon, relit « pour la millième fois » les contes de Voltaire, et il a écrit « à peu près dix pages de [son] *Saint Julien* ». Les séances de « bûche », comme il dit, reprennent de plus belle. C'est ici que se placent le fameux voyage pour trouver la maison de Bouvard et Pécuchet, les visites à la Bibliothèque de Rouen, les fréquentes allées et venues de Grand-Couronne à Croisset et *vice versa*. Cependant, en 1877, de nouvelles inquiétudes se font jour. Nous en trouvons les premiers symptômes dans le post-scriptum d'une lettre à Laporte datée du mois de février.

Commanville est venu dîner ici.

Il voudrait bien vous parler sérieusement pendant une heure, *le plus promptement possible.*

Il y a du revif dans son affaire. A peine s'il me l'a expliquée, car il n'est resté que le temps de dîner. Lundi prochain il retourne à Dieppe avec des Mossieurs. Jeudi je vous conterai ce que j'en sais.

Or, dans le même temps que les affres des Commanville renaissaient, Laporte à son tour se trouvait placé dans une situation difficile, en partie à cause des engagements qu'il avait contractés pour obliger Flaubert.

Sans doute as-tu vu le bon Laporte, écrit ce dernier à Caroline (10), et il t'aura conté ses tristes affaires. Elles

(10) *Lettres à sa nièce Caroline*, Edit. Conard, p. 440.

m'ont navré. Le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les avoir dites : « C'est un rapport de plus entre nous deux », comme s'il était content de sa ruine qui le fait me ressembler...

Mais dans l'impossibilité où il était de faire un nouvel effort lui-même, Laporte n'en tentait pas moins de soulager Commanville. Il semble bien qu'il sollicita des amis personnels, comme en témoigne ce billet de mars 1877 :

...Commanville est à Dieppe depuis hier soir. Caro lui a envoyé ce soir votre lettre arrivée ce matin.

Elle vous écrira très prochainement.

Quant à vos amis de Paris, il faudrait leur pousser l'épée dans les reins. *Ça presse! ça presse!* et plus que je ne saurais dire et que Commanville n'ose vous le dire.

Ces « amis de Paris » se dérobèrent-ils? Le concours qu'ils apportaient se révéla-t-il insuffisant? Quoi qu'il en soit, Flaubert en est réduit à chercher du secours ailleurs. Le 19 juin 1877, il écrit à Laporte :

Dimanche j'ai été au Vaudreuil. Raoul Duval m'a promis de s'occuper des souscriptions pour Commanville.

Dans la même lettre, il annonce qu'il a rendez-vous avec Mme Pelouze, l'une de ses amies, propriétaire du château de Chenonceaux, où il a déjà séjourné. C'est après l'avoir vue et sollicitée qu'il expédie à Laporte ce nouveau billet :

Ce matin j'ai reçu la promesse écrite de Mme Pelouze. Elle s'engage pour cinquante mille (11).

(11) Quand on se décidera à nous donner de la correspondance de Flaubert une édition vraiment complète et intégrale, nous aurons de nouvelles précisions sur bien des points, et en l'occurrence sur le rôle de Mme Pelouze. Pour tout ce qui la gênait, Caroline Commanville remplaçait les phrases par des points. Voir, par exemple, la lettre du 29 novembre 1877 (*Lettres à sa nièce Caroline*, p. 463). Caroline va faire la connaissance de Mme Pelouze. Flaubert lui donne quelques conseils : « *Tâche d'être extra-aimable la semaine prochaine quand tu lui seras présentée. C'est une bonne femme, avec qui il faut aller rondement.* » Et ici des points. Flaubert rappelait-il le service que Mme Pelouze venait de rendre aux Commanville l'été précédent?

Une fois de plus, Commanville est sauvé. Mais Flaubert a dû abandonner ses derniers fonds et Laporte n'a plus sa fabrique de dentelles. Les voici tous deux à la recherche d'une situation. Tourguénieff, « le grand moscove », Mme Adam, la princesse Mathilde, intriguent à Paris pour Flaubert; et de son côté, Flaubert s'occupe de « caser » Laporte. Justement, l'ami Bardoux est ministre de l'Instruction publique. Outre un poste pour Laporte, l'auteur de *Madame Bovary* lui demande la croix pour Zola et, pour Maupassant, la permutation du ministère de la Marine à celui de l'Instruction publique (12). Bardoux promet avec chaleur, se montre « tout simplement adorable »... et ne tient pas. Une place à l'octroi de Rouen, une place d'inspecteur des écoles de dessin, une place d'inspecteur des Bibliothèques Populaires échappent ainsi à Laporte, que le ministre et son chef de cabinet d'Osmoy avaient promis de nommer à la Direction des Gobelins! Flaubert multiplie les lettres et les démarches, « obsède » Bardoux; rien n'y fait. C'est alors qu'il écrit à son malheureux ami :

Je pense à mon pauvre vieux compagnon qui se désole là-bas, dans son coin, — et je ne lui envoie pas de consolations pour ne pas l'irriter.

Voyons, mon bon Asiatique! Un peu de sagesse!

Il me semble que vous allez être encore plus seul? Voulez-vous venir passer quelques jours (ou quarante-huit heures) ici? Ça vous distraira, je vous ferai piocher. Croyez-en l'expérience de votre aîné. Le travail frénétique est le plus grand de tous les remèdes.

Comme si ce n'était pas assez de ces faux espoirs et de ces vaines attentes pour accabler les deux amis, le souci de leurs engagements envers Faucon ne les quitte guère. Ce sont, par exemple, des intérêts que Laporte ne peut pas payer :

Dormez sur vos deux oreilles, dit Flaubert. Ecrivez à

(12) On verra le détail de cette dernière affaire dans les *Lettres de Maupassant à Flaubert*, publiées par M. Pierre Borel aux Editions des Portiques.

Faucon que jeudi prochain 17 vous lui porterez vous-même les 1.700 francs en question. Nous croyions que ce paiement était pour la fin du mois. N'importe! Il sera fait, et par vous (ce qui vaut mieux pour votre considération).

Donc, venez chercher la somme mercredi soir (ou jeudi matin, à votre convenance).

Mais ceci n'est qu'une alerte, et Laporte a des fray plus graves. Le temps court, le moment du remboursement approche, et sans situation, sans réserves, sans autre bien que sa maison de Grand-Couronne, « l'Asiatique » s'affole à l'idée de ne pas faire honneur à sa signature. Faucon pressenti se montre-t-il, au premier abord, intraitable?

Mon bon cher vieux, écrit Flaubert, je commençais a m'ennuyer fortement de n'avoir pas de nouvelles de mon Bab, — qui du reste a trop de modestie! Comment, mon brave! vous me dites que vous êtes peut-être le meilleur de mes amis. J'enlève *peut-être* et le remplace par *certainement.*

Vos embêtements avec Faucon me causent *des remoras*, car c'est moi qui vous ai fourré là dedans. Une chose, après tout, m'étonne, c'est que Commanville ait pu payer depuis quatre ans la moitié de la somme pour laquelle vous êtes engagé! Je ne lui ai pas parlé de vos derniers ennuis, — à quoi bon? (D'ailleurs il est à Paris depuis lundi.) Mais tenez-moi bien au courant, quant à ce qui touche ledit Faucon. Votre tourment me tourmente. Si vous êtes forcé de vous exécuter, Duplan vous trouvera-t-il une hypothèque, etc... ?

Et il ajoute :

Depuis avant-hier, je me suis remis à B... et P..., et je crois que la métaphysique marchera? Mais que c'est difficile, n. de D...! — et *au fond* votre Géant se sent éreinté. Ah ! comme j'aurais besoin de dormir pendant trois mois au soleil, sur une plage de la Méditerranée, — car voilà des années que je mène une vie laborieuse et trop rude.

Force est bien cependant à Flaubert, les choses ne s'arrangeant pas, de prévenir Commanville, lequel va trouver Faucon.

Pendant que nous étions à la Bibliothèque, Commanville était chez Faucon, et il a eu avec lui une conversation à votre sujet. N'ayez nulle crainte, tel est le résumé, et d'abord vous ne m'aviez pas dit que ledit Faucon vous avait invité à déjeuner pour un des jours de cette semaine; ce procédé n'est pas ordinaire aux créanciers. Reconnaissez-le en vous asseyant aux agapes qu'on vous offre.

Commanville lui a dit que vous aviez une grande répugnance à aller chez lui, ce qui a paru le surprendre beaucoup. Il rejette très loin l'hypothèse de saisie, papier timbré, etc... En somme ce n'est pas un mauvais homme. Qu'il soit brutal avec Commanville, il a des raisons pour cela, vraiment, mais avec vous il sera très poli, et même cordial, car vous êtes quelqu'un : conseiller (13), ami du Préfet, etc...

Mais Flaubert est-il lui-même très au fait de la gravité de l'affaire? Il est si peu versé dans les questions d'argent! Sa nièce, qui s'y est montrée toute sa vie d'une belle compétence, a dû le sermonner et l'éclairer pour qu'il lui réponde, en s'excusant presque : « *sans doute Laporte m'avait parlé de Faucon, mais j'avais mal compris, n'ayant pas toujours la tête à moi maintenant... Je me sens ébréché et fourbu...* » Et dès qu'il prend conscience de la situation, c'est l'angoisse qui reparaît : « *...Quant à Raoul Duval et Laporte,* comment ferons-nous? *Voilà ce qui me tourmente; réponds-moi là-dessus.* »

« Comment ferons-nous? » Caroline et son mari ne trouvent qu'un moyen, c'est de renouveler les traites. Flaubert est chargé de persuader son ami, et il s'acquitte de sa mission dans cette lettre, dont les termes sont visiblement inspirés :

(13) Conseiller général, Laporte s'occupait de politique et c'était un fervent républicain. On retrouve dans la correspondance des deux amis de nombreux traits de leur commune aversion pour Mac-Mahon.

Mon bon vieux,

Il faut malheureusement que je vous parle des maudites affaires. J'ai du calme, tâchez d'en avoir.

Les deux valeurs seront dans les mains de Faucon jusqu'à lundi. Il est urgent d'en empêcher le protêt, pour éviter des frais inutiles, et vous seul avez qualité — c'est là le terme, je crois? Donc écrivez-lui tout de suite pour que le protêt n'ait pas lieu. Il y a autre chose à lui dire.

Ce qui suit est le résultat d'une visite faite hier à Pécuchet (14).

Faucon, jusqu'à ce jour, ne nous a réclamé que le renouvellement d'une garantie qui expirait : « Mais on ne peut accorder quelque chose à un monsieur qui ne vous demande rien (*sic*). »

Donc, comme il vous répugne d'aller voir Faucon, écrivez-lui dans la même lettre que : votre fortune est entièrement en immeubles et que, pour remplir vos engagements, il vous faudrait emprunter.

Faites-lui cinq ou six mois, comme le 1er juillet, je suppose. (D'ici là nous en serons sortis coûte que coûte.) Votre signature est bonne, MM. les banquiers la considèrent, — ceux-là ne refuseront pas.

Il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer maintenant, mon pauvre vieux. *Faites cela, je vous en prie.*

Ces histoires me feront crever de chagrin. Voilà le vrai.

Renouveler les traites? Obtenir cinq ou six mois de délai? C'est écarter la difficulté, ce n'est pas la résoudre. Laporte, qui s'est trouvé à la tête d'une industrie, qui a l'expérience et le maniement des chiffres, se laisse moins volontiers que son grand ami dire que « d'ici là » ils en seront « sortis coûte que coûte ».

Il cède cependant, puisque Flaubert l'en prie. Il obtient de Faucon un nouveau répit; et par sagesse il fait doubler les cinq mois souhaités par Flaubert. Une lettre que nous verrons plus loin nous apprend que Faucon a consenti d'attendre jusqu'à la fin de l'année.

Mais cette échéance qui le guette, et à laquelle il sait

(14) C'est Faucon que Flaubert désigne ainsi.

bien qu'à moins d'un revirement de fortune étonnant Commanville ni lui ne pourront faire face, — cette échéance donc lui ôte tout repos. Ses négociations avec les banques ne se sont-elles pas sues aussi dans la contrée? Le bruit de sa gêne ne se répand-il pas, ne va-t-il pas nuire à sa réputation d'homme public? Et cette nomination qu'il espère de Paris, depuis plus d'un an et demi, et qui ne vient pas... Laporte est effondré, et Flaubert ne lui répond que par un pareil effondrement :

Mon Bab, écrit-il le 8 mai 1879, moi non plus, ça ne va pas. La tristesse me submerge! mon bouquin m'accable! J'ai quelquefois des maux de tête, comme hier soir, par exemple, où il me semble que je vais crever, — et des crises de larmes! Enfin, c'est complet.

...Vous me dites que vous êtes au bout de votre rouleau. Moi, mon bon, je n'ai même plus de rouleau. Et il m'ennuie de mon Bardache atrocement.

Vous voyez par mon écriture que ma main tremble un peu. On a tant abusé de mes nerfs.

Cependant, le ministère Dufaure est tombé; à l'Instruction publique, c'est Jules Ferry qui remplace l'inconstant Bardoux. On va donner à Flaubert une place de conservateur honoraire à la Mazarine, avec une pension littéraire.

Une pension! Humiliant.

Et si l'on m'eng...., que répondre?

En acceptant, il faudra que je remercie de l'aumône ceux qui me la donnent. Non! M.... !

Tout ça me fait crever de chagrin. Répondez-moi « Non » et j'aurai un poids de moins sur le cœur.

Hélas! nécessité oblige. Flaubert accepte le titre et la pension, et c'est un peu de sécurité qui revient. Autre joie : le 9 juin 1879, Laporte est enfin nommé inspecteur du travail.

Moi bien content, mon cher pauvre vieux. Dès que vous saurez votre endroit, un télégramme bien vite, puis une lettre.

...Est-ce que la Fortune changerait? Allons-nous être enfin tranquilles, mon cher compagnon des mauvais jours?

Hélas! non, la tranquillité n'est pas encore venue. Tandis que Laporte va s'installer à Nevers, où il est nommé, faisant à son ami de réjouissants récits de son emménagement chez deux vieilles filles et provoquant des reparties gaillardes de Flaubert — les soucis d'argent se préparent à reparaître. Peut-être même n'ont-ils pas abandonné du tout le maître de Croisset. Dans la même lettre où il dit sa joie de savoir Laporte casé, on lit ce paragraphe mystérieux :

...Mon frère m'a accordé tout de suite ce que je lui demandais. Il me l'a même proposé; mais le pauvre homme est dans un tel état, entre nous (un ramollissement du cerveau), que je ne serais pas étonné si notre dialogue lui était sorti de la tête. Mais j'ai imaginé un moyen d'obtenir quelque chose de positif.

On sait que le docteur Achille Flaubert et son frère n'ont jamais été très intimement liés. Quel service le cadet demandait-il à l'aîné? Etait-ce un service d'argent? Par quel moyen Gustave comptait-il obtenir « quelque chose de positif »? Petite énigme qu'on ne résoudra apparemment jamais.

Laissons cela, et revenons aux engagements envers Faucon. A la fin de l'été, la situation est ce qu'il fallait prévoir. Commanville et sa femme, qui ne se manifestent auprès de Laporte que dans les moments qu'ils ont besoin de lui, envisagent un nouveau recul d'échéance. Cette fois, Laporte renâcle. Il voit Flaubert vieilli et dominé par cette nièce autoritaire... Il a peur. Comme, après tout, c'est avec Commanville qu'il est engagé et qu'il veut éviter de froisser son grand ami, c'est au mari de Caroline qu'il adresse une lettre très ferme pour signifier sa volonté d'en finir. Mais Commanville se garde de répondre lui-même. Il sait l'influence de Flaubert sur Laporte. C'est le vieil oncle qu'on charge d'écrire, et dans cette lettre aussi une inspiration étrangère est sensible :

Mon cher vieux,

Une lettre de vous, que Commanville me montre à l'instant même, m'étonne.

Il me semble que vous ne comprenez pas la situation?

Faucon pourrait nous demander le paiement immédiat de 14.000 francs, d'ici à la fin de l'année. Il consent à reculer d'un an et, pour le léger service, nous demande 25.000 francs.

Or, Commanville a trouvé un capitaliste qui rembourse Faucon tout de suite, et ne demande, lui, à être remboursé qu'en deux années, moitié fin décembre 1880, et l'autre moitié fin 81.

R. Duval a accepté cette transmission et (d'après une lettre de lui) est enchanté que Commanville puisse sortir des mains dudit Faucon.

Qui vous empêche d'en faire autant? Que craignez-vous? Car, jusqu'à présent, vous n'avez rien payé, et on ne vous demande pas aujourd'hui de payer. Les choses n'empirent point, au contraire, puisqu'on nous donne du temps!

Ces 25.000 francs de surcroît que désire M. Pécuchet seraient mieux dans ma poche que dans la sienne, franchement. Il faudra que nous les trouvions, si vous ne consentez pas à renouveler votre engagement.

Moi — pas comprendre ce qui vous arrête. Enfin, quoi que vous décidiez, mon bon, rien ne sera changé entre nous deux, mais avant de vous décider *je vous prie* de réfléchir sérieusement...

Mais Laporte savait que durant tout l'été Commanville avait fait de bonnes affaires; il atteignait presque la cinquantaine et il songeait déjà, sans doute, à son prochain mariage; il voyait avec terreur enfler à chaque nouveau recul les sommes pour lesquelles il donnait sa signature. Il vit que les Commanville pouvaient se tirer d'affaires sans lui; il refusa un nouvel engagement.

La dernière lettre qu'on vient de lire est du 28 septembre 1879. Dans les *Lettres à Caroline*, à la date du 9 octobre, on trouve ces lignes :

J'ai reçu une lettre de Laporte tout à l'heure. Il est à

Couronne depuis vendredi soir, et compte me voir au dîner du Préfet. Le ton en est amical, comme par le passé.

C'est donc entre ces deux dates, 28 septembre et 9 octobre, que se placent le refus de Laporte et le premier nuage dans une grande amitié. « *Rien ne sera changé entre nous deux* »? Sans doute, si Flaubert eût été seul. Mais il y avait Commanville, il y avait Caroline, deux assez petits esprits. L'oncle, qui s'était ruiné pour eux, ils lui reprochaient le bois qu'il brûlait et l'appelaient ironiquement « le consommateur ». L'ami, qui avait fait preuve en mille occasions d'une affection si fidèle, ils n'entendirent pas ses raisons. Ils prêchèrent Flaubert, ils le convainquirent; ils le rejetèrent dans la solitude. Le cher grand écrivain en souffrit terriblement. Et Laporte, donc! M. Lucien Descaves le rencontra en 1906 : il était encore « inconsolable », et regrettait toujours les « ingrates manigances » qui l'avaient brouillé avec son illustre ami.

Caroline avait la rancune tenace : neuf mois après la rupture, apprenant la mort brutale de Flaubert, Laporte ne fit qu'un saut de Nevers à Croisset; elle lui fit interdire l'accès de la chambre mortuaire. Hélas! s'il avait eu encore un souffle de vie, le pauvre grand Flaubert, ne l'eût-il pas laissé entrer, celui qu'il avait si longtemps « aimé de toute sa tendresse » et dont l'éloignement le laissait désemparé? Peu avant de mourir, il écrivait encore à sa nièce : « *Je continue à penser très souvent à mon ex-ami Laporte. Voilà une histoire que je n'ai pas avalée facilement.* » On ne trouvera pas cette phrase dans l'édition Conard de la *Correspondance*; mais Caroline l'a laissée échapper dans le texte publié par la *Revue de Paris* (15).

Si Laporte avait été un « ingrat » et même « un traître », comme elle s'est plu à dire, est-ce qu'elle n'avait pas cent fois l'occasion de nous en administrer la preuve? Elle s'est tue; pis, elle a coupé certains endroits des let-

(15) *Revue de Paris* du 1er décembre 1905, p. 610.

tres de son oncle, qu'il faudra bien qu'on nous rende quelque jour. Décidément, la cause est entendue. Ni un Flaubert isolé et circonvenu, ni un Laporte éloigné mais fidèle ne sont responsables de cette rupture dont ils ont tant pâti tous deux.

FRANCIS AMBRIÈRE.

KI-PRO-KO

—

Je ne suis qu'un pauvre homme. Rien qui miroite en moi. Pas même de ces sombres calamités où se plaisent, dit-on, certains malchanceux. Une vie unie et monotone, sans excès, sans relief, sans abîmes; voilà mon lot. Vous pouvez vous pencher sur elle; ne craignez pas le vertige. Pourtant j'ai une grandeur; une grandeur obscure, cachée, que personne ne voit, qui ne m'apparaît pas toujours clairement à moi-même. Il faut que je me force un peu pour m'étonner, pour ne pas me trouver médiocre. Je suis né; j'ai vécu; j'ai rêvé, pas trop; j'ai agi, le moins possible dès la sortie de l'adolescence; j'ai failli aimer; j'ai été aimé peut-être par une femme qui a bien gardé son secret; j'ai gagné mon pain; j'ai été mêlé à l'histoire (comme tout le monde évidemment, seulement je m'en rends compte, ce que beaucoup d'autres ne font pas); j'ai tâté de la politique. Oui, vraiment, j'ai pris la parole, une fois, dans une réunion publique; les cris ont couvert ma voix qui n'a ni force ni timbre; alors je me suis tu. J'ai, par mon application et mon travail, fourni une carrière administrative honorable. Me voici, à cinquante ans sonnés, inscrit au tableau d'avancement pour le grade de chef de bureau. Veuf à quarante, j'ai élevé une fille qui a épousé un receveur des contributions; leur gamin enlève tous les prix de sa classe; il entrera à Polytechnique.

Jeune, j'affectais le genre artiste; je nouais à mon col cassé une cravate lavallière à pois et je professais des opinions anarchistes. Une anarchie modérée. Je me sentais de la sympathie pour les prostituées et les condam-

nés à mort; il m'en reste quelque chose. Quand je lis, dans mon journal, les crimes et les escroqueries, je frémis d'une sorte d'amitié pour leurs auteurs, je prends parti contre la police et le gouvernement. Je laisse échapper parfois, dans le feu de l'enthousiasme, des paroles hardies en plein bureau. Par bonheur, le sous-directeur dont je dépends et à qui l'huissier, un cafard, répète les propos du personnel, est, lui aussi, un irréductible. Il se contente de me dire à l'occasion, en souriant: « Ah! ah! mon cher Ledru, toujours original. Méfiez-vous; les murs ont des oreilles; des oreilles bienveillantes. » J'ai toujours été frappé du nombre d'esprits forts, libres de préjugés, qui se trouvent parmi les gros bonnets des ministères, de l'armée, de la magistrature. Naturellement, ils imposent une sourdine à l'expression de leurs idées, afin de ne pas nuire à leurs promotions; mais ils n'en pensent pas moins, surtout pendant les heures de présence, leurs femmes, chez eux, ne leur en laissant pas le loisir. A la réflexion, on demeure abasourdi de ce miracle continu : que l'autorité, établie sur des piliers aussi branlants, aussi pourris de scepticisme, ne s'enfonce pas plus rapidement dans le marécage. Mon capitaine, au régiment, était antimilitariste; sorti du rang, abonné à une feuille de gauche, il exécrait tous les officiers à partir du grade de commandant. Pas moins vache pour ça avec les subalternes; au contraire. On pourrait philosopher sur ce trait de contraste, ajouté à beaucoup d'autres semblables que m'a fournis l'observation, et en tirer des lois; mais je me refuse aux maximes générales. Lorsque le hasard et la méditation m'ont permis d'en formuler une, l'expérience, par la suite, ne m'a jamais montré que des exceptions. Je n'insiste plus.

Il m'arrive d'écrire mon journal, à mon bureau, à mes moments perdus, sur des feuilles doubles à en-tête, à filigrane officiel, et non du jaunâtre papier bulle, avec les plumes et l'encre de la République. C'est un grand plaisir que d'employer un temps usurpé à griffonner, à l'aide d'un matériel dont l'usage constitue un abus, des divagations personnelles. Revanche de près de trente ans de

probité. Mon service me vaut l'avantage d'un coin tranquille, d'un cagibi isolé, au bout d'un corridor à angles. Mon cabinet, sous les combles, affecte — et j'emploie à dessein le mot « affecter », car il y met de l'ostentation, — une forme extravagante, quasi pentagonale; les parois, dont aucune ne présente une surface exactement plane et verticale, sont tapissées d'estampes et de cartons verts. Là, personne ne me dérange; j'entends de loin les pas et les visiteurs trébuchent à une marche traîtresse, au tournant le plus mal éclairé. Le sous-directeur, cardiaque, ne monte jamais jusqu'à moi, l'ascenseur ne desservant pas ce paradis; il ne vient que des inférieurs ou, parfois, du public égaré qui toque à ma porte.

J'aurais pu composer des volumes de mémoires; la matière m'a manqué plutôt que le loisir. Jadis, à l'époque de Saint-Simon, par exemple, il valait la peine de relater le menu des événements. Aujourd'hui, la presse décourage. J'ai collé dans une douzaine de tomes de gros cahiers les articles les mieux rédigés; presque toutes mes opinions se trouvent exprimées; je n'avais eu ni la peine de les coucher par écrit, ni celle de les découvrir en moi. Cependant, il m'advient d'éprouver des sentiments uniques, ou que je suppose tels, des sentiments qui sont ma propriété exclusive, dont nul, fût-il un auteur célèbre, Clément Vautel ou un membre de l'Académie française, ne saurait rendre le son original, la nuance incomparable. J'en tire une certaine satisfaction. Il y a tant de gens qui ne possèdent rien, pas même des souvenirs. Sans la chronique et l'image, ils ne sauraient pas qu'ils ont jadis suivi des cortèges, chanté des refrains, crié : « Vive ceci ! » ou « A mort cela ! », pédalé la nuit, avec leur femme en culotte bouffante, une lanterne vénitienne entre les dents. Ce sont des espèces de morts à résurrections brèves. Ils retombent ensuite au néant physiologique, à leurs fonctions digestives, locomotrices, végétatives. Moi, au contraire de maints de mes collègues ou subordonnés, j'ai l'avantage et le malheur de m'étendre au delà de l'instant qui coule. La médaille a son revers. Cette faculté, à laquelle j'oserai appliquer l'épithète de poé-

tique, m'incite à prendre mes rêveries pour des actions, mon état passif pour des passions, à me nourrir longuement, à la manière des ruminants, des repas anciens au lieu de chasser des proies. Voilà pourquoi on me juge un peu neutre et imbécile. Mon inertie apparente a nui à mes affaires privées et à ma carrière administrative; les envieux, qui ne manquent pas au ministère, l'ont exploitée contre moi et j'ai souffert de passe-droits évidents.

*

Avez-vous observé les voyageurs des autobus et du métro, à six heures du soir? Chacun, un peu vacillant et cahoté, s'absorbe dans sa gazette. J'ai inventé un jeu qui me divertit beaucoup et m'aide à tuer les minutes pendant que je regagne la porte de Versailles. Il s'agit de deviner, d'après le physique du personnage, quelle est la couleur politique de son journal et sur quelle page le sujet applique son attention : information générale, crimes, littérature, sports, cinéma, pêche, vie à la campagne, Bourse. Je ne me trompe jamais; j'ai atteint une forme désespérante; je gagne à tout coup. Je sais le gabarit du crâne, la pilosité, la maigreur, l'embonpoint, les vêtements qui correspondent à chaque rubrique; je connais le sportif, le banlieusard, le fervent des liquidations et reports, souvent pauvre et un peu miteux, type de l'amateur pur, le chasseur-pêcheur au teint frais et campagnard, la demoiselle qu'exalte la vie des vedettes, le pervers qui goûte un enivrement singulier aux petites annonces, aux ventes de fonds de commerce, à la liste des faillites, aux offres de prêts garantis ou de places mirifiques, sans capacités spéciales, moyennant un faible cautionnement. Celui-là, fréquemment, ressemble à Balzac, en moins étoffé, ou à moi-même. Romancier de génie manqué, les étranges abréviations de mots dont on se sert pour ces insertions lui fournissent de la pâture et du comprimé social. Il y a enfin l'intellectuel qui dévore le courrier littéraire, qui forme à lui seul le cénacle de la voiturée ou de la rame de wagons. Physiquement, celui-là ne brille guère; il n'est ni élégant, ni puis-

sant, ni svelte; il n'a ni les cheveux exactement gominés du jeune athlète, ni les lèvres carminées de l'admiratrice des stars, ni le visage plein et rose du taquineur de rotengles et de goujons, mais il s'élève par je ne sais quoi au-dessus de ce troupeau que la force centrifuge et centripète balance par grandes vagues. Quand j'ai achevé les offres d'emploi, fonds de commerce, nantissements et demandes d'association, c'est au courrier littéraire que va ma curiosité.

Bref, le 12 août dernier, il faisait très chaud. Une buée et une odeur de suint remplissaient l'autobus et même la plate-forme où je transpirais debout, le front au courant d'air. L'asphalte ramolli collait aux roues et ouatait la marche du véhicule; les pavés de bois distillaient une vapeur de créosote; la ville haletait et s'épongeait sous un ciel bas et un soleil masqué. Saisi d'une torpeur inexprimable, j'avais négligé les petites annonces, ayant peur de l'effort d'imagination qu'elles provoquent; je m'étais rabattu sur le « Courrier des Treize », de *l'Intransigeant,* où je puise la moelle des livres que je ne lirai pas. Les déplacements et villégiatures des poètes m'intéressent aussi; ce sont des gens dont on n'entend parler qu'à cette occasion, et en petits caractères. Aucune envie, naturellement, de me livrer à mon sport divinatoire. Je me bornais à envier le destin des poulets morts qu'on transporte en frigorifique. Les passagers avaient perdu toute individualité; la sueur agglomère, le froid isole et personnalise; mon divertissement devenait sans objet. C'est alors que je remarquai mon voisin qui faisait partie, comme moi, de ce que l'on pourrait nommer l'aristocratie des Transports en Commun de la Région Parisienne, de la T.C.R.P., pour employer un mot plus sibyllin, plus évocateur. Il parcourait assez distraitement une de ces enquête d'été qui, chargées de remplacer les événements, n'y parviennent guère. Les affinités de race, la houle et le tassement d'un arrêt brusque nous rapprochèrent. Il me souvient, car j'ai une excellente mémoire olfactive, qu'à ce moment l'arome du caoutchouc grillé, de la poussière torréfiée, baignaient nos narines, qu'une arroseuse

municipale, que nous croisions, nous envoya une bouffée de déluge aussitôt séchée. Mon compagnon m'adressa la parole:

— Ça, me dit-il en me montrant sur la feuille une des réponses caniculaires, ça, monsieur, c'est tapé. Ils ont eu la bonne idée, cette fois, d'interroger non seulement des écrivains professionnels, mais aussi des militaires, des magistrats, des marchandes des quatre saisons, des financiers, des capitaines d'industrie. Ils ont élargi (et mon interlocuteur eut un geste qui accrocha le galurin de la dactylo qui villégiaturait dans un Deauville d'encre et de mer clichée sur zinc), ils ont élargi... pardon, mademoiselle... le cercle habituel de leurs consultations. Voici ce que leur répond un de nos plus hardis manieurs d'argent, un de ces condottieri du monde moderne : *Toute cette littérature faisandée, énervée, dépourvue de morale et de Dieu, bassement et artificiellement réaliste, d'un esthétisme souvent importé de l'étranger, ne peut qu'affaiblir la cohésion française et corrompre les jeunes générations. Nous avons besoin de foi, d'affermissement de la vie nationale et de la vie intérieure. Puisse votre enquête contribuer*... etc..., etc... Voilà, n'est-ce pas, de sages déclarations. J'adhère à ces principes. Ouvert aux nouveautés choisies, monsieur, mais gardien respectueux du passé; moderne, aussi moderne qu'un autre, mais... enfin, vous saisissez... je vous en prie, mademoiselle...

La dactylo descendit à un coin de rue du XVe, pas à Deauville. Le conducteur tira le cordon.

— Eh! répliquai-je, quant à moi, je n'ai peur de rien; dans la mesure naturellement où les innovations ne bouleversent pas trop... Qui donc a signé cette vigoureuse proclamation?

— Attendez!... Igor Olmutz.

Ce nom jeta une petite gêne entre nous. Cependant, rien ne décourage les intoxiqués des courriers littéraires; on ne désarçonne pas aisément cette espèce.

— La France, reprit mon compagnon, est une grande assimilatrice, un creuset où se fond l'Europe. Pas de nationalisme étroit, je vous en conjure. Ou plutôt un na-

tionaliste... international... Une assez heureuse formule, ma foi... on peut la noter... Considérez la photographie de cet Igor Olmutz. Visage net, positif, qui ne s'embarrasse pas d'idéologie, un visage d'acte... Excusez-moi, monsieur, c'est ici que j'habite.

*

Igor Olmutz! Avais-je, avant la conversation de l'autobus, entendu ce nom? Je ne pense pas, sans rien affirmer toutefois avec certitude. Igor Olmutz, cela sonne comme du ballet russe et de la ville autrichienne; il y a là dedans du Dniépr et du Danube, du cosaque et de la valse. Peut-être ai-je vu l'homme cité en qualité de président d'un conseil d'administration, de mécène d'une fondation. Et son visage? Je n'ai pas eu le loisir de le détailler, de le reconnaître dans le cas où je l'aurais déjà rencontré sur ma route. Quelle apparence que mon parcours rétréci et casanier m'ait mis en face de ce masque qui respire, autant qu'on puisse juger à la va-vite, la décision et le commandement, l'assurance communicative de soi-même? Pourtant, pourtant... Si je croyais aux vies antérieures, tout s'expliquerait. Par malheur, je n'y crois pas. Une existence me suffit; on ne m'a pas distribué tant d'âme que je nourrisse l'ambition de l'étaler sur plusieurs tranches; j'ai assez de mal à occuper une seule incarnation, et un peu molle et lacunaire encore, que je ne parviens pas à gonfler à bloc. Allons! soyons raisonnable! Une mauvaise photographie de journal, et voici que j'échafaude! Le côté balzacien de mon caractère me joue encore un de ses tours. Oh! un Balzac à la petite semaine, et qui trébuche au départ. Une mauvaise photographie, un coup d'œil rapide, quatre syllabes d'une sonorité engageante, il ne m'en faut pas plus, ainsi qu'à l'Autre, pour me lancer. Mais il eût mis sur pied un chef-d'œuvre de trois cents pages et pétri une chair. Moi, je me contenterai d'une larve qui amusera quelques-unes de mes soirées de veuf solitaire...

Il y a bien trois mois que j'ai commencé à ne pas écrire le roman d'Igor Olmutz, et même à ne pas en inventer mentalement les péripéties. Dès que je m'applique à for-

ger cet inconnu, ma pensée travaille ailleurs. Ce travers de mon esprit m'a procuré bien de la tablature et, parfois, des jouissances un peu endormies, d'une qualité singulière. On me situe ici et je suis loin; je me veux là et je dois me chercher là-bas. Mon bureau, un rapport difficile, la compulsation d'un dossier semblent m'occuper; non pas, je bâtis un conte, une fable confuse. Chez moi, je m'installe, un livre à la main et, à ce moment, j'annote, par une vue seconde, une circulaire ministérielle négligée, je réponds à un questionnaire de la direction. Jadis, quand ma femme m'entretenait du ménage, je pensais à la carrière coloniale que j'ai failli entreprendre, à la veille de ma majorité. Mon épouse me détaillait les fluctuations du cours de la salade; je régnais sur l'Oubanghi. Maintenant, depuis que ma fille est mariée et que je vis seul, mes méditations manquent d'obstacle et d'excitant; elles s'engourdissent. Mais Igor Olmutz leur a insufflé une nouvelle vigueur.

Impulsion indirecte, vous le supposez bien. Je prononce son nom; mon enfance m'investit, pressante, actuelle. Ainsi, l'autre matin, à mon bureau, je pointais l'annuaire et le mettais à jour; je barrais les morts, ceux qu'atteint la limite d'âge, dont on liquide la retraite; j'inscrivais les avancements à l'encre rouge. C'est une fièvre qui, à cette époque de l'année, fait monter la température du ministère. La contagion nous gagne tous, du gardien de bureau au directeur. L'atmosphère des couloirs a quelque chose d'intense et de pathologique. Chacun griffonne frénétiquement; des regards assassins ou complices s'échangent. Eh bien! croyez-moi si vous voulez, mon imagination vagabondait. La question de savoir si les deux années de surnumérariat hors cadre de Michel, sous-chef de la section B du Matériel, lui seraient comptées effectivement pour l'ancienneté ne m'intéressait pas aussi capitalement qu'il eût convenu. Que Morin bénéficiât ou non d'une bonification de quatorze mois pour ses années de mobilisation, quelque invraisemblable que cela paraisse, je m'en moquais. Je voyais en Michel un grand-duc, un héros de Borodine, comme Igor. Morin, cela éveillait en

moi Morava. Olmutz, mon dictionnaire me l'a appris, et vous vous en doutez peut-être, est une ville de Moravie. Vous saisissez l'association sonore. Une tache d'encre rouge a éclaboussé une page de l'annuaire; du sang sur la neige imprimée, non loin de mon patronyme inscrit à son rang. Le millésime de mon année de naissance m'a frappé. Que de temps il faut à un homme pour l'ascension de l'annuaire, cette pyramide dont je n'atteindrai jamais la pointe? Quelle main d'ambitieux forcené, de ratureur, m'effacera à mon tour dans quelques saisons, me rejettera aux ténèbres? J'ai songé longuement au temps où je ne figurais pas encore sur ce livre qui narre si sommairement, si sèchement tant de destins, tant d'aventures sédentaires. J'ai songé à ma retraite qui me ramènera au pays de ma famille, à ma première jeunesse... Mélancolie... Un coup de téléphone de mon chef au sujet d'une pièce égarée, adirée, pour employer l'expression pertinente, m'a rendu au réel, m'a soustrait aux pattes d'Igor Olmutz.

*

Je revois, ce soir, la petite sous-préfecture où j'ai salué le jour. Elle n'est pas située, évidemment, sur la Morava ou le Don. Il n'y a même pas, à proximité, de cours d'eau que l'on puisse qualifier du titre de rivière; on n'y rencontre qu'un carrefour de torrents caillouteux. Justement, l'abbé Bourron, l'aumônier du collège, que j'ai connu garçonnet, publie dans le Bulletin de l'Académie du département une étude fort documentée et d'une exactitude un peu rebutante :

La ville antique, écrit-il, n'a jamais contenu les vingt-sept mille habitants que lui attribue un historien téméraire, animé de plus d'enthousiasme régional que de sens critique.

Comment? Elle me semblait immense à moi, avec ses longs faubourgs étirés le long de quatre routes, son église romane, sa caserne, ses sept fontaines toujours bruissantes, ses scieries à eau qui débitaient en planches les noyers montagnards, son vaste champ de foire que

contournait ma grand'mère à bonnet tuyauté, affligée d'agoraphobie, son cours ombragé de platanes, ses cafés aux belles tentes ocre et pourpre. Bourron a toujours eu l'esprit un peu aride; je suppose qu'il est de ces confesseurs qui dégonflent les péchés de leurs ouailles, les dévalorisent impitoyablement jusqu'au véniel et crèvent leurs plus chères illusions. Déjà, jadis, sa présence racornissait les jeux. Comment la vocation a-t-elle pu naître dans cette âme logique, chez ce fils de radical franc-maçon, de libre penseur qui fait enterrer civilement sa femme dévote?

Bourron, Caroube et moi, qu'on baptisait, je ne sais pourquoi, Tripette, nous formions un trio d'inséparables. Bourron, je l'ai dit, hardi et sécot, habile à évaluer les risques et à supputer les profits, à couper les ailes aux chimères. Pour qu'il soit devenu curé, il faut vraiment que l'athéisme et l'hérésie ne puissent opposer aucun argument valable. Caroube était une sorte de vagabond né, de batteur d'estrade manqué, au corps tendineux, à la face de bois, coriace et hâlée. Son père, un pauvre cantonnier, se saignait aux quatre veines pour qu'il eût de l'instruction, pour le maintenir au collège, où il attrapait des mouches et lançait des hannetons. Toute l'âme de la famille se bandait à ce but suprême : faire un bourgeois à chapeau noir et à manchettes de ce chapardeur de race, asseoir ce trimardeur sur un rond de cuir. Elle a failli réaliser ce paradoxe. Mais, vers la quarantaine, Caroube a tout lâché; il a brigué et raté un mandat de député socialiste. Depuis, il écume aux coulisses de la politique locale, harangueur de tâcherons et de journaliers, courant les villages, arrosant ses discours d'auberge de longues rasades, remplissant les cervelles de déclamations et vidant les bouteilles, toujours à vendre, prétend-on, et toujours acheté, pas cher, ménagé à droite et à gauche, oracle des cantons pourris où les voix se paient vingt francs, intermédiaire, marchandeur, courtier, bonimenteur. Tel quel, il me plaît plus que commis de la gabelle. Il vit loyalement; il ne ment pas à sa nature. Moins déçu par le destin peut-être que Bourron, prêtre, englué dans une

église temporisatrice, pasteur désabusé de rejetons de parents tièdes, mêlé à des universitaires fades et tolérants, touchant du bout des doigts les maigres émoluments que lui dispense la République laïque, cherchant une consolation mal résignée parmi l'archéologie et le folklore. Ce grand moine douteur et fanatique méritait mieux... A moins toutefois que je ne romance mes compagnons et qu'ils ne se contentent de vivre, à demi découragés, à demi contents, de vivre approximativement comme moi.

Bourron, Caroube, Tripette, nous voici réunis à cette veillée de veuf, de quinquagénaire. Et, détour bizarre, à l'occasion d'Igor Olmutz, défenseur saugrenu de la tradition française, businessman de la Mittel-Europa qui répond aux enquêtes d'été. Les trois enfants ont le droit de s'entretenir la nuit; les hommes qu'ils sont devenus, une muraille infranchissable les sépare. Que se diraient-ils, le prêtre fonctionnaire, le brocanteur du suffrage universel, le gratte-papier rassoté par les formules et la monotonie? Ont-ils seulement un vocabulaire qui les lie, une syntaxe de communication? Jadis notre clan fabriquait sa langue, intonations, renversements, sifflements, mimique; le lexique en est perdu. Pourtant, si je surgissais un jour au milieu du sermon de l'abbé, de la période du démagogue, si je tapais de deux doigts, l'index et le médius, sur ma joue droite bombée, si l'air comprimé, en passant brusquement entre mes lèvres, faisait un « plouc », comprendraient-ils encore ce signal d'action rapide? Si je dessinais de mon pouce, sur mon front, un rond, sauraient-ils qu'il faut fuir, que le péril presse ? J'en doute. Et si je prononçais « *Debemainbain, mibi dibi* », m'entendraient-ils? Rétabliraient-ils le sens dérobé sous les syllabes rebondantes : « Demain, midi » ? Hélas, je ne me flatte pas de cet espoir. Se souviennent-ils seulement de notre Iliade, des dangers courus durant la guerre contre Ki-Pro-Ko, notre ennemi, dont nous eûmes raison le 14 juillet, au crépuscule? Non, impossible! Bourron et Caroube n'ont oublié ni Ki-Pro-Ko ni le chef qui nous conduisit à la victoire, le Bâtard.

*

Très grand pour son âge et très vieux, au moins treize ans, le Bâtard entra dans notre existence comme un bolide. Fin et bien suspendu, pareil à un lévrier d'Afrique; les yeux sombres et riches; un air de suffisance et de sûreté; les cheveux plantés dru, d'un brun doré, faussement blonds par nappes; une voix brève qui muait, répartissant parfois un mot sur deux époques, l'enfance et la virilité; un esprit plein d'orgueil et de ruse, de science laconique; le don de conférer la vraisemblance aux choses en les exprimant; voilà celui qui devait établir son ascendant sur notre groupe, le consacrer aux exploits fabuleux. Personne, depuis, ne m'a inspiré un dévouement aussi total. Aujourd'hui encore, quand je pense à lui, je me rassemble en vue du combat, je me sacrifie joyeusement, je m'offre à la mort et aux tortures pour la seule récompense d'un coup d'œil, d'un sourire du chef, j'essaie la grimace rituelle, avec torsion du menton, plissement du nez, frémissement des oreilles et boule roulante entre les arcades sourcilières, la grande grimace rituelle qui précédait nos expéditions, dont se jouait son élégante et froide virtuosité, que je n'ai, moi, jamais pu réussir malgré mon application.

Le Bâtard n'appartenait pas à notre couche sociale; nous allions au collège, il fréquentait l'école des Frères de la Doctrine chrétienne. C'est tout dire. Les stratifications d'une petite ville de province ne se pénètrent pas, sauf pour les incursions de la politique ou de l'amour, et rarement; le reste du temps, en dehors des orages, la bienséance et l'argent règnent. A chacun, selon le proverbe, sa chacune et sa chacunière. Ne mélangeons pas les torchons avec les serviettes. On ne connaissait pas de père au Bâtard, et on ne l'appelait que de ce dur sobriquet qui convenait à son air de casse-cou, de batailleur que l'univers a engendré et qui ne ménage rien. Ignominieuse splendeur! Mes parents, quoiqu'ils fussent de petite extraction, n'eussent pas encouragé ma fréquentation de ce garçon de chez les Frères, fils d'une étran-

gère, italienne ou espagnole, débarquée on ne sait d'où avec un moutard, d'une pauvresse que protégeaient les Sœurs et qui subsistait de travaux à la journée, lessives, nettoyages, cuisson des confitures, où elle excellait, lavage de vaisselle à l'Hôtel de France, les soirs de banquet réactionnaire. Le Bâtard charriait sur une brouette, à la saison des prunes ou des cerises, des bassines de cuivre et des paniers de fruits. Il brillait au premier rang des feux d'artifice et des retraites aux flambeaux, allumait les flammes de bengale, faisait péter les pétards, gagnait régulièrement la course en sac et, imbattable au mât de cocagne, décrochait le jambon enrubanné de rose et d'argent. Ainsi, inférieur et grandiose, subalterne et illustre, en marge de notre sphère, inaccessible et envié, objet d'une admiration que nous tentions vainement d'atténuer par le dédain, tout conspirait pour qu'un coup de foudre nous soumît à lui.

*

Au diable mon enfance! Elle m'importune à la fin. Hier, j'ai eu la diversion d'une petite débauche. Morin était notre amphitryon. Il fêtait d'un coup trois événements heureux : sa rosette de l'Instruction publique, son inscription au tableau d'avancement, la favorable issue, au bout de sept ans de procédure, de son recours en Conseil d'Etat dont le gain lui vaut un assez notable rappel. Peu de convives, une chère excellente. La conversation, après les anecdotes caustiques et les potins du ministère, qui ont abondé, avant d'aboutir, comme d'usage, quand on sort les liqueurs, aux grivoiseries, s'est élevée jusqu'à la politique. On a énoncé beaucoup de bêtises. Les viandes, les vins, la circonstance, la chaleur et la lumière du restaurant poussent naturellement les invités à l'extrême de leurs convictions; ils veulent étinceler les uns au dépens des autres; le radical, le franc-maçon, l'ancien combattant, le clérical, le conservateur, le socialiste s'exaspèrent par le frottement; le modéré ne veut pas demeurer en reste de pétulance et de paradoxes. Pour moi, je me suis contenté de lancer deux ou trois traits

de ce scepticisme un peu anarchique qui m'a valu ma réputation d'original. Je planais en quelque sorte. Au loin flottaient le maître d'hôtel noir et blanc, le sommelier vert, un couple en bonne fortune, les épaules d'une femme qui se poudrait, le visage à lunettes d'or d'un vieillard partagé entre son canard à l'orange et les *Débats,* tout l'exotisme et le miraculeux, enfin, des lieux où l'on ne mange pas d'habitude. La rumeur de la conversation ne me frappait qu'à la façon de l'écume des vagues, lorsqu'on se promène sur la jetée et que l'esprit voyage avec les navires, par gouttelettes. Une phrase de Laribour me rabattit soudain au niveau de la table où reposaient mon verre et mes coudes, d'où s'étaient évadées mes pensées confuses, légères, chaudes, diaprées quoique brumeuses. La voix de baryton grave de Laribour, ce barbu aux yeux riboulants, au teint de campêche, ce contaminé de l'éloquence, avait transpercé ces bulles délicates. Homme intolérable, vaticinant, il rachète, par l'audace oratoire et la violence, sa mauvaise chance administrative et, prétend-on, conjugale. Si le vide ordinaire de ses discours irrite, son timbre chaud et rond, aux descentes profondes, oblige à l'écouter, impose ses vibrations à l'oreille et ne se laisse pas évincer par l'inattention. Féru d'autorité naturellement, comme tous les faibles, et Cassandre des couloirs.

« Vous verrez, disait-il, que la gangrène pourrit tout: magistrature, corps constitués, parlement et le reste. Un scandale inouï se prépare, auprès duquel Panama ne sera rien, que de la bibine, de la crotte de lapin. Oui, messieurs, de la bibine, de la crotte, je répète ces expressions vulgaires, mais adéquates. Vous n'apercevez que les signes avant-coureurs du cyclone, les tourbillons préparatoires. Moi, je hume la catastrophe. Demain, ça éclatera, ça balaiera tout. Supputez déjà la boue remuée, les miasmes délivrés, estimez où peut nous conduire cette affaire Igor Olmutz, dont les journaux ne parlent encore qu'à mots couverts. Je sais, moi, mes relations m'ont permis de... »

Il s'écoutait, il s'embobinait dans ses propres lacs.

Quand il tient le crachoir, on ne le lui retire pas sans grabuge. Je n'avais entendu que deux mots; il ne m'en fallait pas plus. Igor Olmutz! Mon homme de l'enquête sur la morale et la tradition, le visage d'encre entrevu à la corbeille de l'autobus... Mais Berlot se levait et prenait congé; son épouse, acariâtre et jalouse, ne l'autorise pas à rentrer tard. Il suffit d'un élément qui s'esquive pour décoaguler une société. Morin régla l'addition et les discussions tombèrent d'elles-mêmes, au vestiaire, chacun rengainant son chapeau et son pardessus, sa coque et ses frontières, chacun saisissant son parapluie, ce sceptre et cet abri de la personnalité.

Je suis rentré seul, à pied, par le long chemin et les détours de ma fantaisie. Une fois n'est pas coutume. Une voûte, là-haut, nuageuse et lunatique, tantôt cotonneuse, tantôt lisse et étoilée, encourageait mes caprices, les couvrait de son exemple. J'ai traversé la Seine tranquille et presque morte non loin de la péniche de l'Armée du Salut. Une femme, dont je n'ai pu discerner si c'était une infortunée récemment déchue, ayant encore des nippes, ou une raccrocheuse que la dureté des temps condamnait à la mendicité, m'a tapé de quarante sous pendant que je considérais le dortoir flottant de ciment armé, que j'en soupesais en quelque sorte l'atmosphère, le relent et, pour employer un terme que les écrivains d'aujourd'hui répandent à tort et à travers et qui fait cossu, le climat. Débarrassé de l'importune, j'ai contemplé la Seine au flot solidifié, d'une consistance de gelée noirâtre. Le cadran de la gare d'Orsay marquait onze heures douze. Je songeais à des fleuves, au Volga étalé, à la Morava qui baigne... Je me surpris à siffler le vieux refrain de jadis :

Tararaboum-di-ay,
Vaillant est condamné,
Pour avoir fait sauter
La Chamb' des Députés.

Le Bâtard se dressait devant moi. Un soleil de feu craquelait la terre; les pins suaient l'ambre; les scorpions,

réfugiés sous les pierres plates, y cherchaient la dernière fraîcheur humide; le ciel d'un bleu crispé fatiguait le regard; une tige de fenouil, que je froissais entre mes doigts, parfumait ma peau et l'air autour de moi de son arome incisif. Bourron et Caroube se tenaient à mes côtés; les anneaux de l'escarpolette, dans le jardin du pharmacien, criaient en mesure, sans qu'on entendît le rire de peur de la pharmacienne balancée, comme d'habitude, quand la chaleur ne consumait pas tout.

« Tararaboum-di-ay... » Je rouvre les paupières. Voici la Tour Eiffel, le vent, la gare d'Orsay, Hippolyte Ledru, sous-chef de bureau de première classe. Mais le Bâtard, à travers les rues calmes de Vaugirard, ne me lâchait plus d'un cran.

Le dernier jour de juin, un jeudi, il avait surgi à l'entrée du val, tout mangé de lumière, armé d'un fouet de roulier à manche de micocoulier tressé, la bouche déformée par la colère, l'œil âpre. A sa droite se dressa bientôt un bambin dépenaillé, petit et gros, rouge et bouffi, tout barbouillé du jus des baies. Il brandissait une carabine Euréka, et les munitions, une demi-douzaine de flèches à bout de caoutchouc en forme de suçoir, garnissaient sa ceinture de cuir.

« Pstt, les mômes!... » fit le Bâtard, les dents serrées, sans bouger les lèvres, en faisant claquer la mèche de chanvre. L'écho de la combe répercuta la détonation. Bourron, Caroube et moi, nous n'en menions pas large. L'autre siffla; le nain rouquin qui lui servait d'escorte tira, à ce commandement, un dard de son arsenal et l'enfonça dans le canon de sa carabine; un déclic joua. Bourron me souffla à l'oreille :

— Caba vaba mabal. Fibilonsbons.

— Fibilonsbons! redit Caroube.

Vous comprenez notre jargon de bande; c'est le vieux procédé du redoublement simple. Cela signifie : « Ça va mal. Filons. » Il n'y avait pas autre chose à tenter, quoique nous fussions trois contre deux. Mais l'âge du Bâtard, le matériel du nabot et surtout l'opinion décisive que le garçon de chez les Frères nous avait imposée,

sans coup férir, de sa supériorité, ne permettaient pas le combat. Caroube possédait bien une clifoire, une canonnière de sureau si vous préférez; hélas! presque sans provision d'étoupe. Et, le temps de mâcher les balles, les autres eussent déclanché le tir. J'allais approuver la résolution de retraite. Le Bâtard ne m'en laissa le loisir.

— Pas de charabia, les mômes, grogna-t-il sèchement, ni de messe basse. Inutile d'essayer de vous trotter. Ici, c'est mon terrain, vous n'avez pas le droit d'y venir sans ma permission. Bouge pas, toi, Caroube, ou je t'enlève la pointe de l'oreille avec mon fouet. Un truc esquimau.

Moment tragique. Nous nous sentions bouclés, prisonniers malgré l'espace libre qui s'étendait derrière nous. La balançoire de la pharmacienne recommença à gémir en cadence; l'école des clairons sonna, vers le plateau, une reprise de la charge : « Y a d'la goutte à boir' là-haut... » L'herbe crépitait de criquets. Comme Bourron se baissait pour ramasser un caillou, la terrible mèche de chanvre zébra l'air en signe d'avertissement, et le rouquin mit en joue.

— Vous êtes cuits, dit le Bâtard, rien à faire.

Puis il se tourna vers son acolyte à la face peinte comme celle d'un Sioux sur le sentier de la guerre et murmura:

— Rabats le canon, Jack...

Il respira et acheva sa phrase d'un ton négligent :

— ...Jack l'Eventreur...

Je pâlis; j'eus envie soudain d'uriner. Caroube se rongeait les ongles.

« Salaud! », s'exclama sourdement Bourron, et il ramassa brusquement la pierre qui gisait à ses pieds. Le Bâtard avait bondi; d'un croc-en-jambe, il envoyait rouler le futur curé, le nez contre terre, pendant que Jack nous immobilisait par la menace de son artillerie.

— Rien à faire, grommelait d'un ton féroce et méprisant le fils sans père, rien à faire. Vous êtes cuits.

*

Il avait réussi, le bougre, son effet d'intimidation; il

nous tenait dans sa main comme des fétus. Alors, il leva la paupière sur son œil gauche mi-clos, perdit quelque peu de son expression satanique et tyrannique, pénétra dans la pénombre assez claire du val, cette pénombre blonde et chaude où nous avions subi la capitulation, cessa de se détacher contre la lumière aveuglante, tous contours dévorés, et son visage se détendit jusqu'à une certaine débonnaireté. « Repos! » ordonna-t-il à Jack l'Eventreur. A ce moment, nous eussions pu attaquer les intrus. Le fouet, dangereux de loin, devenait inutilisable pendant un corps-à-corps; il n'était pas difficile de maîtriser le porteur de carabine Euréka, de disperser ses stocks de projectiles en débouclant sa ceinture Mais nous n'y pensions plus; nous avions accepté la défaite; l'idée de victoire, ou même de fuite, avait déserté nos cervelles. Le Bâtard nous considérait un à un et jouissait de son triomphe.

— Avec moi, reprit-il, pas moyen de tricher. Tout de même, je suis bon zigue. Faut seulement pas se carapater, ni me contrecarrer. Sinon... Tu m'as saisi, bouffi... Sinon, c'est la guillotine... Crac... Bon, les mioches, ayez pas la trouille... On vous dressera, à la douce, comme la panthère de l'Orénoque et l'ours de l'Alaska... Une... deusse... une ... deusse... et du pied gauche... D'abord, pourquoi que vous avez violé ma chasse réservée?...

— On savait pas, hasardai-je. Y a pas d'écriteau.

— Pas d'écriteau, petit salopard, pas d'écriteau! En voilà une raison. Je t'en collerai, moi, des « pas d'écriteau », et sur les fesses. Tes boniments à la noix de coco, ça ne prend pas, Tripette.

Il savait mon nom, il le prononçait méchamment. Quel réconfort et quelle terreur à la fois! J'existais pour lui. J'éprouvais ce renoncement et cette vanité par quoi débutent les grandes servitudes. Il poursuivit d'un accent goguenard, qui gardait cependant de la dignité et de la hauteur.

— Allons, mes poulets, pissez pas dans vos chemises; je ne vous ferai pas de mal. A condition que vous pre-

niez parti. Je ne blaire pas les blattes, les neutres. Ou pour moi, ou contre moi. Ami ou ennemi. Qui m'aime me suive! Qui ne me suit pas, je l'écrabouille... Silence, Jack! As-tu fini de renifler ta morve? Bien sûr que vous avez entendu parler de la guerre. Hein! répondez, bleusaille. Ouvrez vos larges becs. Qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école, tas de sournois!

Il avait, logeant près de la caserne et servant parfois de commissionnaire au cantinier, une prédilection pour la rhétorique militaire. Comme nous demeurions muets, il se rengorgea :

— Ben quoi! répondez. On croirait que je vous intimide. Vas-y, Caroube, toi qui es le plus dessalé.

Caroube, directement interpellé, balbutia:

— Oui... en effet... la guerre... on cause de ça... naturellement, on est pour toi... pour toi, contre...

Le Bâtard éclata d'un rire insultant :

— Ah! les veaux!... Ils ne peuvent même pas dire contre qui... Vous ne lisez donc pas les journaux ?... Vous n'avez jamais entendu le nom de... le nom de...

Il baissa le ton, inspecta prudemment les environs, prit bien garde que les feuilles gris d'argent du vieil olivier ne fussent pas des oreilles, que l'herbe roussie ne cachât point de mouchard. Précaution singulière pour nous apprendre un nom dont, d'après lui, l'univers retentissait. Mais cette contradiction ne nous choqua pas. Le Bâtard se rapprocha de nous, nous rassembla d'un geste, éteignit le timbre de sa voix et articula nettement, sans que vibrassent ses cordes vocales :

— ...Le nom de...

Puis il hésita, s'accroupit, et nous l'imitâmes. Avant de se décider à la révélation de ce mystère saugrenu, que claironnait la renommée et dont la confidence exigeait des précautions minutieuses, il posa Jack en sentinelle, au salut du talus, parmi les genêts d'Espagne calcinés et les romarins.

— Si quelqu'un approche, Jack, le cri du lapin... Vous, suivez-moi.

Nous rampâmes à quatre pattes au creux du vallon,

sous une hutte de branchages, un poste de chasseur qui ne servait qu'à l'automne, au passage des grives. Il bourra une pipe de terre blanche, un zouave Jacob où pendait un pompon tricolore, d'un mélange de poussière de tabac, d'écorce de rosier, frotta une allumette, tira une bouffée et nous passa l'ustensile assez solennellement.

— Le calumet de la paix, dit-il.

Après que le calumet eut fait le tour de la société et que chacun eut aspiré stoïquement une goulée, il lui revint et il acheva de le fumer. Mon cœur brouillé me montait à la gorge; Bourron toussait à perdre l'âme; seul Caroube, précocement entraîné à griller des seiches chapardées et à finir les mégots de son père, tenait dignement le coup. Entre les brindilles du toit, l'azur, cinglé de petits nuages en virgule, basculait; une houle cauteleuse me dérobait le sol feutré d'aiguilles.

— Bon, conclut le Bâtard en soufflant une volute par les narines, bon, voilà l'alliance conclue. Les traîtres, on leur grillera la plante des pieds et on les empalera sur les bambous. *A la vie, à la mort. Débinarès Cavalcador. A la mort, à la vie. Capon qui s'en dédit.* Crachez trois fois et dégoisez ça sans vous tromper; c'est sacré.

Nous répétâmes la formule. Désormais, la conjuration nous liait à lui. Le Maître nous considéra avec l'amitié du suzerain pour ses vassaux, de la dompteuse de puces pour ses artistes. Puis, sûr de nous, il se décida à la révélation.

— Il s'appelle Ki-Pro-Ko. Avec deux *k* et deux traits d'union. Orthographe chinoise. C'est un Chinois. Un pirate du Yang-Tsé. Vous troublez pas. Tombez pas dans les pommes, mes agneaux. Faut qu'un des deux ennemis disparaisse, le Bâtard ou Ki-Pro-Ko. La lutte est sans pitié. Pas de quartier. Je tue, j'assomme. La victoire ou la... couic... Vous pigez, les enfants. Très sérieux. Plus sérieux que de jouer à barre ou aux osselets. Plus fort que le bouchon. Il est costaud, il est malin; il a une queue de trois mètres, un col de celluloïd, un diamant noir dans le nombril et... et des ongles de sept pouces

trempés dans le poison de Bornéo. Vous vous figurez, hein! Mais on est cinq maintenant. Et des « sans peur et sans reproche ». Pas vrai!...

Le glapissement du lapin, poussé par Jack, l'interrompit. Le chef nous commanda, d'un signe, de nous aplatir et de modérer notre souffle. Une basse profonde, là-bas, au tournant du chemin, saluait le paysage rocheux et les ombrages du vallon, et juste aussi faux qu'il convenait.

> Arrêtons-nous ici; l'aspect de ces montagnes,
> D'ivresse et de plaisir fait tressaillir mon cœur...

Le maître d'armes de la garnison, l'adjudant dit *Jarnac* ou *Ma Botte,* se promenait en compagnie de Mlle Lisa, la modiste du cours. Bourreau des cœurs, il plaisait aux femmes avec sa taille de guêpe, sa moustache en croc, son képi crâneur, son inépuisable répertoire d'opéra et de caf'conc' qu'il appliquait si opportunément aux circonstances. Le couple nous frôla; l'éclat du pantalon garance nous éblouit et je dus, pour ma part, fermer les yeux et comprimer mon cœur de la main. Caroube, étroitement tapi, tremblait comme un lièvre. Bourron se signait en cachette, au moment où je risquais un regard; geste de détresse assez étonnant, venant de lui, enfant d'un dignitaire de la Loge.

— Le rapporte pas, chuchota-t-il; mon père serait pas content. Maman me l'a appris quand j'ai eu la scarlatine. Le vieux ferait du foin.

— Chut... souffla le Bâtard.

Le couple avait passé. Au lointain de la combe résonnait un refrain de chanson badine :

> Qui qu'a son irrigateur?
> C'est ma sœur.
> Et qui qu'est libre penseur?
> C'est ma sœur.

Le rire chatouillé de Mlle Lisa fut couvert par la plainte cadencée des anneaux de la balançoire dans les crochets du portique, du côté de chez le pharmacien. Les cri-cri, les cigales recommencèrent leur musique qui, me

semblait-il, s'était tue un moment, comme celle du cirque au double saut périlleux.

— Ouf! soupira le chef, fini le danger! J'ai eu chaud. Un peu plus... Silence, quelqu'un.

Il colla son oreille contre la terre, à la façon des Mohicans. La face peinturlurée de Jack, larmoyante et reniflante, boucha l'ouverture de la cahute.

— J'en ai marre. Je veux plus rester seul. Le Chinois va me suriner.

Les yeux du Bâtard jetèrent des flammes noires :

— A ta garde! cria-t-il. Toute sentinelle qui abandonne sa place aura le poing tranché. Article 7 du paragraphe 12. Compris?

Jack s'éclipsa, mou de terreur, courant à ras de terre comme un furet gras.

— Mais... risqua Bourron.

— Mais, quoi?... interrogea notre général d'une intonation un peu cisaillante. Mais quoi?... Allons, parle... te laisse pas étouffer... Vide ton paquet...

— Mais... oh! rien... rien du tout... une bêtise... rien.

— Alors, ferme-la; ça fait courant d'air. C'est bon.

*

A la crête de la colline de Murs, écrit dans sa monographie l'aumônier du collège, esprit précis et archéologique que la poésie enflamme parfois, à la crête de la colline de Murs, au sud-ouest de la ville, au delà de l'enclos ébréché et du labyrinthe végétal retourné à l'état sauvage, le campanile bruni des Monges étend sur la buissière aux méandres envahis une ombre pathétique...

Pathétique! Se souviendrait-il encore que c'est en ce lieu, pathétique pour nous, pour nous seuls, que, usant des précautions utiles, flancs-gardes, effacements d'empreintes, brouillement des pistes, enveloppement de paille des fers des chevaux si nous en eussions possédé, le Bâtard conduisit notre troupe, et sans que le Chinois ait pu repérer notre parcours ni dresser ses embuscades. Nous atteignîmes, quand cinq heures sonnaient à la ca-

thédrale, le pied de cette tour en ruines qu'il faut une certaine audace métaphorique et bien du chauvinisme local pour appeler campanile, surtout quand on fait profession d'archéologie et de critique méthodique. Nous nous rencognâmes dans les assises déchiquetées, envahies d'orpin, et le chef prit la parole.

— Surtout, camarades, pas d'illusions. Ki-Pro-Ko est déjà informé. On lui a rapporté que j'ai levé une armée, une armée de braves. Alors méfions-nous. Chaque fourré cache un piège, une trappe...

Il désigna du bout du nez le creux de la tour et ses fondations carrées d'où montaient l'humidité et les ténèbres, l'haleine des plantes de l'ombre, des capillaires et des mousses froides, des animaux innommables, le silence des empires visqueux que trouble de loin en loin un floc ou un plongeon. Puis il détourna la tête de l'autre côté, du côté du soleil furieux, étendu sur les pierrailles comme un siccatif, des trajectoires d'or à haute fréquence des guêpes, des craquements, des insectes caparaçonnés, des buis rôtis, des lichens couleur d'amadou qui ne demandaient qu'à flamber, des résines en fusion. Le chef devina ma pensée et y répondit :

— Le pirate du Yang-Tsé est partout, au soleil et à l'ombre. Il s'agit à cette heure de ne pas perdre le Nord et de s'organiser. Vous avez eu la veine de me rencontrer. Je vous protège. En revanche, j'exige une discipline de Romain... Et d'abord, bourse commune. Ici, pas de riche et pas de pauvre, rien que des chevaliers. Videz vos poches devant vous. Je donne l'exemple. Pas d'exception. Jack aussi.

Bourron dissimula une grimace; ses tempes se plissèrent; une amère contraction dévia sa bouche vers la joue gauche; il fit un effort pour avaler sa salive. Enfin, lui aussi, comme nous, il se décida; car on ne pouvait résister au Bâtard. Un tas hétéroclite d'objets encombrait déjà une dalle cernée de perce-pierre : des billes, des communes et d'autres de marbre ou d'agate, des serpents de corde, de la filasse de chanvre, des bouts de crayons de couleur, de la craie blanche ou verte, des tu-

bes de réglisse, du papier d'étain encore maculé de chocolat, des noyaux d'abricots, bruts ou usés à force de patience et de frottement, vidés de leur amande et élevés au rang de sifflets, des rondelles de métal, des timbres-poste africains, un canif, un cigare de sucre d'orge bagué, un coquillage en spirale, des pièces de billon, plusieurs sous percés, un toton composé d'un demi-gland de chêne et d'un fragment d'allumette, sans compter les babioles sans valeur, les prospectus et les bons points. J'en avais gros sur la patate, comme on dit familièrement, de me démunir de mes biens, et surtout de deux petites balles qui servaient à mes exercices de jongleur, art où j'avais l'ambition de devenir maître. Mais enfin le sacrifice, la discipline... Notre chef, qui était démuni comme tous les héros et les conducteurs de peuples, rafla le tout; toutefois, il avait assez le sens de la popularité pour comprendre que, le principal obtenu, il fallait se montrer magnanime pour le détail.

— Trésor de guerre, déclara-t-il. Maintenant, je vous répartis les armes et les munitions. Reprends ta canonnière et ton étoupe, Caroube. Toi, Jack, tes flèches et ton Euréka; toi, Bourron, ton coutelas (c'était le canif) ; toi, Tripette, les boulets ramés...

— Merci, mon général! m'écriai-je en frémissant de joie et d'enthousiasme, quoique, en somme, je ne fisse que rentrer dans mon avoir et qu'une simple restitution ne valût pas ce transport.

— Motus, Tripette. Je ne te demande pas ton avis. Chacun, de plus, a droit à une portion de ficelle, qui servira à ligoter les prisonniers, et à sept billes. Le reste ira à l'arsenal blindé.

En attendant, il fourra tout le bazar dans ses poches, immenses et dilatables à l'infini, qui eussent engouffré une province. Il avait une bosse énorme, une montagne sur chaque cuisse.

— Rassemblement, reprit-il, demain à six heures, derrière le cimetière, à hauteur du pont de la Ravine, au troisième peuplier. Les manquants seront fusillés sans jugement. Tripette, ton père est épicier; tu apporteras

un cornet de pruneaux et un autre de berlingots, des gros rouges à liséré blanc. Caroube nous ravitaillera en raisin, du hâtif; ça ne manque pas aux treilles. Les religieuses de la Sainte-Enfance en ont du pépère. Ni vu ni connu. Bourron empruntera à sa famille, qui tient le Café du Commerce, une canette de bière. Une que les francs-maçons ne boiront pas...

Il rit complaisamment de sa plaisanterie. Sa mère, protégée des prêtres et des nonnes, avait refusé de rincer les verres des mécréants, d'astiquer le marbre des tables qu'avaient polluées tant de discours athées, où on avait mangé du saucisson le Vendredi-Saint.

— Moi, conclut-il, je fournirai le PLAN, le plan secret.

— Et moi? pleurnicha Jack, un peu vexé qu'on l'eût négligé dans la répartition des charges, qu'on le traitât en marmot.

— Toi, fesse d'ange, t'occupe de rien. Lave-toi seulement la figure et aie pas honte de te moucher. Tu n'as pas de tenue. Tu nous déshonores. Assez chialé, Eventreur. Garde à vous! Et le petit doigt sur la couture du pantalon...

Le Bâtard inspecta les abords de notre cache. Tranquillité absolue; rien de suspect. Un lézard gris prenait son bain de soleil dans les éboulis; un bouquet de rue jaune embaumait, évaporait son huile amère; parfois le fruit funèbre, fourbu, d'un cyprès s'abattait sur le sol, parmi les fourmis; les cerfs-volants noirs à corne commençaient à voler en rond, du côté du vieux poirier; le train du soir sifflait à la gare, à l'autre extrémité de la ville, et le violoncelle de l'inspecteur des Ponts et Chaussées, artiste fameux dont la villa isolée se trouvait derrière les Monges, à moins de cent mètres, attaquait les premières mesures de la *Berceuse de Jocelyn* avec un tremblement langoureux qui se communiquait à la lumière du jour déclinant.

— Voilà le moment, clampins, dit le chef, de nous séparer. Je pars en éclaireur avec le morveux. Comptez jusqu'à cinquante. Si, d'ici là, je n'ai pas lancé l'appel du choucas...

— L'appel de quoi? interrogea Caroube.

— Du choucas, tête de bois. Tu sais ce que c'est?

— Bien sûr, bien sûr, affirma Caroube honteux.

— Si j'ai pas lancé l'appel du choucas, tout va bien, décampez. Pas en groupe, en ordre dispersé. Ne donnons pas l'éveil à Ki-Pro-Ko. Il a de la malice. Rien de plus rusé qu'un pirate du Yang-Tsé. Bonsoir, les vieux. A demain, au pont de la Ravine.

— Et si, interrogea Bourron, tu lances l'appel du choucas ?

— Alors, attendez; Jack vous apportera mes ordres.

Il se glissa hors des décombres de la tour et disparut dans le labyrinthe brouillé de la buissière. L'ombre de ce que l'érudit abbé nomme pompeusement un campanile bruni se projetait, longue et hérissée, descendait la pente jusqu'à la croix ruinée qui se dressait au milieu d'une broussaille de cistes. Caroube comptait soigneusement, sans omettre un nombre, sans presser la mesure; le violoncelle de l'inspecteur des Ponts et Chaussées ronflait suavement, moelleusement ; ses glissando vous remontaient du ventre aux lèvres, comme s'il eût joué sur vos boyaux : « Dors, dors, le jour à peine a lui... » Bourron m'empoigna le bras ; sa face était inquiète et sombre, comme celle de Thomas, je pense, quand il exigeait des preuves.

— Ki-Pro-Ko, la guerre, qu'est-ce qui a jamais entendu parler de ça? S'il mentait! D'abord, il va à l'école chez les Frères. Et puis il nous a refaits, il m'a tout barboté, sauf le canif. Si ça n'était pas vrai, ces histoires! S'il n'y avait pas de bataille ni de Ki-Pro-Ko! On n'a jamais vu de Chinois ici, que dans les baraques, à la Saint-Michel. Et encore, des faux, des maquillés. Même qu'un a déteint à la pluie et qu'il était né à Draguignan. Faut pas me prendre pour un jobard. Non! j'irais soulever une canette à mon père pour des blagues, pour...

— ...47... 48... 49... 50... énonça Caroube. Un point, c'est tout. Alors, le choucas, il n'a pas appelé? Parce que moi, je ne distingue pas bien...

— Il n'a pas desserré les dents, répliquai-je. Dispersons-nous.

— Tu me jures, reprit fiévreusement Bourron, que Ki-Pro-Ko existe.

— Je ne puis rien jurer, répondis-je, mais le Bâtard n'avait pas l'air de quelqu'un qui se goure.

— Et si on ne vient pas demain derrière le cimetière, tu crois qu'il aura le culot de nous fusiller?

— Comme deux et deux font quatre. Pour le peloton, on n'y coupe pas. Il n'a qu'une parole.

— En tout cas, soupira l'incrédule, le tiède, il m'a fauché dix-huit billes, et des belles...

Soudain, un fracas terrible ébranla les assises de la tour, un fracas composé de hurlements, de rugissements, de chutes de quartiers de roc, d'ébrouements de monstres cartilagineux parmi l'eau de la caverne. Le profond résonateur amplifiait, multipliait, transposait à l'octave basse deux voix qui me parurent les éléments primordiaux de cette cacophonie, l'une rauque, l'autre de fausset. Leur accent m'éprouvait sans me surprendre. Elles criaient:

— Mort au Bâtard et à ses copains! Mort aux ennemis de Ki-Pro-Ko! Vivent les pirates du Yang-Tsé!

Nous nous débandâmes à la hâte. Les jambes à mon cou, j'avais fui sans plus me soucier de mes compagnons. A l'octroi, Caroube me rejoignit, blême encore mais résolu et le genou écorché.

— Hein! dit-il, Tripette, tu te rends compte de ce Ki-Pro-Ko. Un terrible. Même qu'il parlait français, pour qu'on comprenne. Ces Chinois, ça apprend vite les langues. Maintenant, on ne peut plus douter. Non, on ne peut plus.

La cité se masquait d'un calme trop apparent pour ne pas dissimuler du mystère. Les servantes bavardaient près de la fontaine aux quatre griffons. Les opales, les émeraudes, les améthystes, les diamants noirs délayés des apéritifs brillaient aux terrasses et tressaient un collier de pierres précieuses et de cassolettes d'absinthe, de bitter, de vermouth, d'orange à la chaussée du Cours

qu'ombragent les platanes. Le tambour public battait sa caisse et martelait chaque syllabe d'un arrêté sur les chiens errants; la diligence de Rouvestre chargeait ses voyageurs et ses cages à poules. Ma sœur Claire, à la fenêtre de l'étage, mordait une tartine et me narguait selon la formule éternelle :

Tu bisques, tu rages,
Tu manges du cirage;
Moi, j'ai du bon fromage...

Je haussai les épaules, englouti par les vastes pensées des mâles et bien au-dessus de ces enfantillages. Un soir comme les autres, en vérité. A la surface du moins. Mais le pirate l'empoisonnait d'une menace suspendue, d'un venin épars, l'ennoblissait aussi. A nous cinq, paladins associés, nous défendions la cité et l'univers contre ce Ki-Pro-Ko énigmatique et évident, d'autant plus dangereux et inexpugnable qu'il fallait un acte de foi pour qu'on s'avisât de le craindre et de le braver, qu'il fallait, en quelque sorte, qu'on le crût nécessaire pour qu'il devînt objet d'extermination. Oui, Ki-Pro-Ko était certain et nécessaire. Plus nécessaire encore, peut-être, que certain.

ALEXANDRE ARNOUX.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Breton : *Qu'est-ce que le Surréalisme?* René Henriquez, Bruxelles. — André Breton : *Point du Jour,* Gallimard. — Alexandre Arnoux : *Poésie du Hasard,* Grasset. — Tristan Derême : *Le Poisson Rouge,* Grasset. — Georges Guy : *La Chimère enlisée,* Editions de la Lucarne. — Georges Guy : *Miniatures,* Editions de la Lucarne.

Le surréalisme nous donnera-t-il quelque jour le chef-d'œuvre qui lui fera dépasser un cercle d'initiés? Il se peut. J'ai l'impression que les surréalistes côtoient d'une manière ou d'une autre des choses de prix sans être arrivés encore à les saisir avec certitude. Qu'ils atteignent ou n'atteignent pas l'énigmatique chef-d'œuvre dont le pressentiment se laisse entrevoir, il faut convenir que leurs tentatives variées n'ont pas été sans fruit pour l'art. Ils ont appelé l'attention sur les forces spontanées et jaillissantes de l'esprit déferlant à l'état natif, à l'état vierge, pourrait-on dire. Ils ont délibérément ouvert à l'exploration le champ de la féerie intérieure, monde fantastique qui ne cesse d'imposer l'étonnement. En écartant les cadres de la raison et de l'habitude qui s'intercalent entre notre œil et notre féerie intime, ils ont fait entrevoir d'étranges et mouvantes constellations dont l'imprévu et la nouveauté méritent qu'on leur porte intérêt. Dans les cas les meilleurs, l'apparente passivité des méthodes surréalistes masque un élément actif : l'effort qui repousse les broussailles de la logique, du convenu et de la coutume pour capter la source profonde au point vif où elle affleure de l'ombre. Les surréalistes nous ont contraints à nous demander si la vie ne débordait pas infiniment cette construction que nous nommons le réel et les facultés qui nous permettent de l'affronter. Ils ont rendu plus tangible le fait que le donné ne s'épuise pas au moyen des mots réel et raison. Ils ont fait toucher du doigt le merveilleux de la vie psychique, floraison luxueuse et fantasque,

gloire éblouissante et déconcertante que ne cesse de susciter la vie dans son mouvement créateur, qui n'est pas toujours orienté vers la stricte Utilité! Par moments, ils laissent pressentir l'Univers même comme une sorte d'épopée fantasmagorique. Leur principal effort s'est porté sur une libération des mots asservis à l'utile, aux rapports sociaux et mis en tutelle par la raison. Ils ont voulu les décanter des traces laissées sur eux par cet emploi subalterne et les faire vivre par leurs valeurs féeriques, magiques et radiantes. Le mot est essentiellement pour les surréalistes un atome de féerie. Le réel ne leur apparaissant plus que comme une construction régie par l'Utile et la raison, ils ont cherché à substituer à la perception usuelle une sorte de perception miraculeuse, tout élément du monde extérieur n'étant plus saisi qu'en fonction du merveilleux intérieur. A l'acte coutumier d'observation, ils substituent donc la perpétuelle et fulgurante transmutation. Percevoir devient ainsi le synonyme de transmuer. Croyez-le, il restera quelque chose de tout cela dans les moyens d'expression de la littérature d'aujourd'hui. Et même un élargissement de la matière littéraire. Dès maintenant le droit est donné au romancier d'attribuer un intérêt supérieur à des caractères singuliers qu'on n'aurait jamais pu prendre autrefois pour héros capitaux sous prétexte qu'ils ne s'ajustaient pas aux grands types courants, sortes de fantômes convenus auxquels on accordait une valeur fort illusoire de généralité, au point que Flaubert formulait cette affirmation hasardeuse qu'un homme médiocre et quelconque est plus intéressant que Flaubert lui-même parce qu'il est plus général !

Grâce aux surréalistes, une nouvelle et riche gamme de caractères peut dès maintenant faire une entrée légitime et impérieuse dans la littérature. Cette catégorie d'êtres qu'hypocritement on nomme exceptionnels, voire extravagants (comme si Folie et Vie n'étaient pas des termes synonymes), ce sont tous ceux qui présentent ce caractère majeur d'avoir perdu l'accord avec le réel, de vivre tenacement en état de position fausse par rapport à lui, d'être entrés tout vifs dans la Fantasmagorie et dans la distraction de ce qui est ou plutôt de ce qui paraît être! Véritable Amérique ouverte à l'investigation, ce monde immense qui a pour loi la Distraction du Réel

et qui est tout autre chose qu'un univers de singularités sans portée, indignes d'un regard sérieux!

Je ne tente point du tout une apologie du surréalisme, ni même un examen approfondi. Je me refuse à le considérer comme un bloc à prendre ou à laisser: je me contente de reconnaître quelques lignes de recherche qui ne peuvent laisser indifférent un homme d'aujourd'hui. Je ne me demande même pas dans quelle mesure je suis pour ou contre le surréalisme, dans quelle mesure il m'est sympathique ou antipathique, je mets simplement l'accent sur les points où j'ai l'impression que mes sentiers de méditation ont croisé les routes surréalistes. De bonne heure, par goût, je dirai même par passion, et cette passion m'a saisi presque dès l'enfance, sans dessein d'étude, je sentis comme un tyrannique instinct de mon être le besoin de chercher derrière les gestes des êtres que je rencontrais une vie invisible souvent fort différente de celle qu'ils accusaient aux regards des autres. De bonne heure aussi, je me connus le désir de happer la réalité totale, pressentant que tout ce qu'on laisse en marge comme indigne d'examen avait une valeur aussi grande que tout le reste. Ces deux instincts sans aucune préméditation de ma part m'ont conduit à certaines manières de voir qui m'ont permis de sentir dans le surréalisme autre chose qu'un simple égarement. Oui, elle a sa part de justesse cette phrase qui m'a intéressé tout particulièrement par le fait qu'elle m'explique l'existence des points de rencontre entre le surréalisme et ma propre méditation :

Je me sens assez libre pour ne plus avoir à m'écarter de l'objet de cette conférence, qui est d'aider à comprendre ce qu'est le surréalisme. Une certaine ambiguïté immédiate contenue dans ce mot peut en effet conduire à penser qu'il désigne je ne sais quelle attitude transcendentale, alors qu'au contraire il exprime et d'emblée a exprimé pour nous — une volonté d'approfondissement du réel, de prise de conscience toujours plus nette en même temps que toujours plus passionnée du monde sensible.

La brochure de M. André Breton (**Qu'est-ce que le surréalisme?**) est une mise au point vive, alerte des aspects divers du surréalisme, de son développement et de ses intentions.

Riche et brève, c'est peut-être l'écrit le plus apte à donner une large et rapide initiation au surréalisme.

Point du jour réunit un bon nombre d'essais variés de M. André Breton. Il en est de diverses natures et de tons fort différents, depuis les pages qui fouaillent M. Barbusse ou M. Cocteau jusqu'aux pages émues où est suscitée la puissance d'envoûtement d'Arnim, l'étrange conteur allemand... Si M. Breton est un des écrivains surréalistes les plus en vue, il est aussi un bon écrivain au sens ordinaire du mot, qui sait poser les problèmes, définir avec netteté, analyser avec subtilité, argumenter avec logique et construire à l'occasion des phrases aux rythmes gracieux, aux musiques enlaçantes et aux rythmes savamment équilibrés.

Clairs visages hors du temps rassemblés, visages de femmes vivantes, je suis sur un banc au printemps pour voir passer en rêve ce tramway couleur de vapeur montant des prés, une tête admirable par vitre...

Ainsi commence l'un des essais et c'est toute une page dont la syntaxe et les rythmes ont une belle et claire puissance d'enchantement.

Voyez maintenant cette phrase:

La jeune chanoinesse de Grünerode, dont on nous dépeint les traits extrêmement doux, la magnifique chevelure brune, le teint de blonde, les yeux d'un bleu très vif, les très longs cils, dont on nous vante la haute stature fluctuante dans les grands plis, le glissement mélodieux lui tenant lieu de marche, l'émouvante expression de nuit d'été promise, de loin en loin, à la seule aube d'un rêve, est bien faite pour fixer sur elle tout ce qu'il y a encore d'entraînant, d'égarant dans la conception romantique de la femme.

Il est un conseil que M. Breton oublie de donner à ceux qu'il veut initier au surréalisme: soyez d'abord comme moi un maître de la phrase coutumière, un agile manieur de la logique et un bon artisan des lucides mises au point.

Au fond du surréalisme, on devine une attitude mystique. Par la parole, nous dit M. Breton, « quelque chose de grand et obscur tend impérieusement à s'exprimer à travers nous ». Il doit apparaître aux surréalistes qu'un courant de vie, un flux de forces, une nappe de psychisme universel ne cesse de

passer à travers nos êtres; ils essaient de surprendre les féeries verbales au moment même où elles se détachent du flux mystérieux, toutes trempées de ses effluves. Vérité? Erreur? nous en reparlerons peut-être quelque jour. Terminons en enregistrant cet aveu:

L'histoire de l'écriture automatique dans le surréalisme serait, je ne crains pas de le dire, celle d'une infortune continue.

Poésie du hasard, de M. Alexandre Arnoux, m'a captivé. Un livre qui mériterait lui aussi de longs commentaires. Un entremêlement capiteux de rêverie, de méditation et de fantaisie que j'apprécie fort. Quel joli tissu poétique et idéologique l'essai intitulé: « Auprès d'un Radiateur »! Quels pénétrants aperçus sur d'intéressantes questions. Je ne sais si vous connaissez une suite de pages d'Augustin Thierry nommées « l'histoire de Jacques Bonhomme ». « La vie de Durand », qui constitue l'un des essais de ce livre, m'a paru une synthèse au plus haut point savoureuse de la vie d'un homme qui est apparu dans ce monde calamiteux entre 1880 et 1890... J'appelle ces pages une excellente condensation de l'histoire contemporaine. Et quelle belle qualité d'humour dans « Anniversaire de la Marne »! Si j'ai quelque crédit auprès de mes lecteurs, j'en profite pour leur recommander ce livre: il ne les décevra pas.

Il ne manque ni de grâce, ni de caprice, ni d'enjouement, le bon poète Tristan Derême, lorsqu'il se fait prosateur. « Ma chère, c'est le caractère enjoué », dirait une Précieuse. **Le Poisson Rouge** est une gerbe (ce poisson qui est une gerbe, tant pis) de courts et alertes essais qui offrent un singulier et divertissant mélange d'érudition et de badinage. Il n'est pas d'idée saugrenue que M. Derême ne puisse avec une aisance stupéfiante couronner d'un vers curieux cueilli dans le répertoire poétique de tous les siècles. Il est tels badinages de M. Derême qui sont un charme. On se délecte à lire « Voluptés de la périphrase » et « Vestiaire sentimental ». Dans cet essai, M. Derême joue de vers comme « une tunique de baisers » de Gautier, ou encore:

Et n'ayez, inhumaine,
Que mes soupirs pour traîne

de Laforgue, pour nous suggérer qu'en un temps de vie chère, les poètes nous offrent de quoi vêtir à bon marché les belles de métaphores. Parfois le badinage est un peu facile. « La Critique au mètre » déçoit un peu... Çà et là des aperçus qui soudain arrêtent l'attention. Par exemple ce passage (pages 108-109) qui aboutit à cette affirmation: « Un poète lyrique est le plus réaliste des hommes. »

Il est inégal, cet Essai sur l'Art contemporain que M. Georges Guy nomme **La Chimère enlisée.** Il eût pu élaguer et abandonner sans remords quelques notations qui touchent au lieu commun. Je ne sais s'il entend exactement les mots dionysien et apollinien, mais je sais que la volonté de mettre un s final à la deuxième personne des verbes de la première conjugaison à l'impératif donne un aspect singulier à certaines pages (p. 94, entre autres). Mais comme il est juste d'écrire:

Les chefs-d'œuvre émeuvent rarement, au premier regard; un commerce assidu nous en montre successivement les beautés.

Parallèle intéressant entre le livre et la pièce de théâtre :

Par opposition à l'art littéraire, de nuances, — la caresse, — l'art dramatique est un art de couleur, de coup de poing...

Il n'est pas faux de remarquer que, pour l'artiste novateur, la connaissance du Passé est nécessaire pour faire autre chose... On pourrait ainsi donner un sens imprévu à la formule d'Anatole France: « Seule, l'érudition crée. » La page 38 peint d'une manière expressive tout ce qu'il y eut de frelaté dans les mœurs littéraires et artistiques de 1920 à 1930, ce qui devait entraîner nécessairement une grande Pénitence pour l'art et la littérature. J'ai goûté une alerte page sur la Fantaisie, « sœur de l'ironie ». On discutera avec l'auteur sur la nécessité d'un retour à la « virilité barbare » dans les arts, et l'on s'interrogera sur cette affirmation:

L'art français contemporain a pour principaux caractères dans la littérature, la peinture et la musique: la médiocrité, la platitude et la veulerie.

Si la lecture des faits divers vous laisse quelque loisir, réfléchissez sur cette question...

Miniatures, du même auteur, nous apporte une suite de fragments pittoresques; c'est une sorte de carnet de croquis où

la vie de la mer tient la principale place. Voici un exemple des notations de M. Georges Guy: « Harpiste invisible, le vent improvise sur le mode mineur une terrible chanson: sur la pédale d'harmonium tenue par les étais métalliques, hurle la flûte des cordages en plaintes suraiguës qui s'apaisent, se font chuchotis, pour reprendre soudain avec une sorte de rage. Du large vient un long mugissement monotone, une grande clameur tumultueuse qui confond les mille rumeurs des vagues. »

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Albert Schneeberger : *Voix dans le monde*, Mercure universel. — Marie Chevalier-Villers : *Les Tendresses*, Alph. Lemerre. — Auguste Martin : *Journées*, Libr. Centrale et Universitaire, Lausanne. — Claire de Saint-Remy : *Les beaux mois de l'Eté*, les Œuvres Représentatives. — Louis Manot: *La Clairière dans la Vie*, René Debresse. — Adrienne Revelard : *Paysages*, Terres Latines. — Louis Bauguion : *Cœur au Zénith*, Edt. des Cahiers Libres. — Jean Bach-Sisley: *Jeux de disques*, Ed. du Salon des Poètes de Lyon et du Sud-Est. — Raoul Hautier : *Réconciliations*, s. n. d'éditeur. — Ilarie Voronca : *Poèmes parmi les Hommes*, Journal des Poètes. — Ilarie Voronca: *Patmos*, Cahiers Libres. — René Meurant: *Naissance de la Révolte*, Journal des Poètes.

« Le poète a créé la légende moderne », assure dans un poème de **Voix dans le Monde** M. Albert Schneeberger, qui est un de ces esprits anxieux à cause du désaccord entre les traditionnelles formes de l'art et de l'imagination, d'une part, et, de l'autre, les préoccupations de puissance, de renouvellement qui sont le propre de la pensée moderne. Il compose ce qu'il appelle des « philosophèmes », et prétend peindre à fresque l'esprit plus que la lettre, l'idée plutôt que sa représentation. Son goût de l'abstraction l'amène à se faire une règle esthétique de cette parole, qu'il cite, de Gœthe : « L'humanité seule est l'homme véritable. » Les réalisations que poursuit en ses vers M. Schneeberger m'autorisent à redouter qu'en son cerveau une redoutable confusion se soit prolongée. On peut être un poète philosophe, un poète moraliste, un poète religieux, un poète social ou même politique peut-être, mais à la condition que la théorie philosophique, éthique, mystique, surgisse inopinément, pour ainsi dire, implicitement, du poème qui s'est formé, coordonné, manifesté en dehors de toute considération préconçue de telle nature, à condition que le poète ne soit contraint ni bridé, ni limité, ni conduit d'aucune manière par le théori-

cien. L'art n'est jamais au service de quoi que ce soit, sous peine de n'être plus l'art. Et quand je me dis, de vers en vers : « je te vois venir, poète, il est dans ta pensée de me convaincre de ceci ou de cela », je me regimbe, si séduisante soit la théorie, si sympathique à ma pensée. *Hic non est locus,* je ne consens pas qu'on m'en impose par la séduction calculée de poèmes que je ne goûterai qu'à la mesure de leur pureté désintéressée. J'irai ailleurs quand je voudrai m'instruire... Vous m'objecterez Lucrèce, quelques autres?... Mais d'abord l'appareil des sciences, en leur temps, s'accommodait de moins d'impérative précision, les domaines respectifs n'étaient point aussi strictement circonscrits qu'ils le sont à présent, et surtout, surtout! je crois bien que les passages de Lucrèce qui assurent jusqu'à nos jours sa gloire sont précisément ceux où le savant s'oublie, où le poète triomphe seul et chante.

Art! transmutation des valeurs fécondes...

Est-ce là un vers? une phrase de manuel? Quand les peintres florentins évoquaient la Logique ou la Rhétorique dans leurs fresques, le rameau d'olivier, la banderole tenus en leurs doigts par les figures nous avertissent de leur intention. On peut ne pas s'en soucier, et y voir tout uniment de belles figures de femmes; qu'elles soient ceci, qu'elles soient cela, qu'importe?

Il est amusant que, sur le rythme de *l'Invitation au Voyage,* Mme Marie Chevalier-Villers ait chanté *le Bon Retour,* le bon retour de son fils quand il rentre de l'école:

Que j'aime à revoir
Ton capuchon noir
Devant les flammes joyeuses,
Mêlant ses lourds plis
Aux galons salis
De tes galoches boueuses!...

Les Tendresses, parmi bien des pièces inhabiles ou banales, se recommandent soudain par quelque effusion spontanée, un élan maternel d'une vérité et d'un charme exquis. Elles méritent de porter en épigraphe la belle phrase de La Bruyère : « Etre avec des gens qu'on aime, cela suffit;

rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. » Mme Chevalier-Villers vit dans la maison du bonheur.

Si, de ce recueil **Journées,** par Auguste Martin, j'extrais ce bref morceau, *Origine :*

Une âme — est-ce enfin la mienne? —
Ame sauvage et sans cri,
D'un grand songe mal écrit
Encore étrange s'éveille.

Ame longtemps négligée,
Jardin d'ortie et d'oubli,
Tout désespoir aboli
C'est la grand'route ombragée

Et c'est, pour l'éternité,
Vin de fraîche violence,
Le printemps illimité

De la mer et de l'espace
— Oh! ne plus savoir que l'air,
Midi — l'espace et la mer...

je décèle chez un jeune, empli d'espoir et d'ingénuité charmante, le désir impatient de se dégager d'influences, l'ambition merveilleuse de prendre place au rang de ceux qui ont à chanter et qui le savent. C'est l'éveil promis d'une vocation et d'une œuvre réfléchie d'authentique poète. Ayons confiance; il y a plus mûr ici déjà, plus ferme, mieux réalisé qu'une simple promesse.

L'enthousiasme ardent, une sorte de don de soi dans la fête regorgeante de l'été, c'est le mérite premier, rare, des poèmes qu'a réunis Mme Claire de Saint-Remy sous le titre approprié **Les Beaux Mois de l'Eté.** Lumière, ruissellements du soleil dans les feuillages calmes et profonds, sur les plaines, aux creux des monts. Des fleurs partout, les roses largement odorantes, tout le bonheur des sens et de l'esprit. Paul Fort écrit avec raison, et je souscris à ce sentiment : « Ce livre aux classiques mais tendres harmonies, ...ce livre tout amour est — sauf en quelques inexpériences — marqué du don pur de la poésie. » Les inexpériences que signale Paul Fort proviennent, du reste, de l'excès ou d'un manque

de contrôle dans l'emportement de l'enthousiasme. Aussi, car Mme de Saint-Remy possède cette science, si peu fréquente chez les femmes, de *transposer* ses émotions, de dégager l'éternel ou l'universel de ce qui n'est qu'une expérience personnelle, — aussi est-ce dans ses poèmes les plus composés, à condition qu'ils ne s'allongent pas au delà des plus strictes nécessités (défaut que Mme de Saint-Remy partage parfois avec tant d'autres poètes, qui ne songent pas à s'arrêter dès qu'il le faudrait), aussi est-ce dans certains poèmes très composés et dans certains des plus brefs que j'applaudis le plus volontiers le très souple, très clair et charmant talent qui abonde en ce livre : *les Chants de la Nuit,* cantiques aux étoiles, aux forêts, à la mer, à l'amour, — ou ce morceau exquis où s'exhalent *les Beaux Parfums des Jours d'Eté,* si simplement :

> Les beaux parfums des jours d'été
> Montent dans la chaude clarté.
>
> Dans l'air bleu, la joie est captive,
> Elle est immense, jeune, vive,
>
> L'âme de feu, la senteur,
> L'âme échappée à chaque fleur!
>
> Ainsi mon âme emprisonnée
> Vers ton amour s'en est allée!...

De grandes qualités, sans doute, manquent, originalité, force, invention d'images ou de rythmes, au talent de M. Léon Manot. Il en est une qui rassure, la sincérité. Rien n'est donné à la mode, à l'effet concerté, tout est simple dans **La Clairière de la Vie,** humble presque, d'une modestie extrême à coup sûr; c'est un bon point de départ.

Des **Paysages** de Mme Adrienne Revelard, quelques poèmes bien venus, moins paysages de nature que de l'âme, sont à retenir, et quelques accents de peine et de douleur profonds. *Bilan,* surtout *Pitié* qui est un cri de résignation et de foi d'une émotion très concentrée.

Imagination surabondante de métaphores chacune entraînée en un rythme propre que l'art consiste à fixer à mesure qu'il surgit et à joindre à ce qui précède ou suit, enlacement

plutôt des musiques que des idées, toutes les merveilles de l'univers contribuent à exalter l'âme d'un homme, **Cœur au Zénith,** à l'exprimer un peu tumultueusement. L'auteur, Louis Bauguion, ne manque ni d'ardeur à ces conquêtes ni de fermeté à accomplir ses desseins.

Plusieurs recueils de poèmes en prose : **Jeux de Disques,** où Jean Bach-Sisley enclôt au cours de rythmes certains et mystérieux les émotions toujours nobles de sa pensée; **Réconciliation** par Raoul Hautier, avec des allures tantôt de danse, et, souvent, d'extase; les rythmes plus incertains, parfois forcés, du poète roumain Ilarie Voronca dans **Poèmes parmi les Hommes** et dans **Patmos,** rythmes presque disciplinés jusqu'à être des vers dans **Naissance de la Révolte** par René Meurant.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *Sa destinée,* Albin Michel. — Irène Némirovsky : *Le pion sur l'échiquier,* Albin Michel. — Marcelle Vioux : *L'amour sauveur,* E. Fasquelle. — Edmond Jaloux : *Dessins aux trois crayons,* Libr. Plon. — Marcel Arland : *Les vivants,* Gallimard. — Malcel Aymé : *Le nain,* Gallimard. — Marcel Jouhandeau : *Chaminadour,* Gallimard. — Lucie Delarue-Mardrus : *Passions américaines,* J. Ferenczi et fils.

C'est un cas psychologique bien curieux qu'étudie M. Gaston Chérau dans **Sa destinée.** Curieux, mais point extraordinaire ni monstrueux, et dont l'originalité réside en ceci que le défaut ou le vice qu'il révèle se trouve lié à une admirable vertu... Félicien Barettier, lieutenant dans un régiment de dragons en garnison à Marmande, est appelé à une brillante destinée. Mais il est joueur, et, s'étant endetté dans un coup de folie, se laisse emporter par la colère jusqu'à commettre un meurtre. Aussi volontaire (et *fataliste*) qu'il est ardent, il ne fera rien, se voyant perdu, pour essayer de se sauver. Sa maîtresse a douté de lui, et c'est assez pour qu'il veuille lui donner raison en se laissant condamner. Au bagne, sa conduite est à ce point exemplaire qu'il obtiendrait bientôt sa grâce si, de nouveau, son démon ne s'emparait de lui : une chance de s'évader s'offre à ses yeux. Il la court spontanément, sans raisonner. Les circonstances le favorisent, et le voilà réussir, sous un faux nom, dans une affaire où il déploie ses rares qualités d'initiative, de courage et d'éner-

gie. Un autre homme? Régénéré? On ne saurait dire cela. Il a beau avoir perdu son état civil, il est demeuré lui-même. Il n'a pas changé. Déchu, il ne l'a jamais été qu'aux regards du monde; et comment perdrait-il le goût du risque? Seulement, il y a les cartes... (cet aspect sous lequel le sort ne peut que le perdre, en le tentant); et pour leur échapper, comme il s'est laissé reprendre à l'attrait du tapis vert, pour en finir avec la duperie des jeux de hasard, en se donnant tout entier à l'action, il s'engage dans la Légion étrangère. A ce propos, M. Chérau fait d'un corps que l'on a, à plaisir, calomnié, une peinture objective, mais saisissante dans sa sobriété. Au cours d'une expédition dans le désert, Barettier hérite du nom d'un Alsacien, tombé à son côté, et, revêtu d'une identité nouvelle, devient vite un héros. Ainsi, l'homme qui a changé de personnalité en entrant dans un cloître, et qui se sanctifie. Mais l'étonnant, ici, c'est la logique qui préside au développement du caractère ou du tempérament de Barettier, devenu le colonel Eberfeld. Le lieutenant est monté en grade, malgré son erreur de naguère. En dépit des apparences, c'est le même individu qui a poursuivi sa carrière. Ce qu'il avait à faire, il l'a fait. Il s'est seulement dépouillé, en même temps que de son enveloppe sociale, du mensonge des vanités. En faisant abnégation de lui-même, il s'est racheté, et si l'on veut, il a subi, vivant, cette métamorphose qui nous attend après la mort. Seule l'âme importe. Il a sauvé la sienne. Il s'est accompli dans l'absolu — et, pour ainsi parler, dans *l'abstrait*. C'est très beau. Très émouvant, aussi, et très dramatique, car le récit de M. Chérau est un des plus musclés et des plus nerveux qu'il ait écrits. Il va du train d'un roman d'aventure, à travers maintes péripéties, pour aboutir à un dénouement qui laisse songeur ou, plutôt, qui oblige à la méditation.

Si c'est au lendemain de la guerre que le nouveau « mal du siècle » a commencé de s'exprimer, on peut dire qu'il n'a qu'aujourd'hui sa raison d'être. En 1918, la jeunesse n'avait aucun sujet de désespérer. Elle en a plus de cent, maintenant où le spectacle lui est tragiquement donné de la crise de matérialisme et d'égoïsme que traverse le monde, et qui semble bien annoncer sa ruine. Ce n'est plus de

dépression nerveuse qu'il s'agit présentement, il est vrai; mais de découragement moral. M. Gilbert-Robin le disait, hier, « ce ne sont pas les jeunes gens qui sont malades, mais le temps où ils vivent » (*Les drames et les angoisses de la jeunesse*). Quel exemple leurs aînés leur donnent! Et quand on se tourne du côté de « l'économique » qui — il faut bien l'avouer — prime tout, on voit que tous les horizons se trouvent fermés à l'honnête homme, quelle que soit son intelligence... Nulle sécurité n'est offerte au méditatif, et il n'y a d'existence possible que pour les cyniques dans une civilisation soi-disant utilitaire, mais où la raison a fait faillite. Mais voyez le héros, pour parler par antiphrase, du dernier roman de Mme Irène Nemirovsky, **Le pion sur l'échiquier**; vous constaterez comme cet homme, uniquement attaché aux biens matériels, est malheureux. L'argent lui manque dont il a besoin pour se procurer les seules jouissances qui vaillent à ses yeux, comme aux yeux de tant de ses pareils. Hanté par l'idée du suicide, le courage lui manque pour se libérer. Il meurt seulement des conséquences du geste qu'il n'a misérablement qu'ébauché... « Sale vie! » répète-t-il du même ton morne, au bar où, sa journée de bureau finie, il va chaque soir s'enivrer. Las de sa femme dont les médiocres vertus l'écœurent, mais excédé par la trop ardente foi passionnelle de sa maîtresse, il contemple avec mélancolie son fils (un petit jeune homme *up to date*) qu'il sent aussi éloigné de lui qu'il est lui-même éloigné de son père. Aujourd'hui ruiné, ce dernier (un type dans le genre de David Golder) a été, autrefois, un des maîtres de la finance. Bohun bouleversait à son gré le marché mondial, et pouvait déchaîner des conflits armés. Il aimait la lutte pour la lutte, le jeu pour le jeu. Dominer : tel était son but, sa joie suprême. Napoléon est le père spirituel de ces grands affairistes, comme il l'a été, d'abord, des romantiques, pour qui écrire était l'équivalent de gagner des *batailles*, et il y a du roi de Rome dans Christophe. Cet héritier sans héritage ne se compare-t-il pas, du reste, à l'enfant du César déchu? Il se souhaite « une existence qui ne soit pas tout entière rongée par le souci de l'argent, de la nourriture quotidienne... » Mais il ajoute : « et par le travail ». Voilà. Ne rien faire que jouir de la

vie; boire; de temps en temps, prendre d'une femme le bref plaisir qu'elle peut donner; voyager, c'est-à-dire se déplacer pas très loin, au temps des vacances, là où il y a des casinos... C'est tout. Rien dans le cœur; guère plus dans la tête. Un égoïste sans ressort; un faible dont le portrait, tracé de main experte par Mme Nemirovsky, est navrant. Je viens d'écrire : « de main experte ». Ce n'est pas cela. Il y a autre chose que l'adresse du métier dans la peinture de Mme Nemirovsky. De la conviction, je crois. Une sympathie pour le personnage dont elle perçoit, à travers sa race (elle est israélite, n'est-ce pas?) la profonde neurasthénie. Christophe est moins analysé que *senti,* il est vrai. Tout le roman de Mme Némirovsky trempe dans une tristesse qui ne saurait n'être due qu'à la magie de l'art. *Le pion sur l'échiquier* est le poème — poème réaliste — du découragement : jours gris, ouatés de brume; atmosphères déprimantes, indéfinissablement; phrases plus chuchotées que parlées, etc...

Un coup de pouce de plus, et Mme Marcelle Vioux tenait cette fois, avec **L'amour sauveur,** l'œuvre à conclusion définitive couronnant sa production. Un rien : un peu moins de pitié sentimentale pour son héroïne. Un roman qui a pour fond la misère hébétée du clochard et l'endurcissement du riche dans sa richesse *devait* mal finir. Le fils de soyeux lyonnais qui *vole* aux faubouriens des bas-fonds leur petite Providence en chapeau salutiste commet le grand crime égoïste de sa caste : il détourne à son usage exclusif la fleur de ce qu'il y a de plus excellent sur terre. Il se construit, à l'écart, un « gentil petit bonheur », façon cinéma. Il ne faut pas faire cinéma, il ne faut pas faire gentil quand on est de force à ausculter les grandes plaies humaines, à les faire crier sous son doigt. Il faut se donner la rude impassibilité du chirurgien guérisseur. Oisif et assommé d'oisiveté, Georges Vernier-Morisseau, des Morisseau de Lyon, rencontre une petite lieutenante de l'Armée du Salut qui s'épuise à soulager faim, manque d'hygiène et découragement des vaincus du pavé parisien. Il l'aide dans sa mission, mais du dehors, en sceptique... A la fin, comme elle n'en peut plus, il lui arrache un aveu d'amour et l'emporte dans l'usine dont son grand-père, un splendide monstre de l'industrie, lui a aban-

donné la direction, comme un joujou. Sur cette idylle, une autre se greffe : celle du père et de la mère de Georges, longtemps séparés par le grand-père et que la salutiste fait se rejoindre. Ces deux-ci, oui; c'est le bonheur à leur taille. Mais le bonheur des deux jeunes les diminue. N'est-ce pas? On fera d'abondantes aumônes, on créera des œuvres, *et cœtera*... Mais que sera cette charité-là, en regard du dévouement en action, du sacrifice que pratiquait notre salutiste? Je vois, à l'arrière-fond, ricaner l'amer faciès du populo lâché. Il ne manquera à ces saintes joies de philanthrope et de dame évangéliseuse que la seule chose qui sauverait protecteurs et protégés : l'Amour, mais total. Maintenant, si ce dénouement bibliothèque bleue veut, sous main, signifier que notre époque, même chez les meilleurs, est radicalement incapable de se soulever de son lit, de son cher lit d'ordures — d'accord. J'ai insisté sur ces considérations extra-littéraires, parce que le livre le mérite. Mme Marcelle Vioux y a dépensé beaucoup de cœur qui a agi sur son talent. La « conversion » au monde de la salutiste, seule, n'est peut-être pas assez nuancée. La petite a le coup de foudre des conversions en sens inverse, les vraies. Hors ce « clair » dans une trame tissue serré, c'est de bonne étoffe, à dessins savants sans le paraître, à coupe hardie et sûre : une « marque ». Marque oblige, dans le haut commerce lyonnais — et dans les lettres.

La nouvelle et le conte, dont semblait avoir eu raison le récit de cent cinquante lignes à l'usage des grands quotidiens, ressuscitent; et c'est aux hebdomadaires qu'il faut, je crois, attribuer le miracle de leur résurrection. D'exigences plus littéraires, en effet, ceux-ci ouvrent, en outre, un champ moins restreint aux auteurs. Et les voilà renouer avec les maîtres de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, dont quelques-uns comme M. Paul Bourget sont heureusement encore en vie, une tradition interrompue — ou presque — depuis vingt-cinq ans. Je n'ai pas moins sur ma table de cinq recueils de *short stories*, comme on dit Outre-Manche, parus à la suite les uns des autres, en un temps relativement court — et qui sont de qualité. Les **Dessins aux trois crayons** par M. Edmond Jaloux, d'abord. On sait le goût

pour le mystère psychologique de ce juge littéraire subtil, et qui est aussi un romancier d'inspiration rêveuse, d'âme désenchantée. Ici, cependant, tracés à la sanguine, au fusain ou à la mine de plomb, les esquisses et les portraits qu'il nous présente ne sont pas tous de caractère nostalgique : il en est de satiriques et d'humoristiques. De préférer, à la vie réelle, le monde des chimères n'empêche pas M. Jaloux d'être un observateur aigu, parfois cruel, comme dans *Les cerises*. Il s'amuse à surprendre les manifestations de l'égoïsme ou à noter les ridicules des hommes (*Le ressuscité*, *Le dîner des notaires* qui font songer à Villiers de l'Isle-Adam) entre deux études de notre vie subconsciente, et, d'aventure, s'émeut tout bonnement avec une sensibilité qui semble hésiter entre celles d'Alphonse Daudet et de François Coppée (*Le réveillon de Violette*). Mais sa meilleure réussite, celle où il a tiré le plus heureusement parti de sa connaissance de notre vie cachée, la plus profonde, *la plus vraie*, c'est évidemment le récit qu'il intitule *Au temps de Marie-Valérie*. Un petit chef-d'œuvre, en vérité, cette histoire de l'influence démoralisante exercée sur une jeune fille par le prestigieux souvenir d'une femme. Cette dernière est vieille, à présent; absente, quelque part en Pologne; mais le pouvoir de séduction qu'elle a exercé sur tout un groupe (et aussi bien sur les éléments masculins que sur les éléments féminins de ce groupe) est tel, qu'elle rayonne encore comme au plus beau temps de sa jeunesse et que toute vie paraît glacée hors du cercle de son fallacieux rayonnement...

Attentif, comme M. Jaloux, à la vie intime des êtres, c'est sur un tout autre mode, cependant, que M. Marcel Arland exprime cette vie ou l'extériorise. « Enfant, dit-il dans **Les vivants,** le monde était peuplé pour moi de figures imaginaires. » Mais il emprunte celles-ci à la réalité la plus humble. Dans le milieu rustique où s'exerce son observation, les individus dont il choisit de peindre l'âme se parent à ses yeux de douceur rêveuse. Il les transfigure, les idéalise même, avec une grâce qui serait celle d'une George Sand, si la bonne dame de Nohant n'affadissait de quelque préciosité à la Racan ses élégies champêtres. Il est, en vérité, plus musicien qu'elle; et le secret de son art, je le trouve dans

sa réserve ou sa discrétion pleine de sous-entendus. L'auteur d'*Antarès* dit moins qu'il ne suggère, en effet; et l'émotion qu'il communique résulte moins des faits en eux-mêmes que du souvenir attendri qu'il en a.

Tout autre que celle de MM. Jaloux et Arland est l'inspiration de M. Marcel Jouhandeau que l'on peut, en revanche, rapprocher de M. Marcel Aymé. Celui-ci, avec **Le nain,** est plus fantaisiste; celui-là, avec **Chaminadour,** plus moral ou plus moraliste. M. Marcel Aymé, que je tiens pour un des meilleurs conteurs actuels, s'amuse en s'abandonnant à son humeur qui est satirique, et il ne craint pas de passer outre à la vraisemblance, pour suivre son démon. Mais c'est en se servant de détails réalistes (il parle à merveille, notamment, le langage des simples) qu'il fait de la parodie burlesque ou du merveilleux (*Le nain, le dernier,* etc...). M. Marcel Jouhandeau, lui, prend les choses plus au sérieux — et la vie provinciale, en particulier, dont il fait une manière de synthèse. Tous ses personnages sont représentatifs, comme ceux des fabliaux, sans excepter les bêtes — ou comme « les caractères » de La Bruyère. On pourrait appeler son livre « opéras-minutes », dit le prière-d'insérer. C'est, ajoute le même prière-d'insérer, une *carte des âmes.* Qu'on ne crie pas à l'arbitraire. La vérité (souvent atroce) des traits choisis en écarte l'idée. M. Jouhandeau, qui est prolixe, et souvent obscur et torturé, a les défauts des auteurs du Moyen Age auxquels j'ai fait allusion en qualifiant ses contes de fabliaux. Il croit au diable, en outre. Mais la pensée ne serait pas venue, à un contemporain des constructeurs de cathédrales, de prendre la défense de l'Enfer — de son point de vue, du moins, en revisant la table des valeurs morales...

Avec **Passions américaines,** par Mme Lucie Delarue-Mardrus, nous revenons à l'observation pure et simple. Mais, chose curieuse, Mme Lucie Delarue-Mardrus, qui vient de faire un voyage aux Etats-Unis, semble avoir plutôt exercé cette observation sur les types qui caractérisent l'ancienne que sur ceux qui caractérisent la nouvelle civilisation yankee. Cet anachronisme a de la saveur, du reste, et l'auteur de *Rédalga* a croqué avec émotion et esprit quelques types bien sympathiques du style « bostonien ».

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Cinna, tragédie de Corneille, à la Comédie-Française. — *Miss Ba*, pièce en cinq actes de M. Rudolf Besier, au Théâtre des Ambassadeurs. — *Amphytrion 38*, comédie en trois actes de M. Jean Giraudoux, au Théâtre de l'Athénée.

Tant de nouveautés ont marqué la réouverture de la saison qu'il va m'être impossible de m'étendre comme il me plairait sur le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Corneille que la Comédie Française a célébré par une représentation de **Cinna**. Elle ne manquait point de qualité et c'est mal remercier MM. les Comédiens que de me borner pour le moment à leur signaler un point de mise en scène où ils ne prennent pas garde bien qu'il soit important.

Cinna nous présente, on le sait, le tableau d'une conjuration contre Auguste. On organise l'assassinat de l'empereur pour le lendemain du jour où se déroule la tragédie :

> Demain au Capitole il fait un sacrifice;
> Qu'il en soit la victime!

Ce complot est révélé au prince au début du quatrième acte. Maxime, l'un des chefs de la conjuration, le fait avertir de ce qui se prépare par Euphorbe son affranchi. Ce dernier, incertain des réactions d'Auguste répand, afin de laisser à Maxime le loisir de se mettre en sûreté, la fausse nouvelle de son suicide.

> Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
> Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
> M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

Le prétendu suicide de Maxime a donc eu lieu à une heure avancée après la chute du jour; cependant, le récit en est fait dans la même lumière égale que celle où se sont développés les trois premiers actes de la tragédie.

Pour défendre cette mise en scène, on pourrait alléguer que, comme d'autres œuvres de Corneille, *Cinna* se déroule en vingt-quatre heures, qui vont de midi à midi, et que le récit d'Euphorbe a lieu le matin du second jour. Mais cette explication ne se soutient pas, si l'on considère qu'à la fin du cinquième acte, Auguste, parlant encore du sacrifice dont

il fut question au premier acte, continue à considérer qu'il doit avoir lieu le lendemain :

> Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
> Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices.

Le rapport des temps entre le drame et le sacrifice annoncé n'est donc point modifié; il s'ensuit que le quatrième et le cinquième acte de *Cinna* doivent se passer à une heure tardive. Il faut donc les baigner d'ombre et les éclairer de flambeaux; on conçoit fort bien que la gravité des événements conduise les personnages de cette pièce à veiller fort avant dans la nuit. Cette clarté, dramatique par elle-même, conviendrait admirablement au grand monologue d'Auguste, qui cherche, lui aussi, à voir clair en lui-même, et elle s'accorderait avec les péripéties suprêmes de cette tragédie de palais.

§

Ce n'est jamais sans quelque timidité que l'on prend connaissance d'un ouvrage étranger dont on sait qu'il a remporté un énorme succès, aussi bien aux lieux qui le virent naître que dans les premiers pays où l'on l'exporta. On s'attend à y trouver un document sur la façon de se divertir qui est propre à ses précédents spectateurs. On se demande si l'on va se trouver inférieur à des gens qui goûtent des plaisirs d'une meilleure qualité que les nôtres, ou bien si l'on sera stupéfait par la niaiserie de ce qui les charme. On se demande quel rang occupent, par rapport à lui, ce qui a été produit chez nous pour prendre place dans ce que l'on peut appeler la classe internationale. Et, se prenant alors à faire l'inventaire de ce qui se range dans cette classe internationale, on remarque qu'elle est singulièrement mêlée, qu'elle contient dans un désordre inconcevable : André Maurois, Claudel, Valéry et Pagnol, sans oublier l'auteur de *Phi-Phi*, dont je ne sais plus le nom. Il est bien naturel de chercher alors à deviner si la pièce que l'on soumet à notre approbation remplit auprès de ses nationaux l'office qui échoit auprès de nous à Phi-Phi ou à Paul Claudel. à M. Pagnol ou à M. Valéry.

Miss Ba me semble, autant qu'on en peut juger sur l'adaptation, d'une assez bonne qualité et d'un mérite assez élevé, mais je ne veux point me mêler ici de littérature étrangère moderne, surtout quand il s'agit de littérature dramatique, car on sait trop comme une heureuse interprétation peut égarer les jugements du public le plus averti.

L'interprétation de *Miss Ba* est précisément admirable, du moins en ce qui concerne certains de ses éléments essentiels. Le rôle principal est tenu par Lucienne Bogaert, dont, à mainte occasion, je me complus à dire le mérite quand je la voyais chez Jouvet, à la Comédie des Champs-Elysées. C'est une grande jeune femme souple et mince, à très petite tête de félin, qui ressemble un peu à Réjane telle que Beardsley l'a représentée. Elle a les yeux obliques, les pommettes saillantes, la bouche facilement entr'ouverte sur des dents petites, et sa coiffure a tendance à rendre horizontal le profil supérieur de son crâne. Sa voix est musicale et détient le pouvoir étrange de rendre mystérieux tout ce qu'elle dit. Rarement comédienne suggéra pareillement le sens qui se cache sous les mots évidents qu'elle prononce. Depuis longtemps, cette singulière artiste se trouvait appréciée à sa haute et juste valeur par un cercle de fidèles, mais il vient de lui arriver à la faveur des représentations de *Miss Ba*, une surprenante aventure. Mise en vedette par le rôle qu'elle remplit dans cet ouvrage, le grand public a subitement pris pour elle les sentiments que lui portaient les dilettantes qui se plaisaient à entourer leur admiration de quelque mystère. La voici prête à exercer son action sur les foules, à entrer dans la catégorie des comédiennes retentissantes dont le nom vit populairement sur toutes les bouches, à moins que, par un caprice de son génie personnel, elle ne préfère au lendemain du triomphe qu'elle vient de connaître, retourner à un rôle de soixante lignes, qu'elle comblera de prestige et de signification, dans l'atmosphère qui lui est familière.

Miss Ba est une pièce qui, dans un décor unique, fait agir un très grand nombre de personnages. Nous n'en citerons point tous les interprètes, mais seulement Lugné-Poë, sur le compte de qui il n'y a plus rien à apprendre, et cette ravissante Jeanine Crispin qui, naguère, à l'Odéon, joua si heu-

reusement Cordélia et Cressida, et en qui nous voyons si joliment la jeune première percer sous l'ingénue.

§

Louis Jouvet vient de s'installer à l'Athénée, où nous avions été bien des fois sans remarquer que c'est un fort joli théâtre, à l'architecture traditionnelle. L'habitation par un homme aussi moderne que Jouvet d'une salle comme celle-ci pourrait bien marquer le déclin du style ciment-armé en matière dramatique — ce qui serait une grande bénédiction.

Dans ce cadre, on remarque mieux combien les réalisations de cet artiste, que l'avant-garde réclama si longtemps pour un des siens, sont traditionnelles, et traditionnels aussi les ouvrages dont il a révélé la série au public. Il est vrai qu'il avait choisi pour spectacle d'ouverture l'**Amphitryon** de Giraudoux, et c'est bien là l'une des pièces de notre époque où l'on reconnaît particulièrement le signe de ce qui doit durer aussi longtemps que notre littérature et notre langue. Je ne dirai point qu'elle surpasse l'*Amphitryon* de Molière, qui est aussi une chose admirable, mais elle en supporte la comparaison et toutes deux, comme j'ai eu l'occasion de le dire ici même au cours de la saison dernière, l'emportent sur le Shakespeare de la *Comédie des Erreurs* qui développe un thème analogue.

Rien n'est plus ingénieux que la façon dont s'organise chez Giraudoux le *qui pro quo* mythologique qui permet à Jupiter de prendre la femme d'Amphitryon après avoir pris l'apparence de ce beau militaire. Le Dieu exécute son dessein avant que personne y ait pris garde et rien n'entraîne plus à la réflexion que les appréhensions d'Alcmène à l'égard de ce qu'elle redoute, mais qui a déjà eu lieu à son insu. Cette défense de la femme contre une réalité accomplie est à la fois pleine de force comique et de suc philosophique.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Maurice Blondel: *La Pensée. I. La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée.* Alcan, 1934. — Louis Lavelle : *La Présence totale.* Paris, Ed. Montaigne, 1934. — Auguste Valensin : *Balthazar, Deux dialogues philosophiques, suivis de commentaires sur Pascal, ibid.*, 1934.

— Yves Simon : *Introduction à l'ontologie du connaître*. Desclée De Brouwer, 1934.

Les courants les plus impétueux suscitent des remous inverses. On l'oublie trop et l'on pèche alors par dogmatisme — même quand on prône la relativité. Qui n'eût pu tenir pour assuré que la pensée moderne, que la réflexion de l'avenir étaient vouées à l'attitude critique et tournaient définitivement le dos à l'ontologie d'autrefois? Mais voici que l'affirmation de l'être, à nouveau, revendique ses droits, — tous les droits. **M. Blondel,** le puissant philosophe de *l'Action,* condamné par sa quasi-cécité à un farouche repli introspectif, mûrit longuement les pages qu'il nous soumet. Le souffle impétueux de ses périodes, loin de dilater une maigre spéculation, témoigne d'une concentration constante. Or, la pensée dans laquelle s'enferme l'auteur, loin de se polariser entre deux termes relatifs, sujet et objet, se fonde vigoureusement dans l'existence, saisie comme une donnée plus solide que le jeu des relativités. Le « pensant » est de l'agissant, mais le « pensé » est du pensable; par quoi il faut entendre de l'être plus foncier que la pensée. Coup de barre anti-bergsonien : « Nous remontons, non aux prétendues données immédiates de la connaissance, mais aux ébauches réelles et aux conditions communes de la réalité concrète et de sa cognoscibilité » (XXXII). Il y a une « *pensée réelle* hors de la pensée pensante ou pensée ». Nous nous garderons d'opposer un dogmatisme à un autre dogmatisme; mais sans vouloir abonder dans le sens de M. Blondel, nous reconnaîtrons que chacune des trois principales traditions philosophiques prend bien, en fait, son point de départ dans l'admission d'un tuf inébranlable du connaissable, qu'il s'agisse de l'*on* des présocratiques, du *dharma* (substructure de l'existence, en même temps que loi des phénomènes ou pensée concrète) indien ou du *tao* chinois. Ce qui ne prouve rien pour la solution blondélienne du problème de la pensée, mais ce qui cependant ne saurait être indifférent à son auteur. Espérons que celui-ci nous livrera bientôt sa version entière du drame de la pensée, dans le lyrisme de sa genèse. Les premiers actes ici mis en scène ont de l'éclat; mais il nous semble qu'enthousiaste de ce devenir actif et intellectuel, le dramaturge risque d'oublier la positivité ontologique de

ses principes. « La pensée, dit-il, a, ou plutôt est une norme » (XXXIII). Nous ne voyons plus comment elle se fonde sur l'être, si c'est par sa légalité propre qu'elle atteint à l'objectivité; nous revoilà, semble-t-il, en plein criticisme. Mais attendons pour juger.

A propos de l'*Etre,* par M. **Lavelle,** nous avons montré que l'originalité de ce philosophe consiste à éprouver l'« être » avec autant de netteté concrète qu'en trouvent les autres hommes dans l'expérience sensible, et comme ce que l'on conçoit bien s'exprime lucidement, à frapper en de saisissantes formules les axiomes ontologiques de la « perennis philosophia ». Vivre, pour cet auteur, c'est participer à l'être; « in illo vivimus, movemur et sumus ». Nous en sommes avides, et, Dieu merci, point il ne risque de nous échapper, même si nous nous ingénions à le méconnaître. Si quelqu'un a des titres à passer pour le doctrinaire du réalisme actuel, comme ayant dégagé le réalisme de tous les âges, c'est assurément notre philosophe.

D'abord il découvre l'être en son moi, comme tous les mystiques et comme les partisans réalistes de la raison. Secondement, il montre l'identité de l'être et de la pensée; celle-ci ne se distinguant de celui-là que par son inachèvement; supposer un tout du possible, c'est tout le « pensable » de Blondel, donc, dans son intégrité, l'être. En troisième lieu, le particulier n'existe que par analyse, le fini que par participation; mais l'individu imite le tout. Les quatrième et cinquième parties traitent de la présence dispersée, puis retrouvée. Voilà bien par où l'épopée de l'esprit apparaît, comme nous l'indiquions tout à l'heure, un drame impliquant crise, angoisse, puis apaisement. L'enfant prodigue a fait souffrir les siens et a souffert, pour s'être méconnu comme clef de voûte de sa famille. Il retrouvera sa propre nature en rentrant dans son « être », ou, pour suivre la métaphore, en revenant au giron dont il est issu. Résorption du freudisme en éléatisme selon Parménide!

M. **Valensin** nous offre un pastiche de Malebranche; non seulement par la forme des dialogues, mais par le fond même, puisqu'il découvre, lui aussi, que sa chienne n'a pas d'esprit.

Sans doute elle sent, mais si elle est douée de perception, elle ignore l'aperception. « Mens momentanea », si l'on en croit Leibniz et le penseur lyonnais, ne diffère pas de la matière. Ce débat succède à une discussion sur la nécessité, pour percevoir le successif, d'avoir son siège hors de la succession. Nous recommanderons à M. Valensin de tourner sa curiosité sur la façon dont l'Inde a débattu, très à fond, le problème de « Balthazar », soit dans la discussion des grammairiens sur le *sphota*, soit dans la dialectique du *Milindapraçna* (*The Questions of King Milinda*, dans les *Sacred Books of the East*). Autant ici « Théophile » surprend « Ariste », autant sera surpris M. Valensin, en présence d'un sophiste indien qui retient l'attention d'un dynaste grec.

Les cent pages sur Pascal qui terminent ce livre mériteraient une publication séparée. Nous les recommandons à tous ceux pour qui le « cas Pascal » est crucial en philosophie.

M. **Yves Simon** nous apporte, lui aussi, une dogmatique réaliste plutôt qu'une critique du connaître. Comme par hasard — pardon! providentiellement — il retrouve le thomisme. Nous voulons bien croire qu'il ne s'y est pas efforcé, mais comment ne pas supposer que, fût-ce à son insu, et de par sa formation même, il a construit sur mêmes bases et selon même plan? Pour nous, qui ne cherchons pas un exposé du réalisme de S. Thomas, après tant d'autres, l'ouvrage vaut par des notes fort utiles (surtout p. 58-61, à propos de Descartes et d'Hamelin).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le passé et l'avenir de l'Homme, d'après quelques livres récents et une conférence de l'Union rationaliste. — H. Vignes : *les Prématurés*, Masson. — Z.M. Bacq : *Hormones et Vitamines*, Actualités scientifiques, Hermann.

Plus d'une fois des lecteurs du *Mercure* m'ont demandé l'avis des biologistes modernes au sujet **du passé et de l'avenir de l'Homme.** J'ai déjà parlé ici de quelques livres où on trouve des renseignements à cet égard, entre autres *Créative Evolution*, de Hurst, *l'Espèce, l'Instinct, l'Homme*, du

Dr Devaux. Van Gennep, dans un des derniers numéros du *Mercure*, montre que nous savons bien peu de choses sur l'Homme fossile et nos ancêtres immédiats. En février dernier, les *Cahiers rationalistes* ont publié ma conférence sur « l'Elan vital et l'Evolution créatrice », où je donne quelques aperçus sur la question.

Il paraîtrait qu'un de nos ancêtres lointains était voisin d'un petit Lémurien vivant en Malaisie, le *Tarsius spectre*. Voici les caractéristiques de cet animal : station dressée; mains et pieds disgracieux, munis d'ongles; grandes oreilles; immenses yeux jaune-vert; hémisphères cérébraux relativement bien développés, où se différencient des zones optiques et acoustiques. Un peu l'aspect d'un philosophe, cet ancêtre!

Dans la lignée des ancêtres de l'Homme, on observe l'accroissement progressif de la taille comme dans les autres lignées de Mammifères, mais aussi l'accroissement de masse du cerveau. Quand une tendance apparaît dans un groupe du monde animal et que, petit à petit, au cours des générations successives, elle s'accentue, on dit qu'il y a *orthogenèse*. L'Homme serait l'aboutissant d'une orthogenèse. Mais orthogenèse n'implique pas forcément progrès. La plupart des auteurs de théories du transformisme ont admis comme un dogme le principe du perfectionnement progressif des êtres. Ceci est loin d'être exact : chez les Mammifères en particulier, les orthogenèses ont plus d'une fois conduit à des phénomènes de dégénérescence, à de nombreuses désharmonies. Ainsi les formes géantes des Cétacés et des Proboscidiens présentent des stigmates de dégénérescence marquée, entre autres l'acromégalie, développement exagéré de la tête, et la dégénérescence adipeuse. Les Edentés, en voie de disparition, constituent une véritable collection de « monstruosités naturelles ». Chez l'Homme, on observe aussi des caractères de dégénérescence : peau nue, dentition uniforme... Seraient-ce les signes précurseurs d'une décadence? L'Homme va-t-il suivre l'exemple des Cétacés et des Proboscidiens? Il est déjà si grand par rapport aux ancêtres, et son cerveau est si lourd! Des orthogenèses régressives ont conduit à la cécité congénitale. Est-ce cela qui menace l'Homme? Le Dr Devaux le considère déjà comme un être dysharmonique, à la tête

trop grosse, aux bras trop courts; l'Homme serait un « Anthropoïde ralenti de développement : parmi les Mammifères, il est de ceux qui croissent le plus lentement; pour doubler de poids, le petit de l'Homme met 180 jours, un Chien seulement 8 jours. Chez l'Homme, persistent longtemps des caractères infantiles.

Le développement de l'œuf humain et du fœtus présente de nombreuses désharmonies. L'œuf humain est d'une fragilité extrême et périt souvent au moment de la fécondation. Le fœtus doit soutenir une âpre lutte contre l'organisme maternel, au sein duquel il vit en parasite. L'embryon n'acquiert la possibilité de vivre librement que tout à fait à la fin de la vie intra-utérine, et, chez l'enfant à la naissance, trop souvent la maturité chimique et l'achèvement des organes ne sont pas réalisés complètement.

C'est ce que montre bien le Dr Vignes dans son récent livre, **les Prématurés.** Longtemps, le fœtus est trop pauvre en calcium et en magnésium; c'est dans le dernier mois que se fait brusquement l'enrichissement en ces métaux. La pauvreté des réserves graisseuses et azotées est catastrophique pour le prématuré. L'enfant vient au monde avec un stock de vitamines insuffisant. De plus, la peau est trop mince, avec trop peu de glandes; le tube digestif a une musculature trop faible, le péristaltisme intestinal est paresseux; les ferments digestifs sont peu actifs; une certaine proportion de globules sanguins n'ont aucune valeur fonctionnelle; le centre nerveux qui règle les mouvements respiratoires ne fonctionne que d'une façon intermittente; le système nerveux est imparfaitement différencié; les fibres des faisceaux nerveux sont incomplètement isolées les unes des autres par la myéline; en particulier le faisceau pyramidal qui joue un rôle si important chez l'adulte ne se myélinise qu'après la naissance même à terme; enfin, les glandes à sécrétion interne à hormones, restent souvent insuffisantes.

Tout déficit, toute imperfection à la naissance ont souvent des répercussions plus ou moins lointaines; le médecin lutte difficilement contre les tares congénitales.

Hurst, lui, pense qu'à l'*Homo sapiens* actuel succéderont des êtres de plus en plus affranchis de la matière, et finale-

ment de purs esprits doués d'immortalité. Mais il est à craindre que l'esprit reste toujours esclave de la matière.

Le développement et l'activité de notre cerveau sont fonction des sécrétions de la glande thyroïde et d'autres hormones.

On a de plus en plus tendance à attribuer les déséquilibres organiques, les désharmonies fonctionnelles, chez les animaux supérieurs, à un dérèglement de la régulation chimique par les hormones. Les vitamines interviennent aussi manifestement dans certains états de dégénérescence.

Que sont, au juste, les fameuses hormones, les vitamines? Chaque jour on nous fait connaître des faits nouveaux concernant ces substances, qui se montrent si actives à des doses infinitésimales. Telle mise au point de la question se trouve rapidement dépassée, démodée. Il vient de paraître, dans les *Actualités scientifiques* de l'éditeur Hermann, un exposé remarquable de Bacq sur **Hormones et Vitamines**; je ne puis qu'en conseiller la lecture.

La seule différence essentielle qui paraissait exister entre les vitamines et les hormones est que les premières se trouvent dans les aliments, tandis que les secondes seraient fabriquées par les glandes de l'organisme. Or, il est possible que les hormones sexuelles soient des substances introduites par les aliments et qui sont venues se fixer dans les glandes reproductrices. De plus, parmi les vitamines, le calciférol (vitamine D), d'origine alimentaire, a une action œstrogène nette. D'autre part, le Rat et le Chien peuvent fabriquer l'acide ascorbique (vitamine A), ce qui explique que ces animaux, contrairement au Cobaye et à l'Homme, sont rebelles au scorbut.

On aimera la conclusion de cet aperçu sur le problème des quantités infinitésimales en Biologie :

C'est à regret que je me vois obligé de terminer cette petite monographie sans conclusion ferme. Je crois cependant avoir fait œuvre utile en présentant sous une forme nouvelle une quantité considérable de documents récents, en insistant sur certaines questions encore très controversées et surtout en essayant d'apprécier

à la fois la limite de nos connaissances actuelles et la grandeur de notre ignorance.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le côté juridique de l'affaire Prince. — Après huit mois bientôt, la mort du conseiller Prince reste un *vrai* mystère : j'entends ainsi que son caractère mystérieux n'est pas seulement le produit des grandes difficultés qu'éprouve l'opinion publique à voir clair en matière de drames judiciaires retentissants. L'ancien chef de la section financière du parquet de la Seine a-t-il été assassiné? Je n'en sais rien. Ou bien s'est-il suicidé? Je n'en sais rien. La première hypothèse me paraît plausible; la seconde me paraît plausible, elle aussi. Je veux, en ce qui concerne cette seconde, expliquer pourquoi. Je voudrais rendre le lecteur capable d'admettre non pas que Prince s'est suicidé, mais qu'il s'est trouvé, durant les quelques semaines qui précédèrent sa mort, dans l'état d'esprit qui peut conduire un homme au suicide, quand cet homme est un magistrat mêlé, de par l'exercice de ses fonctions particulières: celles de chef de la section financière de la Seine, à l'affaire Stavisky. Qu'il ait reçu la mort ou qu'il se soit donné la mort, le malheureux est mort de l'affaire Stavisky. C'est sur cette conviction que je me fonde pour faire regarder de près un côté du problème sur lequel le public ne possède que des données vagues, quand elles ne sont pas fausses, et auquel il est impossible, livré à ses seules lumières, qu'il comprenne rien.

Je le ferai sans quitter d'un pas le terrain de la rubrique à laquelle cette chronique ressortit.

§

Le 18 octobre 1929, une plainte du ministre des Finances contre une société dite *Compagnie foncière d'entreprises générales de travaux publics* arrive au parquet de la Seine. Datée du 15, elle est transmise par le procureur général, « prescrivant une enquête très discrète à confier à

M. Prince (1) », chef de la section financière. Elle dénonce les termes d'une notice de publicité insérée, le 7 octobre, dans divers journaux et relative à l'émission, par cette société, de 200.000 obligations de 500 francs, formant un total de 100 millions, et produisant 7 % d'intérêt.

Il était indiqué que le remboursement des obligations de chaque série serait intégralement garanti au moyen d'une inscription de rente 4 % 1918, immatriculée au nom d'une société civile, constituée à cet effet, le titre devant être déposé à la Caisse des dépôts et consignations. Le ministre estimait intolérable, dans une notice de publicité, l'indication, sous une forme tendancieuse et en vue d'attirer l'épargne publique, d'une sorte de garantie accordée par la Caisse des dépôts; il demandait l'ouverture d'une information tant sur l'opération d'émission engagée par la compagnie que sur l'objet précis de son activité (2).

Rien de plus juste que cette demande, et par conséquent rien de plus simple que la conduite que le chef de la section financière avait à tenir. Une pareille notice, par le seul fait de son existence, devait lui paraître tomber sous le coup de l'article 15 de la loi du 24 juillet 1867, lequel considère comme des escrocs ceux qui, « par publication de faits faux, ont obtenu ou tenté d'obtenir des souscriptions ou des versements ». Le temps de prendre des renseignements qui eussent tout de suite montré le caractère cyniquement frauduleux de cette société et découvert, derrière ses administrateurs, — si hauts fonctionnaires en retraite qu'ils fussent, — la personnalité de Stavisky, une information devait être ouverte.

Or, par un rapport du 30 octobre, le substitut Prince expose qu'on ne pouvait trouver dans la publicité effectuée en vue de l'émission des obligations de la Compagnie foncière les éléments d'une infraction à l'article 15 de la loi du 24 juillet 1867. La société civile dont elle est accompagnée a bien pu, dans sa constitution, violer certaines prescriptions de la loi du 19 décembre 1907, mais il faudrait, pour la poursuivre de ce chef, un procès-verbal dressé par l'Enregistrement et une plainte ministérielle. En attendant, il faut se garder de porter

(1) Audition de M. Pressard, ancien procureur de la République, le 11 avril 1934, devant la Commission d'enquête parlementaire. (*Le Temps* du 13 avril.)

(2) Deuxième rapport de la Commission d'enquête judiciaire présidée par M. Lescouvé. (*Le Temps* du 4 mars.)

préjudice à une affaire qui débute et dont la constitution paraît régulière, puisque le capital a été versé dans la proportion prescrite par la loi et qu'aucune plainte n'a été formulée par un tiers se disant lésé. Le procureur de la République approuve sur-le-champ le rapport de son substitut (31 octobre), il l'expédie dare-dare au procureur général, qui l'approuve lui aussi; le garde des Sceaux s'empresse d'y dire amen et, par une décision vraisemblablement unique dans les relations d'un parquet avec un plaignant tel que le ministère des Finances, la plainte de celui-ci est rejetée.

Le fait me paraît énorme, si énorme que le jour où ses pleines conséquences éclateront — à partir du 7 février 1934, par exemple, — je n'aurais pas voulu être sous la robe du magistrat auquel est dû le rapport d'où il résulte. L'idée que je ne suis pas le seul responsable si l'affaire de la Foncière n'a pas été écrasée dans l'œuf, l'idée que l'erreur que j'ai commise, — au cas où ma conscience ne me reprocherait qu'une erreur — a reçu l'approbation de mes chefs pourra me tranquilliser au point de vue matériel, mais non pas au point de vue moral. Car je sais bien que, si j'eusse nettement conclu à l'information, mon procureur et mon procureur général, au cas même où (par hypothèse) ils eussent désiré que je proposasse une solution contraire, n'auraient jamais osé, n'eussent positivement pas pu aller à l'encontre de mes conclusions. Et puis, avais-je donc à solliciter leur avis pour recueillir des renseignements qui, exposés dans mon rapport, leur liaient les bras, au cas où (toujours par hypothèse) il eût été besoin qu'ils eussent les bras liés? Mais pas du tout. Chef de la section financière et jouissant de l'autorité personnelle dont jouissait le substitut Prince, j'avais aisément tous moyens d'agir de façon indépendante.

Ceci bien entendu, je constate, me plaçant au point de vue que j'ai annoncé : celui du trouble que le souvenir, en 1934, de son rapport de 1929 peut jeter dans l'âme de son rédacteur, je constate qu'il a agi ouvertement et qu'il était complètement couvert par ses chefs. Et je tiens compte, à sa décharge, du libéralisme extravagant qui animait en 1929 notre Thémis répressive, et sans lequel une affaire comme l'affaire Stavisky serait inconcevable, mais grâce auquel elle s'est produite... naturellement. Le rapport du substitut Prince,

signé et contresigné par son procureur et son procureur général, approuvé par le Garde des Sceaux, n'est en somme qu'une savante application par $a + b$ du précepte que notre imbécile déesse recommande à ses serviteurs : en présence d'un fait qualifiable crime ou délit, ne recherche pas comment tu dois faire pour poursuivre, recherche comment tu dois faire pour ne pas poursuivre.

Si les relations de l'ex-chef de la section financière avec la Foncière se fussent bornées à cette première rencontre, je n'y verrais pas un motif suffisant à la plausibilité du suicide.

§

Au service de la section financière est attaché depuis longtemps le commissaire divisionnaire Pachot. C'est avec cet excellent fonctionnaire que ladite section travaille. Si, en 1929, son chef avait voulu être renseigné, un coup de téléphone : M. Pachot était là.

En mars 1930, M. Pachot remet à la section une série de rapports (18, 22, 24 mars), signés de lui-même et de l'inspecteur Gripois, et dont le principal a été recueilli par cet inspecteur. Ils signalent que Stavisky est l'animateur occulte des sociétés Compagnie Foncière d'entreprises générales de travaux publics et Société d'installations mécaniques et agricoles.

La presse financière avait, disaient-ils, commenté la présence, dans ces affaires, de personnalités qu'on pouvait s'étonner de rencontrer aux côtés de Stavisky: le conseil d'administration de la Foncière était présidé par l'ancien préfet de police Hudelo et comptait parmi ses membres l'ancien conseiller d'Etat Monod. L'administrateur de la Société d'installations mécaniques était le sieur Wurtz, président de section honoraire au Conseil d'Etat.

Constituée le 18 avril 1929 au capital de 2.500.000 francs, la Foncière avait, dès novembre suivant, porté ce capital à 10 millions par la création de 15.000 actions nouvelles de 500 francs, toutes souscrites par un sieur Cazenave, qui, simple expert-comptable et ne paraissant avoir d'autres ressources que le produit de son travail, détenait à lui seul 19.840 actions sur les 20.000 formant au total le capital social.

En réalité, Cazenave aurait agi pour le compte de Stavisky dissimulé sous son prénom d'Alexandre et qui, sous le titre de conseiller technique de la société, en dirigeait toute l'activité.

Les rapports soulignaient que la Foncière procédait à l'émission de 100 millions d'obligations et avec des conditions d'amortissement et de remboursement qui ne paraissaient pas avoir les garanties désirables. De son côté, la Société d'installations annonçait la prochaine émission d'obligations vraisemblablement appelées à alimenter les caisses de la Foncière. Suivaient des renseignements détaillés concernant Stavisky, couramment appelé l'escroc des banques, récidiviste des plaintes, des condamnations, gredin archi-avéré.

Au premier des rapports, daté 18 mars, était annexée une note de Pachot, qui attirait « particulièrement l'attention de M. Prince sur ce rapport concernant une société en train d'émettre pour 100 millions d'obligations ».

Le commissaire rappelait que Stavisky, arrêté en 1926 pour escroqueries, puis mis, décembre 1927, en liberté provisoire, avait aussitôt repris ses opérations. Il y avait donc intérêt à rechercher si Cazenave, souscripteur de la presque totalité des obligations de la Foncière, ne masquerait pas simplement Stavisky et le groupe d'indésirables soumis à son influence. M. Pachot se déclarait *prêt à procéder, dès que le parquet en marquerait le désir, à des recherches en Bourse et en banque sur les tractations auxquelles avaient pu donner lieu les titres des sociétés visées par les rapports de police.*

Que fait, après avoir reçu ces rapports qui lui parviennent directement, le chef de la section financière? Il fait de telle façon que, — le cas réservé de son procureur de la République (3), — personne que lui n'en connaîtra l'existence

(3) Quand donc le conseiller Prince a-t-il dit la vérité? Est-ce entre le 30 janvier et les 14-15 février 1934, où il déclarait oralement et par écrit qu'il n'a pas remis le rapport Gripois à M. Pressard et s'est contenté de lui en parler pour lui en dire que ce rapport n'avait aucune importance? Est-ce entre les 14-15 février et la veille de sa mort, où il a affirmé le lui avoir, sur sa demande, remis?

C'est une question de grand intérêt, certes, mais qui sort du plan que je me suis tracé, et exigerait une longue étude. La résoudre en faveur du second point ne retirerait rien à la force de la démonstration que je présente, à savoir que l'hypothèse du suicide est plausible.

avant la fin juillet 1931, alors qu'ils sont devenus pratiquement inutiles, je vais dire plus loin pourquoi. Et ils n'auront servi à rien avant le 30 janvier 1934, jour où, devant la cour d'appel, comparaîtront, pour infractions à l'article 4 de la loi de 1907, les Hudelo, Monod, Dargent, et autres administrateurs de la Foncière, et où les avocats de la partie civile les sortiront du dossier et les jetteront, comme une pierre, dans la nauséabonde mare aux grenouilles que les parquets de la Seine et de la Cour ont laissé former par les affaires Stavisky.

§

Stavisky, en 1929 et 1930, était-il donc un inconnu pour le chef de la section financière?

Quelques phrases de M. Cauwès, conseiller à la cour, dans sa déposition devant la commission d'enquête, le 13 avril (4), répondront à cette question.

Prince était mon ami. Il est entré à la section financière en décembre 1925. J'en étais le chef depuis 1922. Il en est devenu le chef en 1928... Prince et moi, nous avons vécu ensemble des heures pénibles dans les débuts de l'affaire Stavisky... Nous avions une confiance absolue l'un dans l'autre.

En 1925-26, le procureur Prouharam... m'invita à suivre l'affaire Stavisky, qu'instruisait alors M. Decante, bien qu'elle ne fût pas à proprement parler financière, et relevât de la 5e section.

Fin juin 1926, M. Cauwès connaît les efforts de l'avocat ancien président du Conseil et plusieurs fois garde des Sceaux Renoult pour obtenir du parquet la levée du mandat d'arrêt décerné contre Stavisky, en fuite. Le juge d'instruction Decante lui exprime son dégoût et ses inquiétudes.

Il fallait agir. Je fis venir M. Pachot, mon vieux commissaire Pachot, dont le cœur de véritable auxiliaire de la justice a été bien souvent ulcéré. Je le sentis moi-même un peu inquiet. Secouez au besoin la Sûreté générale, lui dis-je. La situation peut devenir pour nous intolérable.

Le 26 juillet, M. Pachot arrêta Stavisky et ses compagnons, non sans peine.

(4) *Le Temps* du 15 avril.

A partir du 15 août, je fus remplacé par M. Prince. Nous eûmes, lui et moi, une dernière conversation avec M. Pachot au sujet de l'affaire Stavisky.

§

Comment donc et pourquoi Prince a-t-il agi ainsi? Vous me le demandez? Je vous le demande à mon tour. Demandons-le ensemble à l'un de ceux qui pourraient le mieux le dire, s'ils le savaient; au magistrat qui en 1931 remplacera Prince comme chef de la section financière. M. Fontaine nous répond:

Je ne connaissais pas (5) le rapport Gripois. Je l'ai lu depuis. J'ai été étonné par la déclaration de Prince, savoir que ce rapport n'avait pas d'importance parce qu'il n'ajoutait rien à l'enquête faite par M. Prince, au sujet de la constitution de la société.

En effet, ce rapport Gripois ne portait pas sur la constitution de la société, mais sur l'augmentation du capital. Il signalait une souscription considérable de Cazenave, comptable sans fortune personnelle, qui ne pouvait être qu'un prête-nom de Stavisky. Il signalait en outre que cette société allait émettre des obligations.

Au vu de ce rapport, un substitut fougueux aurait ouvert une information; un substitut pondéré aurait interrogé Cazenave; un substitut pusillanime aurait demandé des instructions à ses chefs.

Or, Prince était l'homme le plus loyal et le plus indépendant que j'aie connu. Jamais je n'ai critiqué ses décisions. Comment se fait-il qu'il n'ait pas donné une solution normale à cette affaire? A-t-il été empêché? Je ne sais. Je n'ai sur ce point aucune opinion (6).

Comment M. Fontaine comprend-il que son ami et prédécesseur ait tenu le rapport Gripois pour peu important? L'aurait-il lu un peu vite?

(5) Le 1er février 1934, jour où M. Fontaine a vu Prince apporter à son procureur, conformément à la demande de celui-ci, une note relatant ses diligences dans l'affaire de la Foncière et lui confirmer à plusieurs reprises qu'il ne lui avait pas remis le rapport Gripois et qu'il s'était contenté de lui en dire qu'il avait reçu, en 1930, un rapport de la police judiciaire, rapport auquel il n'attachait aucune importance, car il n'ajoutait rien à ce qu'il savait.

(6) Déposition, le 17 avril 1934, devant la Commission parlementaire. (*Le Temps* du 19 avril.)

Plus loin, le témoin déclarera qu'interrogé par un membre de la Commission Lescouvé, le premier président lui-même ou le conseiller Le Marc'hadour, qu'impressionnait beaucoup la lecture du rapport Gripois : « *Je lui répondis qu'il me paraissait insensé, inconcevable que sur un tel rapport on n'ait pas suivi.* »

R. — Il ne me paraît pas possible qu'il l'ait lu vite, puisqu'une note de M. Pachot l'accompagnait. Il est fort possible qu'un magistrat de la section financière commette une erreur d'appréciation : actuellement, je le dis à titre d'exemple, je lis quatre-vingts dossiers par jour. Mais là, c'est impossible. M. Prince avait lui-même été chargé de l'enquête. C'est un fait qui marque pour un magistrat de la section financière. Dans ces conditions, il est inadmissible qu'il s'agisse d'une erreur d'appréciation (7).

§

Il n'y a pas dans l'affaire que les rapports Pachot-Gripois. Il y a le rapport Pachot-Cousin.

Le 4 juin 1931, la section financière reçoit de M. Pachot un rapport daté du 21 mai, signé de l'inspecteur Cousin, agissant sur commission rogatoire du juge d'instruction de Tours. Des renseignements étaient fournis sur trois sociétés, dont la Foncière, desquelles le véritable dirigeant et animateur paraissait être Stavisky. Les plus mauvais renseignements étaient fournis sur cet individu, deux fois condamné (disait l'inspecteur) en 1916 et en 1918 et encore poursuivi devant la XIII[e] chambre, la décision se trouvant sans cesse retardée par des renvois dont l'opinion publique s'était fortement émue.

Que fait le chef de la section financière? *Il attend jusqu'au 18 juin*. Et pourquoi faire? Pour transmettre non pas précisément à Pachot, mais au directeur de la police judiciaire, le rapport Cousin, avec une note ainsi conçue :

Soit transmis, avec prière de vouloir bien vérifier si le nommé Cachard, dont il est question dans l'affaire, est bien le Cachard de la Banque du Poitou. D'après les renseignements que j'ai recueillis, ce ne serait pas lui.

Vérifier, d'autre part, si Alexandre est bien Stavisky et si Cazenave est l'homme de paille de Stavisky; au besoin, entendre ce dernier.

Le 5 juillet, Prince partira en vacances sans dire un mot de l'affaire Stavisky au substitut, son adjoint, qui le remplace comme chef de service, et c'est le 18 juillet que ce substitut, M. Bruzin, recevant réponse de la police judiciaire au soit-

(7) Déposition de M. Fontaine, substitut du Procureur de la République, le 17 avril. (*Le Temps* du 19 avril.)

transmis du 18 juin, s'apercevra qu'un dossier relatif aux affaires Stavisky existe à la section financière depuis octobre 1929 (8).

M. Bruzin gardera ses fonctions d'intérimaire jusqu'à la fin des vacances et son chef, alors rentré, sera nommé le 24 octobre substitut du procureur général.

MARCEL COULON.

ETHNOGRAPHIE

Henri Berr : *En Marge de l'Histoire Universelle: les problèmes de l'histoire; les origines humaines; les premières civilisations; le miracle grec; l'aube de la science.* La Renaissance du Livre (Bibliothèque de Synthèse historique, « L'Evolution de l'Humanité », série complémentaire), in-16.

Voici un livre qui, tant par l'étendue des sujets traités que par la richesse des faits produits comme témoignages ou preuves de la méthode qui a présidé à leur élaboration, permet de rectifier bien des idées courantes, ou plutôt d'élargir l'horizon que les programmes scolaires ont rétréci jusqu'ici, et tendent à rétrécir plus encore par leur souci du détail et l'élimination des observations personnelles, donc par l'imposition de conceptions élaborées il y a cinquante ans et qui mériteraient un sérieux coup de balai.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'Henri Berr, en se situant **En marge de l'Histoire Universelle,** soit, à mon sens au moins, bien révolutionnaire. Encore jeune, il eut l'idée d'une « synthèse historique » puisque, vers quinze ans, il rédigea un *Discours sur l'Histoire Universelle* sans connaître celui de Bossuet; sans connaître non plus, je pense, Montesquieu, Goguet, Rousseau, Diderot... Et dès ce moment, dit-il, il eut le « sentiment que l'histoire est le cœur de la science ». Poussé par ce sentiment, Henri Berr a créé la Revue de Synthèse historique, la Bibliothèque (*idem*), l'Institut (*idem*), et je lui souhaite de créer encore autre chose (*idem*).

> Aussi est-ce pour lui un émerveillement de voir aujourd'hui, par le savoir et le talent de ses collaborateurs, se dérouler cette histoire universelle qu'il a rêvée dans sa prime jeunesse (p. XII, note).

La franchise de cet aveu fait plaisir; et aussi que Berr ait dans ce volume réuni les préfaces qu'il avait données à quel-

(8) Déposition de M. Bruzin à l'enquête parlementaire, le 17 avril 1934. (*Le Temps* du 19 avril.)

ques-uns des trente et quelques volumes de sa collection. Car c'est là, mieux peut-être que dans ses articles, conférences et analyses, qu'il a exposé sa doctrine. Mais d'avoir en soi la tendance synthétique plutôt que l'analytique est conforme à la grande doctrine française, de la *Chanson de Roland,* par Raymond Lulle et Montaigne, jusqu'à Claude Bernard, Pasteur, Giard. Il semble que des lexicographes comme Ducange et Quicherat (lisez sa préface) furent animés aussi de cet esprit. Au dehors, Shakespeare et Bacon aussi synthétisent, Leibniz, Schiller, Gœthe, Nietzsche... Qu'on ne me fasse pas dire que j'accuse Berr d'enfoncer une porte ouverte; mais qu'on admette seulement mon intention de montrer que, s'opposant au refus de synthèse qui succéda à la guerre de 1870, sous prétexte d'une supériorité de l'analyse allemande, on doit situer Berr dans la lignée des esprits vraiment français.

Bien sûr, dans ces préfaces, il ne pouvait dire que du bien de ses collaborateurs, même de Picard dont l'ouvrage est une accumulation de points d'interrogation et de *non possumus;* ou d'autres, dans les livres desquels je n'ai pas réussi, après une lecture attentive (non d'amateur, mais utilitaire, puisque j'en avais besoin pour mes recherches personnelles), à discerner la tendance synthétique berrienne.

Le plus curieux est qu'opposé, par cette tendance, par sa manière de présenter et d'interpréter les faits, par sa manière même d'écrire, au procédé dit universitaire ou pédagogique officiel, Berr ait uniquement fait appel (sauf pour Jacques de Morgan) à des professeurs de collège, de lycée et de faculté. Peu d'entre eux ont fait de l'exploration directe, des fouilles, des découvertes; peu ont vécu dans le peuple dont ils parlent; car il subsiste des Grecs et des Romains, des Gaulois et des Germains, des Assyriens et sans doute en Ethiopie des Egyptiens psychologiquement conformes aux modèles « historiques ». De sorte que la plupart de ces trente volumes sont seulement des mises au point fondées sur les travaux d'autrui; comme mises au point, tous, ou presque, sont excellents. Mais comment Berr a réussi à les regarder comme des synthèses partielles, sur lesquelles édifier sa propre synthèse universelle, me dépasse. J'appelle synthèse

l'*Introduction à l'histoire de l'Europe* de Lavisse; j'appelle aussi synthèse la sériation des constantes et dominantes et la subordination des facteurs ou éléments temporaires, occasionnels, aberrants, sporadiques, locaux, etc. Je ne vois pas, parmi ceux que j'ai lus, un seul de cette série qui donne cet effet de pyramide; ni dans les préfaces de Berr des indications précises sur la méthode à suivre pour construire, sur une analyse méticuleuse, le petit groupe des faits et notions « synthétiques ».

C'est un propos intéressé; car il n'est pas facile de garder la tête libre dans l'ethnographie universelle, qui comprend nécessairement l'histoire universelle. Et c'est là notre point de différenciation. Tout en applaudissant Berr d'exiger que la synthèse soit la discipline de l'historien, je ne saurais admettre que tout n'est que science historique, ou que l'histoire soit le cœur de la science. C'est en cela que Berr appartient au siècle passé, alors que le siècle actuel, non sans peine, a enfin pris contact avec la réalité universelle *vivante*, avec les formations spontanées, avec les variations sans cesse naissantes et avec les peuples qui, n'ayant pas d'histoire écrite, tout de même vivent depuis aussi longtemps que les autres, ont évolué autant, exigent autant leur droit à la vie, du fait même de leur existence. Pour un ethnographe, il n'y a pas de « miracle grec » ; il y a des milliers de « miracles » humains.

Ici Lucien Lévy-Bruhl est bien plus moderne; mais les historiens, même synthétiques, ne comprennent que difficilement ce qu'il y a par-dessous ses volumes. Vieillie est aussi l'idée, non expressément affirmée, il est vrai, par Berr, que l'histoire a une valeur totale. Ce qu'elle nous donne, ce sont de tout petits fragments de la vraie vie universelle, ce que quelques esprits un peu plus curieux ont jugé bon de transmettre. Les journaux ont un peu comblé ce déficit. Mais, même pour la guerre de 1914-1918, quelle est la proportion entre ce qui a été vécu et ce qui a été enregistré par ceux qui fourniront la matière d'une « synthèse » de cette guerre aux historiens de l'an 2000?

Que si déjà l'histoire écrite est insuffisante pour reconstituer une image complète des vingt derniers siècles (et Henri

Berr est trop avisé, trop érudit aussi, pour le nier), comment peut-il écrire :

> Du point de vue de la synthèse, l'étude du plus lointain passé de l'homme est autrement attirante et féconde que celle de bien des textes du moyen âge ou des temps modernes...

Alors que, pour ces périodes reculées, il ne subsiste que des témoins difficiles à dater exactement et imputrescibles, donc une partie seulement de la civilisation matérielle; et que l'ethnographie enseigne, par des milliers d'observations, que de la civilisation matérielle on ne peut pas conclure à l'intellectuelle. Berr ajoute :

> L'esprit de synthèse a cette vertu de discriminer l'utile et le superflu, l'essentiel et l'accessoire (page 99).

Soit, mais utile, superflu, essentiel et accessoire ne peuvent désigner que des appréciations personnelles et des évaluations variables. Il n'y a pas d'outil, même en pierre, qui ne soit tantôt utile et tantôt superflu; et telle croyance qui, en un temps et un lieu donnés, est essentielle, ailleurs n'est qu'accessoire. Seulement, est-ce l'esprit de synthèse, comme « l'esprit des lois », qui permet cette discrimination, ou ne serait-ce pas plutôt l'esprit d'analyse?

J'ai situé dans cette chronique ces observations de méthode; dans celle de folklore ou de préhistoire, j'aurais conduit l'argument un peu autrement. Il est bien certain que Berr a raison pour sa tendance; ce sur quoi j'ai des doutes, c'est s'il a exécuté, dans ce livre et ailleurs, ce qu'il voulait faire. Il s'oppose à l'influence littéraire; mais n'a-t-il pas trop accordé à l'influence du pôle opposé, l'érudition? Dans les livres de ses collaborateurs et dans ses préfaces, a-t-il vraiment mis dans la lumière directe l'essentiel, et laissé dans la pénombre l'accessoire? C'est au lecteur d'en juger; car je suis moi-même partie dans ce débat, puisque je considère, aussi, depuis plus de trente ans, que ce n'est pas l'esprit historique, ou synthético-historique, qui donnera la solution des grands problèmes humains, mais « l'esprit ethnographique », au sens biologique.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Ferdinand Bac : *Rome,* Hachette. — Henry Casseville : *Pékin, Ville Eternelle.* Fasquelle.

Les hasards de cette rubrique rapprochent aujourd'hui deux villes qui ont les avantages d'une durée presque fabuleuse. C'est **Rome,** capitale du vieux monde païen, puis chrétien, et, à l'autre extrémité de l'Asie, la cité millénaire de Pékin, dont les origines se perdent dans la nuit des âges.

L'Italie actuelle surprendrait grandement un voyageur qui l'aurait parcourue il y a seulement une vingtaine d'années. On a sur elle beaucoup écrit, mais nous demeurons toujours avides d'impressions, car chaque auteur juge les choses et les êtres d'après son tempérament. M. Ferdinand Bac, bien qu'ayant fait précéder son titre principal de « Promenades dans l'Italie nouvelle », ne nous parle en réalité que de la capitale. C'est d'ailleurs un sujet assez important pour donner matière à l'ouvrage. Les monuments, il faut le reconnaître, ont été très soignés par la direction actuelle, et des travaux et fouilles ont été entrepris afin de les mettre en valeur. Le volume débute par le Pincio, qui permet de dominer la ville et d'où un escalier monumental, qui depuis Louis XV appartient à la France, invite à descendre visiter la cité. Nous signalerons en passant un grand obélisque et divers palais, dont quelques-uns sont occupés par des marchands. Un chantier énorme où s'affairent plus de dix mille ouvriers, crée, place de Venise, une considérable agitation. Une voie qui s'appellera *via del Impéro* a percé ce quartier millénaire et pouilleux qui gisait aux pieds du Capitole. Ces gigantesques travaux ont mis à jour des restes de forums, de temples, d'un marché, etc. Le premier devoir envers le peuple est de lui donner l'air et la lumière; le duce s'en est inspiré et a décidé de faire disparaître ce quartier où, durant « le règne de vingt papes, on a végété au milieu des rats et des ténèbres ».

Une visite à la cité vaticane nous vaut la constatation suivante:

N'est-ce pas là le miracle de la nouvelle Rome, cette Trinité parallèle, formée par un Pape, un Roi et un Duce qu'anime un

même désir de glorifier la ville, d'assurer son avenir par un perpétuel renouvellement?

Le palais Bonaparte n'a pas fait bonne impression sur le visiteur, mais il nous vaut, avec le palais Primoli et la villa Paolina, une suite d'anecdotes intéressantes. Le musée Napoléon est prétexte à une ingénieuse dissertation sur les masques du duc de Reichstadt et de Napoléon III. Le palais Spada recèle une colonnade qui a la curieuse propriété de renverser la perspective, ce qui nous est clairement expliqué. Un très substantiel chapitre, et le plus important du volume, a trait à la réception de M. Ferdinand Bac par Mussolini. C'est avec un puissant intérêt qu'on en lira le résumé et les considérations qui suivent. Il est ensuite question des délices de Tivoli, qui a grandement évolué; de la villa Adriani, de la cellule d'Adrien; des souvenirs de Gœthe; de la villa Borghèse et de Pauline Bonaparte, dont la statue est devenue l'objet d'un culte égal à celui de la Vénus de Milo; de la villa d'Este et de ses grandes eaux; de l'impénétrable villa Malta du prince de Bülow; d'une réunion à la villa Médicis; de diverses découvertes effectuées dans la ville, principalement d'une porte étrusque (cinq siècles avant J.-C.); des toits de Saint-Pierre; de la villa Albani; du vieux Forum, un peu délaissé aujourd'hui; du café Gréco, etc.

En somme, le volume de M. Ferdinand Bac est très curieux à lire; il n'est pas un livre de voyage à proprement dire, mais une étude sur un pays en pleine évolution et un véritable recueil d'anecdotes.

§

M. Henry Casseville, qui connaît parfaitement le pays, y ayant séjourné trois ans, nous dépeint la magnificence de **Pékin, ville éternelle.** Capitale aujourd'hui supplantée de la république chinoise, la vieille cité demeure l'unique et garde pour les lettrés, les érudits, toute l'importance de son vieux rôle. L'arrivée est assez banale, et le visiteur superficiel pourra être déçu par l'aspect général de la ville, qui ne se révèle qu'à une étude attentive. Dès le premier contact avec le sol céleste, l'Européen se trouve au milieu d'une cohue de porteurs, de coolies-pousse, de boys d'hôtel qui crient, crachent,

se mouchent de répugnante façon, de mendiants loqueteux qui tendent des mains lépreuses. Délivré de cette foule malodorante, le voyageur parvient à se hisser dans un rickshaw ou une voiture et prend contact avec les agréments de la route chinoise: cahots, arrêts brusques, bousculades, invectives variées et incompréhensibles. Un tournant et la voiture roule sur un macadam uni, silence austère, des agents de police impeccables indiquent d'un bâton blanc la route libre. De chaque côté, des édifices de styles très différents: gothique, néo-corinthien, batave, etc. C'est le quartier diplomatique. Sitôt sa zone franchie, c'est à nouveau la cohue; puis l'hôtel de Pékin, laid et confortable. Du sol s'élèvent un tourbillon noirâtre et des relents de pourriture.

La beauté éternelle de Pékin est son ciel bleu. Les monuments s'effritent, la lèpre ronge les laques, les bois durs et les marbres; l'incurie des chefs actuels laisse sombrer, au milieu de l'indifférence générale, les plus beaux vestiges d'un glorieux passé, mais la voûte céleste demeure invulnérable. Sa limpidité est tellement immatérielle qu'aucun ton ne saurait la rendre. Pékin, malgré la république qui lui a préféré Nankin, reste, dans sa splendeur morte, la ville impériale; la partie de ses palais autrefois occupée par l'Empereur est maintenant ouverte au public; des escaliers de marbre donnent accès au parvis que gardent les lions et les animaux sacrés, entourés d'immenses brûle-parfums en bronze. Au centre, le passage où serpentent les dragons sculptés. Les toits reflètent la toute-puissance des anciens maîtres. Toits d'or recourbés, séparés par des frises peintes, ils effacent tout le reste de l'édifice. Le silence règne dans les vastes cours; les trésors de l'art chinois, mêlés à des productions européennes, peuplent les nombreuses salles.

C'est l'empereur Ming Yung Lo qui, au début du xv[e] siècle, fit construire la ville interdite, telle que nous la pouvons voir, œuvre splendide près de laquelle Versailles ne paraît qu'une petite chose. Nous regrettons de ne pouvoir continuer l'énumération des choses les plus remarquables, si bien décrites par M. Henry Casseville; la lecture de son livre est si prenante qu'il est extrêmement difficile d'en faire un résumé. Il ne s'est pas borné à nous décrire ces monuments histo-

riques si spéciaux qui nous ravissent; son texte traite également des nombreuses connaissances intellectuelles du pays et de la part d'influance apportée par nos civilisations.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Dim Delobsom: *Les secrets des sorciers noirs,* Emile Nourry. — Papus (œuvre posthume): *La science des nombres,* Chacornac frères.

Voici un document de premier ordre sur la sorcellerie des noirs et en particulier celle du Niger. La sorcellerie africaine nous est à peu près inconnue. Il y a bien un livre du père Trille, mais il est maintenant introuvable, comme tant de livres intéressants. Il y a bien les *Secrets de la jungle* de Seabrook, mais ce sont les récits d'un voyageur, qui raconte ce qu'il a vu au cours d'un seul voyage et qui revêt son récit des embellissements de sa fantaisie. Il y a bien aussi les *Dieux et les mystères sous les tropiques,* du docteur Henriquez, mais il s'agit là de la magie des nègres des Antilles, et du reste cet ouvrage n'a pas encore paru en librairie. M. Dim Delobsom apporte sur le sujet une solide documentation dans **Les secrets des sorciers noirs,** qui vient de paraître, et son livre est, dans un sens, révélateur.

Ce qui frappe le plus le lecteur de voyages en Afrique, celui qui écoute des histoires relatives aux croyances des nègres, c'est combien le don de clairvoyance est développé chez eux à un point extrême. Les clairvoyants-nés sont très nombreux et ils deviennent des sorciers officiels. Il y a des écoles de sorciers de toute sorte, et il y en a tellement que la sorcellerie a une place prépondérante dans la vie. Cette place est si grande que dans certains pays la sorcellerie est cause de tout, et il n'y a presque plus d'événements se produisant par des causes naturelles. Si l'on tombe malade, c'est l'œuvre du sorcier. Si l'on meurt, c'est par le fait de quelque sort. Les époux malheureux n'ont pas eu de bonnes amulettes, et les guerriers dans leurs combats ne sont vainqueurs que s'ils ont eu d'habiles thaumaturges pour accomplir les cérémonies utiles.

Un tel excès fait rejeter en bloc toute croyance à la magie.

D'autre part, beaucoup d'esprits cultivés en arrivent, après quelques études de ce qui est merveilleux et de ce que l'on nomme les sciences occultes, à être un peu comme les nègres, à voir dans les moindres choses des avertissements mystérieux, à attribuer tous leurs malheurs à des envoûtements. La vérité est entre ces deux points de vue exagérés.

C'est cette manière de voir qu'a adoptée M. Dim Delobsom en étudiant les féticheurs et magiciens de l'Afrique. « Il ne faut pas conclure qu'il n'y a pas une part de vérité dans ces pratiques », dit-il. Il présente une impressionnante quantité d'exemples de phénomènes que l'on ne peut expliquer que par la magie.

Il passe en revue les procédés divinatoires des devins, il énumère les sociétés secrètes magiques, il explique comment l'on jette les sorts, comment on confectionne les philtres pour se faire aimer, comment on triomphe de ses ennemis, comment on explique les rêves.

Il y aurait une intéressante étude de comparaison à faire entre la magie africaine et les magies de l'Asie et de l'Europe. Elles se rapprochent par bien des points, mais elles sont loin d'être identiques. Il doit en être de la magie comme de la médecine. De même que les remèdes des uns ne sont pas les remèdes des autres, de même les procédés magiques qui agissent sur les hommes d'une race n'agissent pas sur les hommes d'une autre race. Mais il faudrait un gros volume pour traiter ce sujet.

§

La maison Chacornac vient de publier un nouvel ouvrage de cet abondant vulgarisateur que fut Papus. Cet écrivain, qui a traité tous les sujets de l'occultisme, a été trop loué et trop dénigré. Il commit au début de sa vie l'erreur de choisir un pseudonyme qui contribua à donner à son œuvre un caractère peu sérieux. Il s'appelait le docteur Encausse, nom d'une consonance parfaite. Il préféra s'appeler Papus. Il y a quelque chose d'énigmatique dans la conception que les gens se font de leur nom. Beaucoup d'écrivains qui n'en sont pas satisfaits choisissent un nom nouveau, au petit bonheur; ils méconnaissent le rapport qui existe toujours

entre l'homme et le nom véritable, et ils préfèrent traîner après eux toute leur vie un pseudonyme qui n'a pas de correspondance avec leur être véritable. Il y a naturellement des exceptions, comme Francis de Croisset ou Eliphas Lévi. Dans ce dernier cas surtout, le choix d'Eliphas fut une trouvaille. Mais Papus me semble une erreur.

Il faut être reconnaissant à Papus pour son vaste labeur et son immense demi-érudition. Il est allé jusqu'au bout du sujet dans ses livres sur les Tarots. Ses traités de science occulte, remarquables par une abondance démesurée, forment une exposition de toutes les hypothèses, de tous les rêves et de beaucoup de certitudes. Il a été, pour les sujets qu'il traitait, ce que Louis Figuier fut pour la science. Il a malheureusement méprisé l'art d'écrire, ce qui est toujours un tort pour un écrivain. Ce cas est fréquent pour ceux qui ne se considèrent pas comme des artistes et estiment que seule la pensée importe. Ainsi font un grand nombre de philosophes. Ils vont même jusqu'à créer un langage philosophique avec un prétentieux charabia, une sorte d'argot métaphysique, par mépris d'un style où pourrait se glisser quelque beauté de langage, et peut-être aussi par le désir secret de n'être pas compris.

Ce n'est pas dans ce travers qu'est tombé Papus, dont le style fut toujours clair. C'est dans l'excès contraire. Il devait écrire au courant de la plume et cette facilité, par son excès, rend parfois ses ouvrages presque aussi illisibles que ceux des plus abstraits philosophes.

Son nouveau livre s'appelle **La science des nombres.** Il rappelle, en plus d'un point, les idées de Lacuria. La dernière partie n'est que le résumé de plusieurs auteurs et de leurs conceptions mystiques des nombres. Il n'y a pas de révélation personnelle, mais c'est tout de même une œuvre considérable sur le sujet, une œuvre qui permet de constater que l'esprit de Papus était en progrès sur lui-même et qu'on aurait pu attendre encore de lui d'autres œuvres intéressantes. On y admire des connaissances variées, comme dans tous ses livres, et il va parfois si loin dans les mathématiques transcendantes que le profane dont, hélas! je fais partie, ne peut le suivre.

La science des nombres se termine par une précieuse bibliographie du sujet, de M. Paul Chacornac. Il faut souhaiter que tout ouvrage sur une question particulière soit accompagné d'une pareille bibliographie, susceptible de rendre de grands services.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française: Le sonnet « Les Voyelles », de Rimbaud, expliqué par M. Henri Héraut d'une manière qui satisfait l'intelligence. — *Les Amitiés:* un poète chante en prose le calcaire qui est, tour à tour, humain, moins humain et surhumain. — *Le Bulletin des Lettres:* Lyautey en août 1914 et après la prise de Taza. — Mémento.

Le sommaire de **La Nouvelle Revue Française** (1er octobre) annonce « du nouveau sur Rimbaud », par M. Henri Héraut. Il s'agit d'une explication du fameux sonnet : *Les Voyelles*. Elle est si ingénieuse et si satisfaisante qu'on peut la souhaiter définitive. Elle découle d'une attentive comparaison du texte de Rimbaud et du texte retouché par Verlaine.

On a pu lire le premier à cette place, précédemment. En voici le vers initial :

A, noir; E, blanc; I, rouge; U, vert; O, bleu: voyelles,

Corrigé par Verlaine, le vers est devenu :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,

La « multiplication des signes de ponctuation » frappa M. Héraut. Il lut à haute voix le vers non corrigé et il eut « l'impression d'*entendre* un enfant réciter une leçon, ou plutôt déchiffrer lentement, avec des arrêts, les lettres de l'*alphabet* ».

Aussitôt alors, cette idée se présenta à nous, conte M. Héraut: Pourquoi le fameux sonnet dont « l'hermétisme déconcerte » ne serait-il pas tout simplement le commentaire de diverses images figurant sur un alphabet pour enfant?

Ayant trouvé cette « clef » nous l'essayâmes aussitôt, et (avec quelle émotion), nous nous aperçûmes qu'elle se trouvait être vraiment le précieux « passe-partout » qui ouvrait « tous » les tiroirs secrets du fabuleux sonnet!

On sait d'abord que dans les alphabets à l'usage des tout petits

enfants les lettres se trouvent colorées en diverses teintes. Ainsi l'enfant apprend à la fois le nom des couleurs et celui des lettres. De plus, son regard demeure frappé par les divers tons des couleurs, ce qui fixe mieux son attention.

Rimbaud, d'ailleurs, nous a fait part, dans ses poésies, de son amour pour les images populaires enfantines, les journaux illustrés, la Bibliothèque des Voyages... Son bagage poétique, lorsqu'il entreprend de devenir poète, est formé surtout de ces réminiscences d'images.

Mais tout au long de ses écrits il s'attachera à brouiller les pistes; ceci pour tenter de conférer à ses poésies un parfum de « magie » qui doit rehausser, pense-t-il, l'éclat de sa personnalité devant les générations futures.

Nous allons voir maintenant comment le « sonnet des voyelles », malgré quelques transpositions déconcertantes parfois, peut se réduire à peu de chose. Simple « divertissement », écrit à propos d'un alphabet. Le titre d'ailleurs, « Les Voyelles », en sa naïveté, ne nous rappelle-t-il pas le titre d'un chapitre de grammaire enfantine?

Pour que l'on suive facilement notre résumé des explications de M. Henri Héraut, nous donnons le sonnet de Rimbaud, avant les corrections de Verlaine :

Les Voyelles

A, noir; E, blanc; I, rouge; U, vert; O, bleu: voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles.

Golfe d'ombre! E, frissons des vapeurs et des tentes,
Lances de glaçons fiers, rais blancs, frissons d'ombelles,
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux; paix des rides
Qu'imprima l'alchimie aux doux fronts studieux.

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges...
— O l'Omega, rayon violet de ses yeux!

Suivons la démonstration de notre critique :

A, c'est tout d'abord la première lettre d'*Abeille* (vocable usuel pouvant figurer facilement dans les alphabets) mais, bien entendu,

pour nous intriguer Rimbaud n'écrira pas: « Abeille » (ce serait trop simple!); il emploie une métaphore: « mouches éclatantes ». Cette désignation de « mouches éclatantes » convient d'ailleurs fort peu, remarquons-le, aux mouches qui bourdonnent autour des « puanteurs » dont le corps présente plutôt des lueurs troubles de pétroles. « Mouches éclatantes » désigne de façon plus exacte les abeilles « dorées » au soleil. D'ailleurs le mot « bombinent » est fort voisin de « butinent ». Peut-être même était-ce « butinent » qui se présentait sous la plume de Rimbaud, mais ce verbe était trop révélateur (dès le début éventer la mèche!) et il le remplace par ce terme étrange (et plutôt malheureux): « bombinent ».

M. Héraut remarque ici, fort justement, le goût du jeune Rimbaud pour la « fumisterie », goût qu'ont noté chez l'adolescent tous ceux qui le connurent.

E, initiale du mot : Eau. « Golfe d'ombre! » = la mer. « Lances des glaçons fiers » = « l'eau encore, mais à l'état de congélation ». « Rais blancs, frissons d'ombelles » (et peut-être le poète a-t-il voulu écrire : *frisons*? suggère son nouvel exégète) = « l'eau transformée en givre », « cette flore étrange qui entremêle ses acanthes sur les vitres de nos fenêtres sitôt que sévissent les grands froids ». « L'eau est naturellement blanche (ou incolore) », observe enfin M. Héraut.

I, initiale « d'*Indiens* ou d'*Iroquois* ». « Ces deux vers consacrés à I nous dépeignent de façon fort exacte les sauvages peaux-rouges » : « les alphabets font figurer presque invariablement, à côté d'I, des Indiens », car la représentation de leur costume intéresse les enfants et se fixe sur leur souvenir. « Sang craché », écrit Rimbaud : les Indiens « mangent de la chair crue » ou, du moins, un adolescent d'environ 1870 pouvait se l'imaginer.

Arrivons à U qui représente ici la première lettre du mot *Univers*. On pourrait se demander encore pourquoi Rimbaud a choisi ce mot plutôt vague, abstrait. Mais il suffit d'ouvrir le « petit Larousse illustré » à la première page de la lettre U, pour y voir figurer des sphères célestes qui représentent « l'Univers ». D'ailleurs, c'est encore une image destinée à frapper particulièrement l'esprit des enfants: le ciel, la lune, le soleil, les étoiles, la terre...

Les précisions de Rimbaud sont d'ailleurs suffisantes. Dès le début, cherchant la couleur, il met « vert » sans doute par une sorte de jeu de mots inconscient entre Univers, et U — vert.

L'univers sur terre peut être considéré comme vert, car cette couleur domine, on le sait, non seulement parmi l'herbe, le feuillage, mais parmi l'Océan.

Dès le début de sa description le poète nous transporte pourtant dans le voisinage des mondes planétaires aux « cycles » réguliers, évoluant parmi le pur éther des régions supérieures où se pressent la présence de Dieu! (« vibrements divins des mers virides »).

Puis il décrit la terre « Paix des pâtis semés d'animaux » en insistant sur la plénitude verte de la vision; enfin « paix des rides » a trait aux savants qui contemplent l'univers en essayant d'en pénétrer les secrets.

Et voici alors la dernière lettre O qui représente pour nous ici la première lettre du mot *Orgue* (mot usuel également, possédant un pouvoir tout particulièrement évocateur et figurant (ainsi qu'*Univers* et *Indien*), à la première page de l'O, dans le Petit Larousse illustré).

La couleur qui s'imposait tout naturellement, devant Orgue (comme avec O)était *Or*. Mais cela aurait constitué un épouvantable hiatus. Et Rimbaud a mis « bleu ». Cette couleur fondamentale se trouvant encore par hasard disponible dans sa nomenclature. C'est même la seule qui lui restait à employer!

Selon M. Héraut, « bleu » attribué à l'o du nom : *orgue*, a pu ne pas satisfaire Rimbaud. Il « trouve œil ». Il emploie le mot au pluriel pour ne pas livrer la clé de son sonnet-rébus : Y au lieu d'O.

Et telle est la conclusion de cet article :

En résumé, loin d'affirmer comme M. Lucien Sausy que ce sonnet « est la traduction de toutes les navrances et de toutes les aspirations de l'âme humaine », nous pensons que nous nous trouvons en présence d'une simple récréation littéraire d'adolescent féru de mystère, qui veut passer pour « visionnaire », et qui s'est plu à orner ou plutôt à cacher les grosses lettres colorées d'un modeste alphabet sous des textes poétiques, métaphoriques! (mais en rapport toujours avec les images des livres).

Si, malgré tout, certains lecteurs pouvaient garder des doutes, nous ajouterions pour renforcer nos suggestions (et ceci demeure notre ultime argument) qu'il est un vers dont la plupart des commentateurs n'ont pas suffisamment tenu compte, nous voulons parler du second vers. Celui-ci ne trouve en effet que peu d'admirateurs, car il vient, hélas! détruire radicalement toutes les théories symbolistes échafaudées à grand renfort d'arguments, aussi

fragiles que gratuits, tout autour de l'immortel sonnet (qui est loin d'être d'ailleurs, à notre avis, le chef-d'œuvre poétique de Rimbaud).

Notre poète en effet prend le soin de déclarer dans ce second vers: « Je dirai *quelque jour* vos naissances latentes. »

Comment indiquer plus explicitement que le sonnet qu'il est en train d'écrire, pour mystérieux qu'il paraisse, n'est nullement encore une généralisation symbolique transcendentale de toutes les sensations, émotions, ou pensées philosophiques, que peuvent déclencher en nous la seule figuration des jambages d'une voyelle !

Rimbaud pressentait cependant qu'il pourrait y avoir là une « mine » nouvelle à exploiter, un filon à découvrir, et il s'en réserve l'attribution d'avance, mais... il ne sait quand... « quelque jour ! ».

En attendant il se contente de jouer à cache-cache avec les lettres énormes d'un quelconque alphabet pour les gosses ! Il compose, en écrivant ce sonnet, tout simplement un « problème de mots croisés » — pourrions-nous dire encore, si l'on ne savait que Rimbaud convient par ailleurs de tenir tout mot et toute lettre même pour une pensée.

§

Les Amitiés (août-septembre) publient « L'éloge du calcaire » par M. Joannès Thomasset. La géologie a son poète. Si ce n'est elle, c'est la minéralogie.

> La plus noble des roches, la plus humaine des pierres...

Tel est l'initial alinéa de l'éloge du calcaire. Immédiatement après, M. Thomasset écrit, sous l'effet d'un irrésistible lyrisme :

> Le calme du calcaire ennoblit les paysages.

Si le calme faisait défaut au calcaire, qu'adviendrait-il du monde? Fort heureusement, le calcaire possède le calme statique.

Mais la raison a tort de s'insurger : la poésie lui est supérieure. Et l'on ne saurait refuser la qualité de poète à l'auteur de ces lignes :

> Il est des genèses plus solennelles, des roches qui gardent plus de richesses et plus de mystères. Il y a le granit, commencement et fin des créations, le basalte venu de très loin et qui s'est épanché comme une onde, les rudes trachytes, la gamme immense des

porphyres. Il y a les grès, ces piliers du monde, les schistes qui s'entassent, les uns fourrés de lueurs d'argent, parsemés de grenat, les autres en ternes feuillets d'ardoise. Il est des roches nées dans l'incompréhensible jeu de la pesanteur et du feu, il en est qui furent élaborées par la vie et la mer, dans le bruit des vagues. Mais, en définitive, il en est une et une seule tout entière vivante, une seule dont la genèse a connu le soleil et l'eau, l'ombre des océans, la lumière des rivages, la plénitude et l'essor des choses: c'est le calcaire. Il ne cèle point les merveilles de sa naissance, mais il étale ses parchemins et ses blasons, il dit son histoire si diverse et si longue. Il nous offre en témoignage plus de coquilles que n'en ramènent les filets des pêcheurs. Il se livre à l'air immense avec ses abîmes, ses récifs, ses bancs d'huîtres, ses crinoïdes emmêlés, ses ammonites vagabondes, tous les débris vivants et marins dont il a fait le monde nouveau des montagnes.

Et la louange s'amplifie encore :

Il est humain, car il recèle et distribue les eaux souterraines, il assèche le sol et crée les sources. Il a donné aux hommes tous leurs asiles: dans ses flancs, la caverne où l'on est à l'abri du froid et du danger, la grotte où s'accomplit la première magie, l'abîme secret où l'on entassa les restes redoutés des morts. Sur son front, les abrupts où l'on se réfugie, la cité, la citadelle; et aussi le sommet où l'on s'approche des dieux, où l'on peut saisir par les rites la foudre et la pluie. Qu'ils cherchent le repos ou la présence des dieux, qu'ils abritent un foyer ou des ossements, que ce soit pour le culte ou pour la guerre, les hommes viennent à lui. Le calcaire fournit la demeure et la tombe, le temple et la forteresse.

Tout à l'heure, le calcaire était « humain ». M. Joannès Thomasset affirme : « il devient moins humain » au sommet de la colline. Là, poursuit notre auteur :

Il n'est plus la glèbe, ni même la carrière, mais un lieu solennel. Etendu là-haut dans un monde de sécheresse et de silence, le calcaire devient la roche surhumaine.

Ne pensez pas : il faudrait s'entendre. L'incohérence est une licence poétique. On n'est même plus du tout sûr, aujourd'hui, qu'il existe des sciences exactes. Le lyrisme de M. Thomasset n'en a pas moins une base scientifique solide ou, plutôt, une complète armature scientifique. On ne saurait ne pas aimer le poète qui chante ainsi le calcaire :

Et ce calcaire qui domine, c'est aussi le rêve, c'est la présence d'une Majesté, c'est le cri des dieux qui appellent ceux qui rampent, c'est l'Espérance qui descend des Hauts Lieux vers ceux qui peinent.

Ce n'est point le Ciel et ce n'est plus la Glèbe. La colline est ce monde intermédiaire où se rencontrent les Dieux et les Hommes. Là sont les traces les plus vénérables du passé. Grottes et sommets du calcaire ont abrité des peuples successifs; et la même roche a vu les hommes cacher leurs enchantements dans l'ombre et chercher dans leurs prières la route du soleil.

§

Le Bulletin des Lettres (25 septembre) nous apporte, par la plume de M. André Bridoux, ces précisions sur la responsabilité prise par Lyautey au Maroc, lors de la déclaration de guerre en 1914 :

Combien de fois ai-je fait répéter à mon oncle les fameuses paroles prononcées au Conseil de Gouvernement du 31 août 1914? « Messieurs! Depuis quarante-huit heures, je suis en état de désobéissance à l'égard du Gouvernement français. On me demande d'embarquer mes troupes... On me demande aussi d'évacuer le territoire et de me replier sur les ports de la côte. Cela c'est impossible, car ce serait l'appel à la révolte, le massacre de nos populations, la ruine de toute l'Afrique du Nord. J'embarquerai les troupes; mais je conserverai toute l'armature extérieure; je garderai s'il le faut le territoire avec les tabors marocains... Si je ne puis faire la guerre, je ferai la paix. »

M. Bridoux rapporte encore ce mot du conquérant et pacificateur du Maroc :

A l'armée d'Afrique les propos et les discours du général étaient célèbres et tenaient une large place dans les conversations des popotes. Quand j'y arrivai, tout jeune lieutenant, je tombai sous les ordres d'un capitaine qui était un ancien légionnaire et qui, comme tel, avait pris part à l'expédition de Taza. Le soir, après le dîner, quand nous nous retrouvions seuls, dans ces heures tranquilles qui étaient notre récréation entre les travaux du jour et les inquiétudes de la nuit, je le priais souvent de me raconter l'aventure. Taza était tombée sous une manœuvre d'encerclement effectuée par deux armées: l'armée Gouraud et l'armée Baumgarten, si mes souvenirs sont bons. La ville prise, le général [Lyautey] vint passer les troupes en revue. En évocation de la manœu-

vre victorieuse, deux pelotons de chasseurs d'Afrique marchèrent l'un au devant de l'autre, puis, s'étant rejoints, sonnèrent au drapeau. Lyautey prit alors la parole, devant les officiers assemblés, pour marquer l'importance d'un succès qui reliait les deux tronçons de notre empire. Il termina par ces mots: « Comment ne pas sentir son cœur éclater, en ce jour où sonnent ensemble les claires fanfares, sur la grand'route que les armes françaises ont ouverte de Fez à Tunis? » Ce disant, il fit un geste qui de l'Orient à l'Occident embrassait le continent africain.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue Critique* (octobre): un excellent article de M. Léon Bocquet sur Charles Deulin, l'auteur des *Contes d'un buveur de bière.*

La Nouvelle Revue (1er octobre): « Le chant de l'Internationale », son histoire, par M. A. Zévaès.

Revue des Etudes hongroises (janvier-juin): « Un cri de détresse: la Tragédie de l'Homme », par M. H. Bidou. — Mme Th. Marix: « Liszt et H. de Balzac ».

Corymbe (juillet-août): M. G. Sarrazin: « Les personnages de second plan dans *Dominique* de Fromentin ». — M. R. Bournon: « El Kantara ».

La Coopération des Idées (septembre-octobre): « Du légisme au bolchévisme »; « Un gouvernement de brelandiers », par M. G. Deherme.

Chalom (septembre): numéro consacré aux troubles de Constantine.

L'Homme Réel (septembre): M. Ed. Berth: « Variations sur quatre thèmes proudhoniens ».

La Revue hebdomadaire (29 septembre): « Salzbourg, août 1934 ». — « Snobismes asiatiques », par M. V. d'Adhémar.

Revue des Deux Mondes (1er octobre): Verax: « Le cardinal Pacelli ». — « Le ménage Beauharnais », par M. J. Hanoteau.

Grandgousier (octobre): Epistémon : « Monselet, faux gastronome ». — « Le lai des couturières de Toulouse », par M. André Berry.

Hippocrate (septembre) : numéro consacré à Restif de la Bretonne. Deux études par M. le docteur Louis Charpentier et M. Maurice Heine, sur la psycho-pathologie et sur la vieillesse de l'auteur. — Une heureuse et utile défense de Restif par M. Henri Bachelin.

Europe (15 octobre) : M. Day Lewis : « Lettre à un jeune révolutionnaire ». — M. Jean Guéhenno : « En lisant Karl Max ». — M. Léon Simon : « Où va la Chine? »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le centenaire de Boieldieu. — Musique et Radio.

Le 8 octobre 1834, mourait **Adrien Boieldieu** à Jarcy. Boieldieu n'est plus aujourd'hui qu'un oublié : on n'ignore point son nom et l'on sait, assurément, qu'il a écrit *La Dame Blanche*. Mais on a peine à croire qu'il ait joui, en son vivant même et dans le demi-siècle qui suivit sa mort, d'une gloire éclatante, comparable à celle des plus illustres musiciens, et que ceux-là mêmes l'aient tenu pour un des plus grands génies de l'art sonore. Il est certain que nous sommes injustes envers Boieldieu et que, s'il n'a point mérité tout à fait les louanges excessives dont on l'accabla, il mérite encore moins le dédain qu'on lui témoigne aujourd'hui, — dédain assez hypocrite, d'ailleurs, car on ne dit point que son talent soit méprisable, mais on fait pire : on l'ignore, on le traite comme s'il n'avait jamais existé.

Je sais bien que l'on a donné son nom à la place — une place qui est d'ailleurs une sorte de cul-de-sac — où s'élève la façade de l'Opéra-Comique; mais, quand on désigne ce théâtre, il ne vient à personne l'idée de dire qu'il est situé place Boieldieu. On dit : rue Favart, par une vieille habitude et parce que salle Favart est depuis un siècle et demi synonyme d'Opéra-Comique. On joue encore *La Dame Blanche*, juste assez pour faire regretter qu'on ne la joue point davantage. Mais il n'est pas certain que les recettes permettent de maintenir longtemps ce petit chef-d'œuvre sur l'affiche. M. Masson, quand il dirigeait l'Opéra-Comique, a repris *Les Voitures Versées*, et tout le monde a trouvé cela charmant; mais je ne sache pas que le succès de la reprise se soit traduit par une location magnifique. Nous sommes ainsi, incapables de trouver dans ces ouvrages qui délectaient nos pères ce qui, précisément, pouvait les délecter; nous n'y trouvons qu'un plaisir historique, une sorte de joie sans flamme, et cela nous semble aussi loin de nous qu'une tragédie de Sénèque; ce n'est plus qu'un amusement de bel esprit.

Et c'est bien dommage.

C'est dommage parce que la qualité de l'invention mélodique, chez Boieldieu, est presque toujours exquise, parce

que son art est exempt de toute vulgarité, parce que son métier est sûr, mais jamais trop apparent. C'est un musicien-né et un homme de goût. Weber, Mendelssohn et Wagner ne s'y sont point trompés, qui raffolèrent de Boieldieu, Wagner qui a pris pour le début de la troisième scène de *Lohengrin* (comme le rappelait récemment M. G.-Jean Aubry dans une excellente étude sur Boieldieu parue dans *The Chesterian*), le chœur *Que sur mes pas se presse...* des *Deux nuits*.

Par des raisons qui échappent à l'analyse, l'art de Boieldieu est spécifiquement français. Evidemment, il doit beaucoup à ses devanciers et singulièrement à Mozart; mais il a vraiment assimilé ce qu'il leur a pris. Il se rendait d'ailleurs lui-même parfaitement compte de ce jeu subtil des influences sur l'originalité des artistes créateurs et du danger que l'on court en prêtant trop attentivement l'oreille aux musiques séductrices :

Je crois, écrivait-il, que l'on peut faire de très bonne musique en copiant Mozart, Haydn, Cimarosa, etc., etc., mais qu'on ne sera jamais qu'un singe en copiant Rossini. Pourquoi? C'est que Mozart, Haydn et Cimarosa parlent toujours au cœur, à l'esprit, ils parlent toujours le langage du sentiment et de la raison, tandis que Rossini est plein de « traits », de « bons mots » dans sa musique. On ne peut pas copier ce genre: il faut le voler tout à fait ou se taire quand on ne peut inventer d'autres bons mots, ce qui serait une nouvelle création.

Au moment où tant d'autres se font « voleurs » sans scrupules, Boieldieu reste lui-même, et ce n'est pas un mince mérite.

Sa ville natale, Rouen, lui a élevé un monument tout pres du Théâtre des Arts, où furent jouées ses deux premières œuvres. On a donné son nom au pont qui fut construit en 1885 pour remplacer le Pont-Suspendu, à la place même du Pont Mathilde, du haut duquel les Anglais jetèrent dans la Seine les cendres de Jeanne d'Arc. A Rouen la gloire de Boieldieu, grâce à ces soins édilitaires, demeure encore vive; mais l'y joue-t-on plus qu'à Paris? Je ne crois pas. Celui que l'on appelait le « Cygne de Rouen » mérite au surplus la perennité du souvenir que lui garde son pays. Au sortir de

la première représentation de la *Dame Blanche*, les musiciens de l'Opéra-Comique, transportés d'enthousiasme et grisés par les acclamations sans fin qui venaient de retentir, allèrent donner une sérénade sous les fenêtres du compositeur. Et celui-ci, reportant tout droit sa pensée à sa ville natale, ne sut que dire : « Ils vont être bien contents à Rouen ! »

§

Je signalais l'autre jour la campagne entreprise par M. Fernand Vandérem dans le *Figaro*. Sous le titre de **Pour une réglementation de la T. S. F.**, M. Vandérem, le 21 septembre, a publié quelques-unes des lettres qu'il a reçues à ce propos et il les a fait suivre d'une conclusion. Tout serait à citer, et d'abord les lettres elles-mêmes, car elles montrent l'étendue du mal et font voir qu'il est grand temps d'y porter remède.

M. Vandérem fait justement remarquer qu'il ne s'agit nullement d'une offensive quelconque contre la T. S. F., « institution indispensable à la vie actuelle, soit comme moyen d'information, soit comme moyen de distraction ». Les doléances dont il s'est fait l'écho visent exclusivement les abus de la T. S. F. et ne réclament qu'une atténuation de ces abus incontestables. Il existe, selon le mot de M. Pierre Descaves, « des hystériques de l'écoute » qui infligent à leurs voisins de véritables tortures, de véritables cauchemars. Nul, à l'heure présente, n'a plus le droit, cependant bien naturel, de rester seul avec soi-même et de ressentir dans la paix l'anxiété maternelle, un deuil, une douleur. Il faut subir l'horrible tintamarre du jazz, l'insupportable supplice de l'opérette, de la tragédie, ou de la conférence, au moment où l'on voudrait être tout à son chagrin. Il y a de quoi devenir fou, et c'est une véritable violation de domicile, quelque chose comme une effraction hypocrite, qui se fait sans bris de clôture, mais non point sans dommage. Et le travail intellectuel devient impossible dans cette cacophonie.

Y a-t-il des remèdes?

Oui, répond M. Vandérem. On peut essayer la conciliation. Mais il est vain de compter sur des résultats certains. Comme vient de le montrer très bien M. André Moufflet dans son

article du *Mercure* sur *la Musique et le Phono* (1er octobre), tel, qui n'oserait pas sonner du cor de chasse en public, fait tourner son phono en plein air, sur la terrasse d'un hôtel. Et ils sont nombreux ceux qui, comme la Mlle Gilberte qu'il a rencontrée pendant les vacances, répondent quand on leur fait remarquer qu'ils gênent les gens désireux de goûter le calme d'un beau soir d'été : « Oh! les gens, mais je m'en f..., des gens! » Mlle Gilberte est légion. Que si donc vous avez quelques Mlles Gilberte dans votre voisinage, usez de représailles. N'hésitez pas à brancher sur le courant un petit appareil qui, produisant des parasites, brouillera les émissions et montrera à Mlle Gilberte que, si elle se f... des gens, il y a des gens qui se f... d'elle. La loi interdit ce moyen, direz-vous. Un texte, récemment établi, enjoint même aux propriétaires de munir tous les appareils électriques de « dispositifs antiparasites ». Certes. Mais quel juge condamnera jamais un prévenu venant dire à l'audience : « Je n'ai fait que défendre mon sommeil », ou : « Je n'ai fait que défendre une malade », ou : « Je n'ai fait que défendre mon pain ». Et remarquez qu'avant de vous assigner, il faut d'abord repérer l'appareil en question, et que ça n'est pas si commode.

Le second moyen, c'est le recours aux articles 479 et 482 du Code pénal, punissant le tapage injurieux d'amende au premier délit, de prison à chaque récidive. M. Pierre Varillon, notre confrère de *l'Action Française*, se propose de prendre l'initiative d'un procès à ses voisins. S'il gagne, comme il n'y a pas de doute, le jugement fera jurisprudence pour tous les procès analogues qu'engageraient ultérieurement les victimes de la T. S. F. La justice est lente; mais La Brige a laissé une nombreuse postérité.

Reste encore l'intervention des pouvoirs publics. M. Chiappe en 1931 a interdit, par une ordonnance, « tous bruits causés sans nécessité ou par défaut de précaution, et de nature à troubler la tranquillité ou le repos des habitants ». De nombreuses contraventions ont été dressées à Paris contre « les bruiteurs odieux » dont la diffusion est perceptible de l'extérieur, de la rue. La difficulté commence lorsque les amateurs de T. S. F. font du bruit — comme il est de règle — à l'inté-

rieur des maisons. Les voisins n'ont comme recours que le procès civil, constatait lui-même le préfet désarmé. Nous en arrivons donc forcément à demander qu'une *loi*, au lieu d'arrêtés locaux, aussi précaires que bornés, règlemente l'usage de la T. S. F. Or, M. Mallarmé a opposé une fin de non-recevoir à un plaignant qui réclamait le dépôt de cette loi.

Peut-être, écrit M. Pierre Descaves à ce propos, peut-être les pouvoirs publics, en présence de si justes doléances, seront-ils amenés à réduire le volume sonore des postes. Comme la route, l'éther a ses chauffards, qui nous échauffent les oreilles.

Des pétitions vont circuler pour réclamer la loi nécessaire.

Ceux que brime la T. S. F. sont, en tout cas, bien décidés à l'action. Mais j'imagine que le moyen le plus sûr, présentement, c'est le bon petit appareil producteur de parasites... Car les gens qui ont besoin d'un haut-hurleur ne doivent pas entendre bien facilement un langage modéré...

RENÉ DUMESNIL.

PUBLICATIONS D'ART

Auguste Rodin (*sculptures*), 42 photos inédites de Sougez, Editions Tel. — *Rodin* (*dessins*), préface de Georges Grappe, *30 fac-similés héliogravure*, Editions Braun et Cie. — *Léonard de Vinci*, Editions Tel. — *Maillol* (*sculptures*), préface de René Jean, Editions Braun et Cie. — *Degas* (*pastels et dessins*), préface d'Albert André, Editions Braun et Cie. — Paul Jamot: *La Peinture en France*, Librairie Plon. — Alfred Leroy: *Histoire de la peinture française* (*1800-1933*), Albin Michel. — Mémento.

Rodin dès sa mort fut à peu près oublié et depuis, lorsqu'on évoqua son génie, ce fut, le plus souvent, pour en contester l'authenticité et la puissance. Il avait eu trop de dévots honteux de leur fétichisme et trop de disciples enfin délivrés de son ombre. Le silence après la disparition d'un artiste ou d'un écrivain est probablement une preuve de maîtrise, puisque Bourdelle mort et bien mort reste parmi nous aussi indiscret que de son vivant et aussi incontesté que s'il nous destinait encore quelque Mickiewicz. Pour expliquer tant d'illogisme, acceptons l'image usée du soleil qui disparaît, tandis que subsistent les lampions qui trou-

vent toujours assez de fidèles à leur taille pour entretenir leur flamme.

Les hommes de 1934, après 17 années de demi-oubli, ont retrouvé Rodin vivant à une exposition de la galerie Braun, puis sous les apparences de deux recueils, l'un de sculptures, l'autre de dessins en fac-similé réalisés par la photographie. Rien n'est plus facilement infidèle qu'une reproduction de sculpture. Il faut trouver l'angle favorable, la lumière propice; et pour réunir ces facteurs qui constituent la partie d'art que peut revendiquer la photographie, les photographes possèdent rarement la sensibilité requise. Sougez qui, mieux que tout autre, connaît l'importance du moment propice, est un des meilleurs photographes français. Ne sait-il pas exactement les limites de son métier sans trop avoir l'air d'y croire et sans éprouver le besoin, lorsqu'il découvre son objectif, de prendre sans scrupules la pose du *Penseur*? Sougez a rôdé dans le musée Rodin autour des œuvres du sculpteur et, s'il n'en montra qu'un petit nombre sous des aspects divers, il n'est pas un de ces aspects qui ne soit un témoignage de vérité et de ferveur envers le chef-d'œuvre reproduit. Pourquoi d'ailleurs la ressemblance d'un bronze seraitelle plus facile à saisir que celle d'un visage humain? Rodin, en 1900, avait suscité une vocation de photographe à son pavillon de l'Alma. Il allait alors, en voisin, déjeuner dans un tabac-bar de la place. Le patron en était Eugène Druet, photographe-amateur, puis marchand de tableaux qui, placé devant l'*Eve* ou devant le *Balzac,* donna satisfaction à son client. Depuis, l'Américain Steichen, avec sa chambre noire, eut ses entrées à Meudon. Sougez, avec l'humilité du premier et l'œil du deuxième, a servi Rodin. Cela vaut un texte, sans offense pour M. Georges Grappe, auteur de l'introduction du récent recueil de dessins. On ne s'improvise pas commentateur de l'œuvre et des intentions de Rodin. Ces intentions sont dans le bronze et dans le marbre, mais plus encore et souveraines ou fugitives dans les milliers de dessins, souvent des graffiti conservés et déchiffrés en l'hôtel dont M. Grappe est le Biron et M. Hippeau son aide-de-camp passionné. Une fois de plus, M. Grappe a bien servi Rodin, en attendant l'exégèse d'ensemble où apparaîtra le vrai visage du maître

génial et si banalement un homme dans ses faiblesses de la vanité et du délire érotique. Vinci, qui faillit être un peu plus que le précurseur de la photographie, eut, lui aussi, son portefeuille de belles images, comme Maillol et Degas.

Pour présenter Degas, il fallait un peintre capable de cette clarté et de cette horreur du bavardage qu'ont deux ou trois artistes d'aujourd'hui lorsqu'ils acceptent d'écrire sur leur métier. Albert André, récidiviste, est un de ceux-là. Son étude sur Renoir, qui fut qualifiée d'*historique,* est du moins définitive. Il faudra toujours revenir à cette cinquantaine de pages pour connaître la vérité sur le vieux bonhomme inquiet et blagueur, tendre et mobile comme une femme, si simplement un ouvrier incapable de « se gober » comme il aimait à le dire. Rien n'est plus difficile pour un historien que de détruire les légendes, si pittoresques fussent-elles, et de les empêcher de s'accréditer. Ce sont des scrupules d'honnêteté que révèlent les pages consacrées à Degas. Il était délicat de faire à la fois vivant et vrai pour définir ce solitaire dyspeptique et grognon, jaloux de son indépendance, mais peut-être enclin pour sa défense à entretenir sa réputation de rosserie que les hommes (et les femmes) appellent de la méchanceté, tant est universel et tenace l'ignoble vice de la sociabilité à tout prix. Pour satisfaire son besoin de vérité et pour demeurer un homme libre, Degas, vieil aristocrate misanthrope trouvait des « mots » dont l'énumération pêle-mêle donne de son caractère une idée aussi déformée que celle obtenue grâce à une anthologie tendancieuse. Albert André a su montrer le vrai visage de l'homme et le choix de trente héliogravures l'a aidé à définir son art. Dans ces pastels et dans ces dessins, les admirateurs de M. Chabas s'obstineront encore à voir des signes de misogynie, alors que ces œuvres constituent le plus fervent hommage qu'un peintre puisse rendre au corps de la femme entrant dans sa baignoire, accroupie dans son tub, se séchant, se coiffant, naturellement animale, c'est-à-dire vraie, parce que *surprise* dans les gestes de sa vie intime.

M. Charles Kunstler ne manque pas de courage. Ses deux derniers livres sont des plaidoiries d'avocat d'office, la défense de prévenus tels que Gauguin et surtout Forain étant

des plus périlleuses, même si des amis complaisants persistent à voir en Forain le successeur de Daumier. Forain n'est pas un peintre et si son pauvre dessin du début, propre aux journaux de modes et aux almanachs populaires, est devenu entre 1900 et 1920 un peu plus nerveux, son automatisme lui a, sauf à de rares époques, enlevé toute saveur. Il ne restera de ce journaliste que des mots, peut-être meilleurs que ceux de Georges Clemenceau, mais moins savoureux que ceux de Félix Vallotton qui n'en faisait pas un métier. La tâche de présenter Gauguin était plus facile. Cela ne diminue pas le mérite de Charles Kunstler, qui a un sens du récit dont son *Villon* nous a depuis donné la preuve. En Gauguin, l'auteur a surtout présenté l'homme dans la fantaisie d'une vie dont les péripéties avaient jusqu'ici, et à travers M. Somerset Maughan, fait vibrer les femmes du monde. Cette biographie est d'autant plus sérieuse qu'elle est due à un homme qui, critique d'art, connaît la peinture et, ancien médecin, sait éclairer certains cas pathologiques. C'est ce qui nous vaut un portrait vivant de l'aventurier à la Stevenson. Aux *Amis de Gauguin*, récemment groupés, de nous convaincre des mérites d'un peintre dont la personnalité est inséparable des conquêtes de ses camarades Pissarro, Emile Bernard, Cézanne et Puvis de Chavannes et qui sut, avec autant de métier acquis que d'intelligence, vulgariser leurs découvertes pour faire prévaloir son style de décorateur plus littéraire que plastique.

Dans une phrase de sa *Peinture en France*, M. Paul Jamot, à propos de Fragonard, donne une définition de sa propre personnalité : « Comme il sait plaire et quel charme il donne à tout ce qu'il touche! » C'est ce don de plaire qui situe M. Jamot hors de son métier de conservateur de musée, sans compromettre aucune des qualités que ces fonctions exigent. Il est entré dans l'intimité des maîtres, non par les archives, mais par leurs œuvres et par leur vie. Il sait, il prouve qu'il a senti et c'est presque lui faire injure que de limiter sa ferveur au culte de Poussin, des Le Nain, de Chardin ou de Corot. Il est trop dans la vie pour s'immobiliser devant un maître ou en face d'une époque, trop ami de la peinture pour ne pas montrer autant d'inclination sincère que de co-

quetterie à célébrer parmi les vivants les originaux « à l'état pur » dans lesquels il reconnaît quelque chaînon de la lignée française. M. Paul Jamot a rassemblé maintes observations et découvertes personnelles autour de ce panégyrique qui est un des plus exaltants qu'un artiste puisse dédier à cinq siècles de peinture nationale. Rien n'est plus contagieux que l'état de grâce révélé par l'aveu d'intimes préférences. C'est sous tel angle, semble-t-il dire, que doit être regardé Corot, grand par l'extrême simplicité de ses goûts, par son amour naïf de ce qui est vrai, simple et mesuré. C'est par le *Journal* autant que par ses chefs-d'œuvre qu'il faut fréquenter Delacroix, peintre nostalgique d'un monde plein de râles, ami généreux, vivant écrivain. Et voici le vrai Fragonard, le vrai Manet... Il y a aussi, au cours de ces deux cents pages illustrées avec tact, des morceaux d'une extrême émotion et, de-ci, de-là, à propos de petits maîtres méconnus, des appels à plus de justice dont on hésite à contester l'urgence, tant ils sont le signe de la fidélité. Si Ravier, par exemple (1814-1875), mérite une autre place que Chintreuil, dont on s'explique assez mal le renom persistant, dû à la routine de la critique et à une notoriété d'ordre plus administratif qu'artistique, il est loin d'être un de ces « originaux à l'état pur », comme le fut son contemporain lyonnais Louis Carrand (1821-1899), autrement méconnu celui-là. Mais chaque individu dissimule quelque vice secret.

Si l'ouvrage de M. Paul Jamot est dans toutes ses parties un acte de foi, l'*Histoire de la peinture française* (1800-1933), de M. Alfred Leroy, attaché au musée du Luxembourg, tient tantôt du dictionnaire, tantôt de la thèse sur « l'Identité et la fusion des Arts » chère à M. Mauclair vers 1905. M. Leroy montre, en effet, les rapports de la peinture avec la littérature, la musique, la politique, et organise le défilé des maîtres, petits maîtres et semble-maîtres qui de 1800 à 1933, se sont astreints à tort ou à raison à disloquer des formes et à grouper des tons selon un ordre nouveau. Dans ce défilé, il manque peu d'artistes. Il y en a toujours trop et les cinquante peintres du XIXe siècle cités par M. Jamot suffisent à notre plaisir. Mais M. Alfred Leroy est probablement très jeune. Son courage porterait à le croire. N'a-t-il

pas reproduit telle lettre écrite par Gérome à Henry Bataille en 1894 sur les Impressionnistes : « ...Ils font de la peinture sous eux, vous dis-je! » Pour un fonctionnaire au début de sa carrière, cette indépendance vaut d'être signalée, aussi bien que maints jugements ingénus : « Guys... ne fut pas seulement un illustrateur et un reporteur de talent comme Paul Renouard... », Henri Martin, « l'un de nos plus parfaits coloristes... ». Les renseignements utiles ne manquent pas davantage, telle la révélation, à dix reprises, d'un maître: M. Paul Leroy, orientaliste, peintre religieux, peintre de portraits, décorateur :

« ...Il [le XIXe siècle] a vu la peinture monumentale et décorative parvenir aux plus belles réalisations avec un Delacroix, un Puvis de Chavannes, un Henri Martin, un Albert Besnard, un Paul Leroy et un Edouard Vuillard.

Soit, mais, comprises ainsi, la critique et l'histoire de l'art ne sont plus que de la charité chrétienne.

Mémento. — Raymond Bayer : *Vinci*, Librairie Félix Alcan. — Léopold Wellisz : *Félix-Stanislas Jasinsky*, Les Editions Van Oest. — A. Munier : *Un projet d'église au XXe siècle*, Desclée, de Brouwer et Cie. — Germaine Maillet : *La Peinture religieuse*, Librairie Bloud et Gay. — Matila C. Ghyka : *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*, Librairie Gallimard. — Marthe Digard : *Jacques Sarrazin*, Librairie Ernest Leroux. — Jeanne Digard : *Les Jardins de la Granja*, Librairie Ernest Leroux.

GEORGE BESSON.

LETTRES ALLEMANDES

Mélanges Henri Lichtenberger. Hommage de ses élèves et de ses amis. Paris, librairie Stock. — Gœthe : *Pandora*, traduit et préfacé par Henri Lichtenberger. — Roger Ayrault: *La légende de Heinrich von Kleist*, Paris, librairie Nizet et Bastard. — Roger Ayrault : *Heinrich von Kleist*, même éditeur.

Le 5 juillet dernier, une petite fête intime réunissait à la Sorbonne les élèves et les amis de celui qui a été un des grands initiateurs des études germaniques en France : Henri Lichtenberger. A l'heure où le maître s'apprêtait à prendre congé de sa chaire de la Sorbonne, ses disciples ont évoqué, en quelques allocutions familières, les souvenirs de cet ensei-

gnement fécond dont le rayonnement s'est propagé bien au delà d'un auditoire de Faculté et d'un cercle réservé de spécialistes. Une génération entière a puisé en France sa connaissance de l'Allemagne moderne dans les livres de Henri Lichtenberger. N'a-t-il pas été le premier introducteur de Nietzsche chez nous, à une époque où la pensée de l'ermite de Sils-Maria n'apparaissait encore qu'outrageusement déformée par quelques « nietzschéens » ou « nietzschéennes » d'avant-garde? Le petit volume sur la *Philosophie de Nietzsche,* suivi d'un recueil d'aphorismes, publié en 1898 et qui en est aujourd'hui à sa 52e édition, a fait autorité en Allemagne, et il reste aujourd'hui encore l'exposé le plus succinct, le plus clair, le guide le plus sûr pour qui cherche à s'orienter à travers les méandres de cette pensée chatoyante et ambiguë. Chacun des livres qui ont suivi : son *Richard Wagner,* son *Henri Heine,* son *Novalis,* résument un problème essentiel en une synthèse lumineuse, dans un esprit de haute équité, tandis que le volume intitulé *l'Allemagne moderne, son évolution* a inauguré, dans l'histoire des idées, une méthode renouvelée par la scrutation des assises profondes et des transformations collectives de tout un peuple.

Plus encore que les résultats particuliers, c'est l'esprit dont ces études s'inspirent et qui a communiqué à tout notre germanisme français sa marque propre de large compréhension gœthéenne. Et c'est le même esprit qui fait l'unité secrète de ce volume de **Mélanges Henri Lichtenberger,** hommage de reconnaissance rendu au Maître par ses amis et ses élèves. Si disparates qu'apparaissent ces études qui traitent de questions fort diverses d'art, d'histoire ou de littérature, ou encore de philologie ou de métrique, et qui ont été plus ou moins artificieusement groupées sous trois rubriques : Gœthe et son temps — Wagner et son temps — l'Allemagne contemporaine — cependant elles témoignent toutes d'une même discipline d'esprit; elles procèdent de cette même pédagogie gœthéenne, tout affirmative, qui s'ouvre, sans repliement hostile, sans négation stérile, à toutes les réalités étrangères. Gœthe est devenu le Credo du germanisme français. A ce culte, Henri Lichtenberger a

donné sa traduction de la Bible, je veux dire sa traduction de *Faust*, précédée d'une exégèse à la fois lumineuse et exhaustive, dont les trois volumes figureront désormais dans la bibliothèque de tout Français cultivé. Il vient d'y ajouter, plus particulièrement pour une élite, une nouvelle offrande avec la traduction du poème de **Pandora,** l'œuvre de Gœthe, entre toutes, ésotérique. Composée en 1808, au seuil même de la vieillesse, à une des époques les plus troublées de l'histoire, dans le fracas de la guerre et parmi les angoisses de l'invasion, cette œuvre exprime, sous une parure allégorique, la foi obstinée du poète qui refuse de désespérer de la vie et des hommes, convaincu que le jour reviendra où la Beauté, et avec elle la Science et la Culture, reparaîtront sur la terre. C'est cette espérance bienfaisante, cette « foi » gœthéenne invincible que devait symboliser à la fin du poème (qui est resté inachevé) le Retour de Pandora. Et sans doute, pour pénétrer l'art un peu apprêté de cette savante cantate et pour démêler toutes les intentions cachées sous cette allégorie très décorative, il sera bon de lire d'abord le commentaire approfondi que le traducteur a pris soin de placer en tête du volume.

> C'est, conclut-il, une des productions typiques de la vieillesse de Gœthe, une de ces œuvres qu'un Gœthe seul était capable de concevoir et de réaliser, où se révèle un aspect essentiel de son génie et qui a des chances de demeurer pour les dévots du Sage de Weimar un objet durable de dilection et de réconfort.

En cette même année 1808 qui vit naître *Pandora,* se produisit le conflit entre Gœthe et Heinrich von Kleist. Deux générations, deux époques, plus que cela : deux conceptions radicalement différentes de l'art et de la vie, deux mondes, se sont heurtés ici. En une lettre inoubliable, le jeune débutant était venu implorer, comme il disait : « sur les genoux de son cœur » le jugement de l'Olympien, en lui soumettant son nouveau drame de *Penthésilée.* L'impitoyable sévérité dont usa Gœthe, à l'endroit de cet humble et génial solliciteur, aujourd'hui nous surprend. Faut-il y voir simplement une manifestation de l'éternel conflit qui inévitablement met aux prises les « jeunes », impatients de se faire une place

au soleil, et les vieux, lesquels entendent imposer aux générations nouvelles les formules de sagesse et d'art où s'est cristallisée leur expérience de la vie? Serait-ce plutôt déjà l'opposition, marquée plus tard par Nietzsche, entre l'artiste « apollinien » qu'affectait d'être Gœthe vieillissant, épris d'un hellénisme froidement symbolique et sentencieux où il s'efforçait de faire revivre les secrets, vieux de plusieurs milliers d'années, de la poésie homérique — et le génie « dionysien » qu'était Kleist, de qui la violence tourmentée, l'outrance tragique et le surréalisme visionnaire anticipaient déjà les intuitions prophétiques que devait développer un jour l'auteur de *l'Origine de la Tragédie*? A dire vrai, chez Kleist, c'était moins encore l'artiste que l'homme qui choquait Gœthe et qui lui inspirait, nous dit-il, « de l'effroi et de la répulsion, comme un corps richement doté par la nature et que rongerait un mal incurable ». Cette condamnation a pesé comme une malédiction pendant plus d'un demi-siècle sur la destinée de l'infortuné poète. Consciemment ou non, les critiques ont d'abord pris parti pour Gœthe contre Kleist, plus tard pour Kleist contre Gœthe, et selon cette position initiale, leurs jugements ont varié du tout au tout, et les mêmes traits, d'abord critiqués ou blâmés, sont devenus objets de louange et d'admiration. Dans son étude sur **la Légende de Heinrich von Kleist,** M. Ayrault a tenu registre, il a dressé l'inventaire détaillé de toutes ces variations et il a noté l'évolution de la critique qui, partie de la condamnation de Gœthe, s'est acheminée peu à peu vers une réhabilitation de l'incontestable artiste et du psychologue incomparable qu'était Kleist, pour entonner finalement les louanges du vaincu héroïque, sorte de prophète qui, des profondeurs de sa destinée tragique, a su extraire pour l'Allemagne d'aujourd'hui un message collectif.

C'est, dit-il, avec l'arrière-pensée de retrouver en Kleist son propre déchirement et sa propre fièvre que la jeunesse allemande, après 1918, est revenue à lui, en même temps qu'à Nietzsche et à Hölderlin.

Après avoir ainsi au préalable fait le point, M. Ayrault s'est attaqué à son tour au problème de la personnalité de

Kleist. Et sans doute la formule qu'il nous propose, quand il définit Kleist un « exalté dionysiaque », traduit bien, en termes d'ailleurs empruntés à la philosophie de Nietzsche, le dynamisme exultant, extatique, visionnaire de son génie, et cette ivresse musicale qu'on trouve chez lui à l'origine de la création artistique. Mais cette formule n'exprime pas ces refoulements dangereux et ces inhibitions terribles qui ont emmuré ce solitaire dans son moi et l'ont empêché d'exorciser, d'endiguer ou de maîtriser les forces démoniaques qui le possédaient, ni surtout ce sentiment angoissant et obsédant d'infériorité, voire d'impuissance, qui le raidit dans son secret, a fait de lui une sorte de naufragé lucide et l'a poussé aux résolutions extrêmes, aux gageures désespérées. Certes, M. Ayrault a raison de nous mettre en garde contre une interprétation « pathologique » qui n'explique rien du tout. Nul n'a aussi héroïquement lutté que Kleist, et nul n'a éprouvé, autant que lui, l'hostilité sournoise des choses, cette « Malice de l'Objet » (*die Tücke des Objekts*) dont parlait l'esthéticien Vischer. Tout ce qu'il entreprend avorte ou tourne contre lui. Hobereau et officier prussien, il rompt avec sa caste et s'évade de son régiment pour se livrer, avec cette passion de l'extrême et de l'absolu qui le caractérise, à l'étude des sciences et à la recherche de la Vérité : la lecture qu'il fait de Kant lui révèle l'impuissance de la raison humaine à atteindre l'Absolu. Disciple enthousiaste de Rousseau, un beau jour il quitte sa fiancée, s'enfuit en Suisse à la recherche d'un ermitage : il y trouve la guerre civile, la fièvre et la maladie. A la suite d'une gageure en compagnie de quelques jeunes littérateurs, il écrit sa comédie de *la Cruche cassée,* s'enthousiasme pour la carrière des lettres, commence ce fameux drame de *Robert Guiscard* où il s'élance de son premier vol sur les plus hauts sommets de l'art tragique, conciliant Shakespeare et la tragédie grecque : après des années d'un labeur forcené, il lui faut reconnaître que l'entreprise est au-dessus de ses forces et il brûle le manuscrit sur lequel il avait fondé ses rêves d'immortalité. De désespoir, il court à Boulogne-sur-Mer s'engager pour prendre part à l'expédition projetée par Napoléon contre l'Angleterre — ce qui n'était, à ses yeux,

qu'une façon de suicide déguisé. Le projet de débarquement est abandonné. Après de laborieuses démarches, grâce à de puissants intercesseurs, il obtient un emploi dans l'administration prussienne à Königsberg. Le voici « casé » et rentré dans les cadres de la société. Nouveau coup de tête, ou plutôt nouvelle fugue. Entre Königsberg et Berlin, il est arrêté par les policiers français comme espion, échappe tout juste au peloton d'exécution, et se voit interné au Fort de Joux, dans le Jura. Après quelques mois de captivité, il est libéré, rentre en Allemagne, fonde une Revue éphémère, écrit des pièces de théâtre qui passent pour injouables et trouve moyen de se faire des ennemis des trois plus grandes Puissances qui à cette époque dominent le monde des lettres : Sa Majesté olympienne Gœthe, qu'il poursuit à présent de sarcasmes empoisonnés, le directeur de théâtre Iffland qui exerce une sorte de dictature sur les scènes allemandes, et le Mécène des éditeurs allemands Cotta. Il se jette alors dans l'action, se fait journaliste et agitateur national, juste au moment où la Prusse, après Wagram, adopte une politique louvoyante d'alliance hypocrite avec l'Empereur des Français. Vainement il assiège les ministres, sollicite sa réintégration dans l'armée. Celui qui rêvait d'arracher le laurier du front de Gœthe et de détrôner l'usurpateur français se voit réduit au rôle de quémandeur importun et éconduit. Certes, il y avait dans une accumulation de pareilles malchances de quoi briser la volonté la mieux trempée. Et pourtant on découvre dans le décousu de cette infortune persistante une sorte de logique interne. Ainsi que l'observe justement M. Ayrault : dans sa longue et glorieuse carrière, Gœthe, lui aussi, a connu bien des échecs et traversé une multiplicité de vocations dont quelques-unes n'ont abouti qu'à des avortements — sa carrière de ministre d'Etat, de directeur du théâtre de Weimar, ses ambitions de peintre, de savant. Mais il n'a été prisonnier d'aucune d'elles; l'une au contraire l'a préservé de l'autre. Et ainsi son expérience de la vie se présente comme un accroissement incessant, comme un assagissement continu. Kleist, au contraire, est, dans toute la force du terme, un « possédé ». Ses vocations successives simplement se supplantent l'une l'autre, et cha-

cune le laisse désemparé, comme à la suite d'un naufrage. Il est, selon sa propre image, une barque qui vogue, ballottée par la tempête, jusqu'au jour où l'esquif, sans gouvernail et sans boussole, sombrera dans « l'immense et splendide tombe » dont il a toujours porté en lui le pressentiment à la fois angoissé et joyeux.

Car cette « tentation de la mort », elle apparaît dès le début dans ses lettres, et toujours à la façon d'un baume bienfaisant et consolateur. Le poète a, comme il dit, lentement « mûri » en vue de cette mort, et elle a revêtu de plus en plus à ses yeux une forme précise qui n'attendait plus, pour se réaliser, qu'une rencontre : la compagne dont il avait besoin pour ce suicide à deux. Qu'il serait faux de voir dans cette mort un acte de désespoir accompli dans un moment d'égarement. Jamais suicide ne fut exécuté avec une préméditation plus lucide, dans une disposition d'esprit plus calme et plus joyeuse. Et qu'on ne fasse pas de Kleist un « vaincu de la vie ». Car son déclin, il l'a *voulu;* sa perte, il l'a *aimée.* Ecoutez ce que dit *Arminius* aux chefs germaniques qui viennent s'associer à lui pour combattre les Romains :

Je n'aspire et ne vise à rien qu'à succomber devant cet empereur romain. Mais je voudrais le faire avec gloire, mes frères, comme il sied à un prince allemand, et pour cela je veux être seul et, en cette affaire ne pas m'unir à vous... Si je pensais à *conquérir* quelque chose sur cette terre, je serais heureux de pouvoir m'associer à des hommes tels que vous qui êtes ici rassemblés autour de moi; *mais mon intention n'est que de tout perdre,* et une résolution de ce genre ne permet pas d'alliance, vous le comprenez. Il me faut être seul dans cette guerre, n'être l'allié de personne, sinon de mon Dieu...

C'est dans la personnalité de Kleist qu'il faut chercher la clé de son théâtre, dont il disait lui-même qu'il n'était qu'« une transposition de son moi ». S'il a écrit des drames — et aussi quelques nouvelles qui, chez lui, ne sont que des drames en style indirect — c'est forcé et contraint, parce que la forme dramatique seule répondait chez lui à une nécessité vitale. Chacune de ses pièces est un interrogatoire terrible qui fouille l'être dans ses racines, un problème de

cruauté, un chevalet de torture qui lui permet, avec une froide lucidité, d'arracher à « l'incommunicable » quelques-uns de ses secrets les plus refoulés. Par là il est le père de l'« expressionnisme », dont on retrouve le style jusque dans sa langue de théâtre, à la syntaxe abrupte, éruptive, spasmodique, aux antipodes de la tirade schillérienne et de la sentence gœthéenne. On peut aussi l'appeler le père du « surréalisme ». Chaque pièce est construite autour de quelques « visions » intérieures qui irradient la scène, annulant le décor extérieur, reculant les bornes du possible et du vraisemblable. Il est regrettable que M. Ayrault n'ait pas discuté, ni même mentionné, le délicieux *Essai* que Thomas Mann a consacré à *l'Amphitryon* de Kleist. Faisant table rase de tous les jugements de la critique, de tous les savants commentaires, de toutes les explications philosophico-religieuses, bref de tout ce fatras amphigourique qu'un siècle d'idéologie germanique a accumulé autour de cette énigmatique et ironique féerie, le grand romancier allemand l'a examinée avec des yeux neufs, et en a analysé tous les détours avec les ressources de la psychologie la plus moderne. Dans ce soi-disant « Mystère », il a découvert un des plus brillants jeux d'esprit qui aient jamais été tentés au théâtre, une comédie beaucoup plus proche de Molière qu'on ne s'imaginait, mais une comédie « surréaliste », imprégnée d'une ironie parfois cruelle, qui attaque la personnalité dans les fondements les plus inébranlables de la foi à son identité, dans ses certitudes les plus instinctives, dans ses évidences les plus vitales, dans ses attachements et ses possessions réputées les plus inviolables — bref il en a fait quelque chose qui ressemble à du Pirandello. Voilà qui s'appelle renouveler un problème!

Dirai-je que par contre M. Ayrault ne s'est pas assez libéré de tous les savants commentaires qui ont tant contribué à obscurcir l'interprétation de l'œuvre de Kleist? Entre cette œuvre et le lecteur, il a interposé tout un échafaudage de « thèmes » fondamentaux avec lesquels le poète aurait « composé » (!!) (c'est la malencontreuse expression qui souvent revient sous sa plume) son théâtre et ses personnages. Ainsi les diverses œuvres n'apportent que des

variations sur quelques thèmes abstraits. Ce qui est plus fâcheux encore, c'est qu'au lieu de suivre cette production artistique dans l'imprévisible nouveauté du travail créateur et dans l'ordre de succession où ont surgi ces visions dont chacune s'incarne dans une œuvre absolument unique et originale, il a découpé cette matière artistique et vivante en fiches, classées sous un certain nombre de rubriques, suivant un plan méthodique, et puis il a, cette fois, vraiment « composé » son Kleist avec ces fiches, nous faisant assister au défilé incessamment répété des mêmes thèmes, des mêmes situations et des mêmes personnages. Ainsi la vision totale de chaque œuvre se trouve éparpillée sous une multiplicité de rubriques et en une multiplicité d'aspects disjoints. Et cela est vraiment dommage, car l'auteur a apporté dans ce livre documenté des analyses très fines, des observations personnelles souvent pénétrantes, une sympathie très compréhensive, bref tous les éléments d'un beau livre — que son classeur et son fichier seuls ont empêché de « sortir ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

CHRONIQUE DE ROUMANIE

Un homme de lettres représentatif : M. César Pétresco, grand prix de l'Académie et prix national de littérature. — Mémento.

M. **César Pétresco,** dont la jeune gloire a déjà dépassé les frontières de sa patrie (1), constitue — pour reprendre

(1) L'œuvre de M. César Pétresco a été traduite, dans ses parties essentielles, en plusieurs langues européennes, notamment en italien, allemand, tchèque et polonais, rencontrant partout le meilleur accueil. En français, on n'a traduit de l'auteur que quelques contes, publiés non pas ensemble, mais séparément, dans différents périodiques (la *Revue Nouvelle*, oct. 1928, la *Revue Mondiale* et la *Revue Bleue*, 1933, le *Journal des Débats*, août 1933, etc.). M. Joseph Igirosano, auteur d'une version française de *Intunecare*, rendant compte (*Curentul*, 18-X-30) d'un entretien avec M. Boutelleau, annonçait que la maison Stock préparait la publication, dans « le cabinet cosmopolite », de l'œuvre maîtresse de M. César Pétresco. Toujours est-il que jusqu'à présent aucune des grandes œuvres ou des œuvres pleinement caractéristiques de M. César Pétresco n'a paru en France en une version soignée. Il nous semble à propos d'ajouter que l'opinion de notre pays, où la littérature française est si passionnément lue tant en original qu'en traduction, se montre douloureusement surprise que précisément au moment où se dessine en France un grand mouvement de curiosité pour toutes les littératures étrangères, nous n'en soyons pas un peu payés de retour, les éditeurs parisiens se refusant ou hésitant à présenter à leur public les écrivains d'une nation amie et alliée, parmi lesquels M. César Pétresco compte de l'avis général comme l'un des plus indiqués.

les termes du jugement que Remy de Gourmont avait porté sur Paul Adam — un magnifique spectacle, un spectacle balzacien de puissance agissante et féconde. Il fait songer au déploiement d'une force de la nature, qui serait cependant pourvue de finalité, d'intelligence et de savoir, comme, dans les légendes de l'humanité primitive, frappée d'étonnement et d'admiration, les grands phénomènes du monde physique apparaissaient autant de manifestations d'une âme divine. A l'instar des prodiges de ces vieux mythes, le miracle de labeur et de production qu'accomplit M. César Pétresco, depuis que la Roumanie a rassemblé tous les éléments de la race en un seul corps indépendant (2), se prête à des interprétations à la fois réalistes et allégoriques. Ainsi, il n'est point téméraire ou guère fallacieux, sans doute, d'y chercher et même d'y suivre, en quelque sorte, l'essor que vient de prendre le génie créateur de notre peuple, à qui les circonstances historiques n'ont pas encore permis une ample et entière réalisation littéraire. Il convient aussi et surtout d'y reconnaître le progrès organique, l'accroissement graduel et continuel d'une personnalité, dont l'élan de vie exige — comme selon les postulats de la philosophie bergsonienne — une intensité de création (3).

Car M. César Pétresco a pleine conscience de sa responsabilité, qui lui commande de mener son existence et son métier à leur meilleur rendement, voire à leur perfection dernière. Cette responsabilité se confond avec la mission, qui a remplacé aux yeux de nos compatriotes le vieil idéal (de liberté et d'unité nationales) mué maintenant en vivante réalité, et qui consiste justement dans le développement indéfini de nos facultés spirituelles, afin d'assurer à la Roumanie agrandie une place de choix sur la carte intellectuelle de

(2) En moins d'une dizaine d'années, M. César Pétresco a publié plus d'une vingtaine de volumes, dont plusieurs fort gros et de texte serré, sans compter une quantité considérable de notes et d'articles sur les sujets les plus divers, qu'il a donnés surtout à la revue *Gandirea* et au quotidien *Curentul*.

(3) M. César Pétresco a expliqué sa fécondité, comme une nécessité de libération, et sa manière de composer, comme une opération de cristallisation, en se laissant interviewer par notre Frédéric Lefèvre qu'est M. Félix Aderca, lequel en a rapporté la conversation dans son intéressant volume d'« Une heure avec... » les écrivains et les artistes notoires d'aujourd'hui, volume intitulé *Le témoignage d'une génération* (aux Editions Ciorneï).

l'univers (4). Pour sa part, donc, M. César Pétresco s'y emploie de pied ferme et de main de maître; aussi les différentes et nombreuses récompenses et faveurs, que les milieux les plus avertis (5) et une foule inaccoutumée de lecteurs (6) s'accordent à lui décerner, revêtent-elles la portée d'un hommage que le pays rend à l'un de ses héros, qui le représente avec bonheur de multiples façons (7).

Représentatif, M. César Pétresco l'est, en effet, non seule-

(4) Pour bien comprendre l'atmosphère spirituelle, qui règne actuellement en Roumanie, et dont sont plus ou moins imprégnées toutes les manifestations intellectuelles ou toutes les réalisations littéraires, qui s'y produisent, il faut tenir compte de ce puissant et unanime désir de prospérité et d'expansion, que nous avons déjà signalé, par exemple, dans notre précédente chronique (Voir *Mercure de France*, 1-VIII-34). Cette tendance à faire élever les productions de l'esprit roumain sur le plan universel, impliquant la mise en valeur du « spécifique » de l'âme nationale, — qui a pris le caractère d'un véritable impératif — M. César Pétresco l'a formulée lui-même, en tant que doctrinaire, dans un substantiel article du *Curentul* (6-VIII-30).

(5) Le livre de début de M. César Pétresco, *Scrisorile unui razes*, a été en 1923 couronné à la fois par l'Académie roumaine et par la Société des Gens de Lettres; son œuvre maîtresse, le roman *Intunecare* a obtenu en 1930 le grand prix pour la prose, c'est-à-dire la plus haute récompense que puisse accorder l'Académie; enfin, M. César Pétresco s'est vu attribuer dernièrement, pour l'ensemble de son œuvre, le prix national de littérature, fondé par l'Etat et décerné par une commission comprenant des représentants des plus autorisés des lettres roumaines et des institutions de culture intellectuelle, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique.

(6) L'on peut mesurer la faveur populaire dont bénéficient les livres de M. César Pétresco, par leur gros tirage, qui a atteint des chiffres-records en Roumanie; l'œuvre de début, *Scrisorile unui razes*, a paru en deux éditions, soit en dix mille exemplaires (une édition comportant en Roumanie cinq mille, et non pas mille exemplaires comme en France); l'œuvre maîtresse, *Intunecare*, dont on a imprimé quatre éditions, s'est vendue à vingt mille exemplaires; les romans qui ont précédé ou suivi l'œuvre maîtresse, *Simfonia fantastica* et *Calea Victoriei*, ont épuisé jusqu'aujourd'hui trois éditions, c'est-à-dire dix-huit mille exemplaires ; c'est à ce chiffre, moyen pour M. César Pétresco, mais exceptionnel chez nous, qu'est déjà monté le tirage de ses tout derniers romans : *Comoara regelui Dromichet, Aurul negru, Apostol.*

(7) Les différents livres de M. César Pétresco ont fait l'objet de nombreux articles et études, parus dans les périodiques ou en volumes, et dus aux meilleurs critiques du pays, notamment à Mme Isabelle Sadovéano et à MM. Seïcaru, Crainic, Dimitresco, Diano, Tausan- Pétronius, Perpessicius, Calinesco, Al. Théodoreano, Vranceano, etc. A l'étranger, c'est surtout la critique italienne qui s'est fait remarquer en s'occupant longuement et élogieusement de M. César Pétresco lors de la parution de ses livres *l'Uomo del sogno* et *la sinfonia fantastica*, comme l'atteste, entre autres, le bel article de M. Leonardo Kociemski. Une femme de lettres polonaise, mariée au professeur à l'Université de Cluj, M. Sergesco, et fervente de littérature roumaine, Mme Marya Kasterska, a consacré à M. César Pétresco plusieurs articles et notices (dans la *Revue Mondiale*, la *Revue Européenne*, et les *Nouvelles littéraires*). Une analyse de ses œuvres caractéristiques et une présentation de sa personnalité et des formes diverses de son activité manquaient en France.

ment par sa capacité de travail — il travaille à lui tout seul comme une ruche (8) — ou par la variété de ses travaux — il use de genres littéraires assez divers, s'affirmant avec égal succès : essayiste, conteur, romancier, critique, moraliste, sociologue, écrivain politique, auteur didactique (9), etc. — Il s'avère en même temps représentatif par l'inspiration et la substance de ses œuvres, par les caractères de son talent, enfin par la physionomie de son individualité propre. Fils d'un paysan du Danube, dont la destinée mouvementée pourrait fournir matière à un édifiant apologue (10), et d'une descendante de la noblesse terrienne, il a hérité des tendances et des aspirations qui s'opposent d'ordinaire et qui précisément provoquent par leur choc le drame de l'époque actuelle, que reflètent maints romans de M. César Pétresco. Mais ces aspirations et tendances antagonistes, à savoir: le sens de la tradition et l'esprit d'innovation, le sentiment de l'obéissance et le penchant à la révolte, le goût du primitivisme et l'appétit de modernisme, la nostalgie du passé et l'attrait de l'avenir, se sont conciliés dans son âme, de même que chez lui font bon ménage l'observation exacte avec la divination mystique, l'imagination constructive avec la sensibilité inquiète, le besoin d'action avec le désir d'idéologie. Pareille à l'arbre, auquel Maurice Barrès avait comparé son individualité, celle, aussi soigneusement cultivée, de M. César Pétresco a cherché la lumière, s'élevant aux sommets de l'intellectualité.

(8) Nous empruntons encore cette expression à Remy de Gourmont, qui s'en est servi pour caractériser la force de travail de Paul Adam (dans son premier *Livre des masques*).

(9) Estimant qu'il faut préparer les nouvelles générations dès l'âge d'aller à l'école pour la mission qui incombe à la grande Roumanie de rayonner intellectuellement par delà ses frontières. M. César Pétresco a tenu à offrir aux enfants de belles lectures, collaborant à la rédaction des livres de classes avec des membres éminents du corps enseignant. Les questions didactiques et le sort des pédagogues l'ont, d'ailleurs, toujours intéressé au plus haut point; son dernier roman, *Apostol*, qui est dédié à son ancien maître d'école à la campagne, constitue une sorte d'épopée de ces quarante mille modestes « apôtres », dont dispose actuellement le pays.

(10) Le père de l'auteur, tout jeune paysan d'Olténie, a quitté un beau jour, en pleins champs, la charrue paternelle pour prendre le chemin des villes, où le poussait sa soif de parachever son instruction par trop élémentaire; il réussit le tour de force de se rendre à Paris et d'y conquérir le diplôme d'ingénieur-agronome. C'est lui qui a certainement légué à son fils, en même temps que l'appétit de connaissance, l'humeur vagabonde qui a permis à M. César Pétresco de parcourir toutes les régions de la grande Roumanie et un grand nombre de pays étrangers.

C'est même le frémissement incessant de pensée qui définit le climat constant de ses écrits. M. César Pétresco adore remuer des idées et y excelle; il sème les siennes et s'intéresse à celles des autres. S'il n'a pas lu absolument tous les livres, comme s'en plaignait Stéphane Mallarmé, il en a pourtant connu et pénétré sans lassitude ni ostentation d'innombrables, et des espèces les plus dissemblables. Ces lectures lui ont procuré à l'occasion, pour ses œuvres, soit des motifs décoratifs, soit des termes de comparaison ou des prétextes à réflexions adéquates, l'aidant toujours à atteindre au « haut belvédère », qu'il estime — autant que l'estimait Taine — indispensable pour embrasser la vie et le monde. Car, alors même qu'il s'applique à étudier minutieusement les choses et les êtres — dont il a, d'ailleurs, à un degré extraordinaire, le don de voir le détail apparemment insignifiant, quoique constituant en fait leur attribut distinctif, — M. César Pétresco s'attache à vrai dire à chercher derrière les manifestations extérieures la réalité incluse, la vérité cachée; il parvient, en fin de compte, à saisir et à rendre sensible, par un art de suggestion et de rêve, qui le rapproche des symbolistes, auxquels l'apparente encore assez étroitement sa philosophie idéaliste, le mystère que recèlent les gestes et les moments les plus habituels ou dépourvus d'importance, la correspondance invisible qui existe entre les phénomènes, les sites, les objets et les hommes, le travail insoupçonné qui se livre dans les régions obscures de la conscience. Il creuse en profondeur, sans s'arrêter à une opération de surface; c'est toujours vers plus d'intériorité qu'acheminent et aboutissent les vastes enquêtes, auxquelles il procède, sur les différentes classes de la société, et qui gardent, du reste, une valeur intrinsèque par l'amas considérable de faits observés et de documents recueillis.

Pour scrupuleusement objectives qu'elles soient, ces enquêtes très poussées n'en ressemblent pourtant pas moins à des reportages vécus. Car le manieur d'idées qu'est M. César Pétresco partage avec Remy de Gourmont l'horreur du livresque. Il tient à puiser directement aux sources, se rapportant en l'occurrence à l'expérience personnelle des choses et des êtres qu'il a acquise, puisque, selon l'exemple des maîtres de la littérature russe, qu'il prise fort, il a traversé

à peu près toutes les situations au cours de son existence passionnée et instable. Par surcroît, son occupation de prédilection, qui est devenue sa profession régulière (11), l'y a engagé; le journalisme, auquel il est redevable de la discipline et des méthodes de travail clair, vif et rapide, l'a placé au plus épais de la mêlée humaine et l'a mis devant les problèmes les plus aigus du temps présent. Il reçoit de la sorte en plein tous les éclats de la vie et toutes les clameurs des âmes, qu'il renvoie, amplifiés et magnifiés, par son œuvre aussi subtilement complexe qu'ingénieusement orchestrée, telle une grandiose et fantastique symphonie (12).

Mémento. — I. Evénements, fêtes, etc.:

A Constantza, qui est devenue le Deauville de la Roumanie, mais qui a été jadis le triste lieu d'exil du poète latin Ovide, l'on vient (sur l'initiative du regretté écrivain et homme politique Jean N. Roman) d'ériger un monument (œuvre remarquable du sculpteur Han) près de la mer, où Michel Eminesco désirait reposer définitivement, à la gloire de ce grand maître de l'art lyrique et de la pensée roumains que le roi Charles II a très justement appelé « le phare de notre âme nationale » dans l'excellent discours prononcé à la cérémonie d'inauguration.

A Sarmisegetuza, capitale de l'ancienne Dacie, avant de devenir, sous le nom d'Ulpia Trajana, capitale de la Dacie romanisée, le jeune souverain de la grande Roumanie et le président du Conseil, M. Tataresco, ont consacré, en s'y rendant, par une solennité officielle, l'importance des fouilles qu'y a entreprises M. Daïcovici, professeur à l'Université de Cluj, avec ses collaborateurs, aux efforts desquels nous devons déjà la découverte de nombreux vestiges d'un passé lointain et glorieux.

II. Nouveautés de la librairie:

L'illustre savant et maître écrivain, M. Ovide Densusiano, membre de l'Académie et professeur à l'Université de Bucarest, continue, en collaboration avec ses élèves, dont plusieurs, tels MM. Take Papahagi et Al. Rosetti, se sont déjà affirmés comme universi-

(11) Il a occupé divers emplois publics, a exercé ou exerce la profession d'agriculteur ou le mandat de député, mais par-dessus tout il a été et demeure journaliste; depuis de longues années, comme M. Léon Daudet, il ne prive pas le public de son article quotidien.

(12) *La symphonie fantastique* s'intitule justement un roman de M. César Pétresco, dont l'œuvre porte l'emprise de la musique, non seulement par le goût pour cet art que possèdent les personnages qu'il a créés, mais aussi par les procédés de technique littéraire de leur auteur même.

taires et savants de valeur, à augmenter d'un nouveau et gros tome, fort riche de contenu, la collection — laquelle constitue un véritable monument — de son recueil de philologie et folklore: *Langage et Ame.*

Les études sur Michel Eminesco se multiplient, comme il convient. A l'occasion des fêtes de Constantza, la maison d'éditions « Universul » a apporté en *Hommage à M. Eminesco* un choix d'articles, dus à divers écrivains et érudits autochtones ou étrangers, et précédés de quelques belles pages spécialement écrites par la reine Marie. L'on attend de M. Jean M. Rascou, qui en a imprimé plusieurs fragments dans la revue *Indreptar,* son livre révélateur : *Echos français dans l'œuvre de Michel Eminesco;* enfin, on annonce de nouvelles biographies approfondies du grand poète, auxquelles travaille, outre M. Eugène Lovinesco, précisément M. César Pétresco, dont la présente chronique amorce, pour ainsi dire, l'étude.

POMPILIU PALTANÉA.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Peter Neagoe: *Americans abroad,* Service Press La Hague. — Ezra Pound: *Active Anthology,* Faber and Faber, Londres. — Louis Zukofsky: *An Objectivists Anthology,* Le Beausset, Var. — Stanley Burnshaw: *André Spire and his poetry,* The Centaur Press. — Mémento.

Peter Neagoe, né en Transylvanie de parents roumains, citoyen américain à l'âge de 21 ans, résidant en France, publie à la Hague **Americans abroad,** une anthologie d'écrivains états-uniens qui demeurent ou ont demeuré en Europe. L'idée est intéressante, l'œuvre utile, car on sait qu'au lendemain de la guerre de 1914 il y eut un afflux considérable de jeunes littérateurs venus en Europe d'une Amérique récemment découverte.

Ceci dit, reconnaissons que ce problème littéraire est d'importance, bien que la renaissance poétique fût commencée aux Etats-Unis depuis 1912. (Voir *Poetry,* de Chicago, lancé par Harriet Monroe à cette date.) Ce n'est pas une simple anthologie qui éclairera notre lanterne. La dette des Etats-Uniens à l'égard de notre pays (pour ne parler que de lui) est grande, subtile, et il y faudra le recul du temps pour s'en rendre bien compte. Cependant, dans la multiplicité des ouvrages que nous recevons des Etats-Unis, l'*Anthologie* de Peter Neagoe arrête notre attention. Voici donc

des noms que nous connaissions pour avoir lu avec plaisir de celui-ci un poème, de cet autre un conte. Quelques inconnus aussi nous sont présentés. Tous sont, à quelque titre, redevables à l'Europe littéraire d'une influence, d'une suggestion. Tous le disent, avec humour et sur un mode personnel.

Ce que j'aime le mieux dans ce livre, et ce qui me semble le plus pittoresque, c'est la biographie que chacun des auteurs représentés a brièvement écrite à notre intention. Avec Emanuel Carnevali, né à Florence, voici John Cournos, né à Kieff, et Seabrook, qui, après des études à Genève, est allé vivre avec les Bédouins et les Druses, puis à Tahiti, puis dans l'Afrique Occidentale. Il fut aussi simple soldat dans l'armée française et gazé à Verdun. J'en passe... Malcolm Cowley (qui écrivit jadis une courte étude sur Racine) chante en termes réalistes et sans fard la poésie de ces aventures:

En suivant le dollar, en suivant le dollar, j'ai appris trois façons de manger avec le couteau et commandé de la bière en quatre langues d'un garçon hongrois, tandis que je poursuivais le dollar vers l'est le long du 48e degré de latitude nord, — là où il vaut le plus, là est la patrie.

En fait, le dollar n'était qu'un appât. Un besoin nostalgique de nouveauté, de mieux-être idéal, menait ces jeunes gens vers la conquête de l'horizon. En voici qui avouent s'être d'abord intéressés au point de vue social. Emma Goldman, née à Kowno, ouvrière aux Etats-Unis en 1886, en 1906 directrice d'un magazine anarchiste, *Mother Earth,* et désormais plus souvent en prison qu'au bureau de rédaction. Après plusieurs années de séjour en Russie soviétique, elle écrit *Ma désillusion russe.*

Et depuis, nous confie-t-elle, ma biographie est inscrite sur les fiches de la police internationale.

A côté d'Emma Goldman, voici Eugène Jolas, qui est à l'autre pôle de la chose littéraire. Paris connaît bien ses écrits, et sa vaillante revue *Transition.* L'anthologie de Peter Neagoe donne de lui une bien jolie rapsodie dont le thème est justement celui qui, essentiel, me semble murmurer au cœur de l'Américain exilé: en quête de soi, « à la suite de

cette voix qui gronde dans les ténèbres, toujours plus profondes, jusqu'au point où il n'y a plus rien que la nuit, rien que la nuit ». Eugène Jolas écrit dans une langue élégante, imperceptiblement veinée de modernisme.

Ceci m'amène à apprécier maintenant la forme particulière dans laquelle nos déracinés vêtent leur pensée, ou leur émotion. Il m'y faudrait plus d'espace. Qu'on sache que l'anglais de gens tels que W. C. Williams, Jolas, Ezra Pound, Alfred Kreymborg, Paul Rosenfeld, Selden Rodman (un jeune plein de promesses), Ernest Walsh (mort en 1922 à Monte-Carlo), qui plaque, au milieu de tout ce modernisme discordant, de délicats accords élizabéthains, d'autres que j'oublie, cet anglais ne peut laisser personne indifférent. Fantaisiste ou vulgaire, tendre ou grossière, leur manière d'écrire possède vraiment ce dynamisme particulier à la civilisation moderne et qui, chez les exilés de l'*Anthologie*, est une façon de réagir contre la tranquille existence et les traditionnelles modes de l'Europe. C'est lorsque cette réaction est involontaire, et ne se trahit que dans un mot qui flambe ou fleurit, qu'elle peut être sympathiquement envisagée comme œuvre d'art.

Hélas! et il faut bien le dire, trop souvent certains de ces Etats-Uniens, fanatiques maladroits, dépassent les bornes, ou plutôt, voulant les dépasser, atteignent le ridicule. Je ne peux m'empêcher de trouver de fort mauvais goût M. Henry Miller, qui déclare dans sa biographie qu'il vint à Paris « étudier le vice », puis nous offre d'une plume désinvolte une histoire de prostituée (Mlle Claude), d'une désarmante ineptie. Enfin, certaines choses présentées comme poèmes ne sont même pas amusantes, telles ces lignes de Joseph Schrank:

> la dame de la cafeteria
> porte ses seins appétissants
> sur un plateau
> avec de la laitue, une serviette
> un verre.

Etc., etc.

L'Anthologie que nous venons de parcourir contient quelques pages de poètes connus et diversement appréciés, Conrad Aiken, Cummings, Gertrude Stein et Ezra Pound, dont l'altière solitude et l'exil volontaire imposent la considération. Pour lire Ezra Pound, il faut des dictionnaires de citations, des manuels historiques, connaître Dante, Shakespeare, tous les symbolistes, tous les poètes de la Rome dite décadente, et surtout une connaissance parfaite des troubadours provençaux. C'est dire que son œuvre restera inaccessible. J'y prends le même plaisir qu'à perdre de longues minutes dorées devant une fleur, un insecte, un ruisseau. Mais j'avoue n'avoir jamais pu aller au bout d'un livre de cet heureux et prolifique auteur. Voici de lui une **Anthologie** (encore une!). Pound nous avertit qu'il a choisi parmi les poètes seulement ceux dont l'œuvre indique une recherche et une progression. Car il ne croit pas, il n'a jamais cru que la muse puisse croître et embellir par les nourritures habituelles. Un essai, même raté, vaut mieux qu'une imitation exactement réussie. C'est pourquoi sans doute il y a dans ce choix de poèmes, fait par Ezra Pound, tant de choses médiocres. Marianne Moore, W. C. Williams, Eliot sont représentés avec succès. Quelques objectivistes sont là aussi, notamment Basil Bunting, curieuse figure qui certainement doit beaucoup à Ezra Pound.

Comme d'ailleurs tous les objectivistes. C'est la première fois que j'en parle à mes lecteurs. J'ai souvent dit dans le *Mercure* que la poésie américaine, dont j'ai pu étudier sur place la belle floraison du lendemain de la guerre, avait ma préférence parmi les formes littéraires en honneur aux Etats-Unis (quelques prosateurs mis à part, Théodore Dreiser ou Sinclair Lewis, par exemple). J'ai attendu quelque temps pour présenter aux lecteurs du *Mercure* le groupement nouveau qui doit beaucoup à Ezra Pound, et qui s'appelle **Objectivistes.** Ma tâche est simplifiée par la parution d'une *Anthologie* (et de trois!) qui contient des poèmes fort curieux, en tout cas caractéristiques de l'école nouvelle. Son coryphée, Louis Zukofsky, m'en voudrait de parler d'école. Mais il faut parler net et vite, n'est-ce pas?

Donc, les « Objectivistes » sont nés. Ce sont déjà des en-

fants terribles, puisqu'ils ont plusieurs mois d'existence. (A vrai dire, la première déclaration en fut faite dans *Poetry*, de Chicago, en février 1931.) Ils s'appellent Basil Bunting, Mary Butts, Frances Fletcher, Robert Mc Almon, George Oppen, Ezra Pound, Carl Rakosi, Kenneth Rexroth, Charles Reznikoff, W. C. Williams, Louis Zukofsky, Forrest Anderson, T. S. Eliot, R. B. N. Warriston.

Voyons d'abord la Préface. Elle est de Louis Zukofsky, dont la production poétique, parsemée en diverses revues, avait piqué ma curiosité plusieurs fois. Sa préface est confuse. Les choses les plus simples y sont dites en termes prétentieux. Pourquoi? Un poème est un « objet ». Bien. L'image est à la base de la forme poétique, fort bien, cela a été dit et prouvé par les « imagistes ». Louis Zukofsky ajoute, il est vrai:

L'image est sentie en tant que durée... l'image est l'existence de la forme et du mouvement de l'objet poétique...

Notre préfacier continue ainsi, mais avec moins de clarté:

On ne peut dissocier l'image du mouvement ou forme cadencée du poème.

L'idée de cadence revient à diverses reprises sous des mots différents. Lorsqu'on consulte l'œuvre objectiviste, on s'aperçoit qu'en effet le nouveau lyrisme sera haletant et oratoire (mais sans emphase), tandis que l'imagisme était statique et apaisé. Tout ceci n'est peut-être pas aussi nouveau que le croit Zukofsky. Il est vrai que vient ensuite une théorie concernant les moyens d'alimenter le poème. Car enfin le poème, pour être communicable, doit être alimenté et devenir à son tour aliment. Ici je laisse la parole à Zukofsky:

Impossible to communicate anything but particulars — historic and contemporary — things, human beings as things their instrumentalities of capillaries and veins binding up and bound up with events and contingencies.

Ceci semble être l'apport le plus original de l'objectivisme. On le comprendra mieux en lisant les œuvres: cette liaison intime entre le cœur du poète et les événements, c'est-à-dire

entre l'inspiration même et les « objets » tels qu'ils sont donnés, représentés, imagés par l'actualité, certes, ce n'est pas chose nouvelle absolument, mais c'est chose un peu oubliée par les poètes précédents, et par l'Imagisme en particulier, dont c'était la tendance de dissocier le cœur et la vie réelle. Je ne prétends pas qu'on passe aisément de la théorie à la pratique.

Lisons sans prévention l'*Anthologie* qui nous arrive du Var (France) pour nous présenter l'école nouvelle de la poésie américaine. Elle est, cette anthologie copieuse, placée sous l'égide d'Ezra Pound. (Et puis l'on ira disant que l'artiste original n'obtient de reconnaissance que *post mortem*!) Elle contient, à mon sens, une révélation, Louis Zukofsky, le choryphée. Voilà un vrai tempérament de poète. Ce que vaut sa réalisation, sa « chose », pour parler objectiviste, difficile à décider. Mais son lyrisme charrie des images étonnantes, une écume salée, et des paillettes d'or. Une salle de concert où se joue la *Passion selon saint Matthieu*, de Bach, et voilà déclenchée une fantaisie tour à tour hargneuse, aimable, simplement lyrique:

> Listen, — the music is in the flower.
> It is not the sea but hyaline cushions the flower,
> (Liveforever, everlasting)
> The leaves never topple from each other,
> The strength of each leaf is a buttress flung...

Pourquoi faut-il que Zukofsky (qui imite en ceci trop docilement Ezra Pound) intercale à tous instants des réminiscences littéraires dont quelques-unes, certes, se comprennent et s'acceptent, mais dont un trop grand nombre sont nettement risibles, par exemple:

> Natura naturans
> Nature as creator,
> Natura naturata —
> Nature as created.

Ainsi Whitman, autodidacte amusé et souriant, se traduisait-il des expressions rares et nobles. Du moins Whitman les gardait-il dans ses tiroirs sur des chiffons de papier, au dos desquels parfois il inscrivait une note de blanchisseuse.

Déjà aussi Whitman s'écriait (en 1855) comme aujourd'hui Zukofsky:

One's got to modernize
His lute...

L'objectivisme, dernier cri du modernisme poétique, allant plus loin que le whitmanisme, incorpore tout,

L'automobile qui file près du cimetière,

et les phrases les plus quotidiennes comme:

A chaque automne, à chaque printemps,
Monsieur a besoin d'un complet neuf,

à condition que le thème central (ici la *Passion de saint Matthieu*) lie, cimente, anime les détails particuliers, — ce que l'objectivisme appelle « the particulars ».

Près de Zukofsky, l'*Anthologie objectiviste* contient quelques aimables pirouettes de Williams Carlos Williams, qui aura réalisé ce prodige d'être dans toutes les anthologies. (Il y a longtemps que j'ai écrit ici même que W. C. Williams était un vrai poète.) De Kenneth Baxroth je transcris aussi exactement que possible ce fragment d'un long poème :

;
ing evlt
dras pRoG
2m3nL 1/2

Etc.

Mais je reconnais que, quelques lignes plus bas, se trouve e vers moins éloigné de nos habitudes poétiques:

Ils ont employé les étoiles à faire le silence.

§

Il me souvient que déjà en 1918 on parlait aux Etats-Unis d'André Spire et, si j'ai bonne mémoire, c'est le Florentin Carnevali (dont j'ai parlé à propos d'*Americans abroad*) qui, à Chicago, un dimanche printanier, dans le vacarme d'un train aérien, avait prononcé ce nom. Dans le livre très soigné que m'envoie Stanley Burnshaw, **André Spire et sa**

poésie, c'est Alfred Kreymborg, israélite lui aussi, qui donne peut-être la véritable raison de l'intérêt qu'on porte à Spire chez les poètes états-uniens: « Spire est, me semble-t-il, le plus universel et le plus digne d'être internationalisé » parmi les poètes français. L'Introduction, abondante et documentée, est de Stanley Burnshaw. Il retrace la vie de Spire, insiste beaucoup sur l'influence du moment social (affaire Dreyfus, les mouvements humanitaires autour de 1900, etc.), reconnaît l'importance des recherches concernant le vers libre qui allaient leur train à cette époque-là, et, dans l'ensemble, juge André Spire à sa valeur, qui est grande.

A côté des poèmes d'inspiration sociale et mystique qui rappellent certains élans de Walt Whitman, il y a dans cette traduction de Stanley Burnshaw des vers et des strophes qu'on dirait écrits par un Gould Fletcher, un Ezra Pound, un Alfred Kreymborg:

> Lifted on mist,
> In the morning dews,
> What is a roof?

ou encore tout le passage qui commence:

> I saw your flowing earth, fertile and soft.

On peut être à la fois heureux et fier de l'hommage que l'Amérique poétique vient de rendre, comme il convient, en silence, modestement, à une des plus pures images de notre poésie contemporaine. Dans la solitude où se tient noblement André Spire, le livre de Stanley Burnshaw et les commentaires qui l'accompagnent ont pu lui prouver que la fraternité humaine dont il a toujours rêvé n'est pas un vain mot, malgré tout.

Mémento. — Ezra Pound a publié à Le Beausset (Var), sans autre indication, une brochure très captivante qu'il appelle *How to read*. Une fois de plus, la culture sans pédantisme de l'auteur se révèle à nous. Ses traductions du vieux provençal (notamment d'Arnaut Daniel) sont choses précieuses.

Alice Corbin, qui n'avait pas publié de vers en volume depuis longtemps, nous présente *The Sun turns West* (Writers Editions Santa-Fé). Lyrisme gracieux et prenant: ni imagisme, ni objec-

tivisme, mais parfois, comme chez Donne, un trait qui raye les ténèbres.

Virgil Geddes, dont les essais au théâtre n'ont pas été très heureux, publie à Brookfield (Connecticut) des brochures, de quinze à trente pages ,dénonçant les maux de la scène américaine et sommant en termes énergiques les « producers » de moins songer au gain et plus à l'art. On ne comprend pas toujours les griefs et les desiderata de Virgil Geddes, mais on voit bien qu'il déteste Eugene O'Neill, dont l'œuvre originale a pourtant été un assez considérable succès populaire.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

De Weimar au chaos; Nouvelle Revue Critique. — Francesco Nitti : *L'inquiétude du monde;* Denoël et Steele. — Marc Elmer : *Enquête sur la France en danger;* Attinger. — Georges Suarez : *Les Heures héroïques du Cartel;* Grasset. — Jacques Augarde et Emile Sicard : *Yougoslavie,* préface d'Alexandre Millerand, Editions des Portiques, 1934.

Le livre intitulé **De Weimar au chaos** est attribué par M. Helmut Klotz, qui en a écrit la préface, à un *général* de la Reichswehr. Ce serait un extrait de ses carnets de notes du 30 mai 1932 au 30 janvier 1933, c'est-à-dire depuis la chute du Chancelier Brüning jusqu'à la nomination de Hitler. Aux notes prises par le général, auraient d'ailleurs été ajoutés des extraits de sa correspondance, mais en ayant soin de lui attribuer ces emprunts, de façon que « par cette modification du temps et du lieu de faits accessoires », il devienne impossible de déterminer la personnalité de l'auteur du journal. J'avoue qu'après lecture du volume, je crois que c'est simplement un recueil d'extraits des journaux publiés pendant la période indiquée, en ayant soin seulement de modifier chaque extrait conformément à la fiction adaptée. Le livre est d'ailleurs bon. L'auteur est homme instruit et de bon sens. Il aurait écrit un excellent livre d'histoire s'il n'avait pas romancé son travail de la façon que je viens d'indiquer. Tel qu'il est, c'est encore un ouvrage fort intéressant et très instructif, mais sans valeur probante. Je ne crois guère, par exemple, à ce qu'il a prétendument noté le 16 décembre 1932 sur la guerre chimique, le 10 janvier 1933 sur la « guerre de bacilles ». Ce sont des inventions pour gagner la faveur et la confiance de ceux qui, en France, croient à ce qui a été raconté sur ces sujets. L'auteur se fait aussi

l'écho de ce qui a été dit sur le rôle décisif qu'aurait joué le sentiment dont était pénétré Hindenburg que « l'Etat avait le devoir d'aider la grande propriété foncière, ruinée par des gouvernements marxistes ». Le feu président aurait été dominé par son désir de conserver ce domaine de Neudeck qu'il devait à une souscription des hobereaux de la Prusse orientale; l'exploitation en étant déficitaire, il avait, comme beaucoup d'autres junkers, besoin des subventions de l'Etat. Enfin, l'auteur se fait également l'écho de ce qui a été dit des velléités de coup d'Etat de Schleicher après qu'il eut donné sa démission de chancelier, le 28 janvier 1933. Ce général aurait alors demandé aux chefs des syndicats s'ils l'appuieraient d'une grève générale dans le cas où la Reichwehr lui resterait fidèle s'il était remplacé par Hitler ou par von Papen. Le lendemain 29, il en eut l'assurance. Il fut aussi ce jour-là assuré par les officiers de Potsdam que la Reichswehr le soutiendrait. Mais le 30, tout s'écroula, le ministère Hitler-Papen-Hugenberg ayant été formé avec la collaboration du général Blomberg, nommé ministre de la Reichswehr.

M. Francesco Nitti, ancien président du Conseil des ministres d'Italie, actuellement banni, est un esprit vigoureux et malveillant, mais sans parti pris d'injustice. Il est même évident qu'il désire être juste et ne s'aperçoit pas des énormités que la passion et les préjugés dont il n'a pu se débarrasser lui font dire. Il a été frappé de **l'Inquiétude du Monde** à l'heure actuelle et en décrit les causes comme il les comprend.

A leur base, il met le traité de Versailles:

Versailles a été le triomphe de l'hypocrisie méthodiste de Wilson, qui a donné la pire des paix au monde... Il n'y avait que deux solutions: ou faire une paix qui détruisît les vaincus et les mît pour longtemps hors d'état de nuire, ou conclure une paix humaine, sincèrement acceptable pour les vaincus et que les partis de démocratie en Allemagne et dans les autres pays vaincus pouvaient accepter et défendre de bonne foi. J'étais partisan de cette seconde solution... Or, on n'a eu la réalisation d'aucun de ces deux points de vue, et la paix n'a été qu'un vaste malentendu... On créa l'absurde frontière orientale avec le cou-

loir de Dantzig qui divise la Prusse Orientale en deux parties... Il n'était peut-être ni utile, ni juste, ni sagement prévoyant, d'enlever ses colonies à un pays surpeuplé comme l'Allemagne... Or, on tint à humilier les Allemands, en expliquant l'obligation pour eux de renoncer aux territoires d'outre-mer par leur cruauté qui n'inspirait aucune confiance; comme si, dans leurs colonies, les autres peuples avaient été meilleurs ou plus humains.

Evidemment, M. Nitti exagère: entre la paix « détruisant les vaincus » et celle « acceptable » pour eux, il y a la paix équitable pour tous. Etait-ce équitable d'abandonner des Polonais, des Tchèques, des Danois et des Alsaciens-Lorrains aux Allemands pour leur faire plaisir? Le « Couloir » qui indigne M. Nitti a été créé pour délivrer de la tyrannie allemande les Kassoubes et les Polonais qui l'habitent; les Alliés ont été si désireux de ne pas commettre une injustice envers les Allemands qu'il n'y ont pas annexé la ville de Dantzig, par laquelle passe presque tout le commerce de la Pologne; si la Prusse orientale reste séparée de l'Allemagne, c'est parce qu'elle représente l'amorce d'une conquête restée inachevée; les Alliés visaient à mettre fin aux guerres; fallait-il permettre aux Allemands de continuer celle qu'ils avaient commencée? Si les Alliés avaient laissé aux Allemands leurs colonies d'Afrique et d'Océanie, ceux-ci y créeraient actuellement des bases fortifiées pour attaquer les colonies voisines et les navires; les Alliés ne se sont pas approprié les colonies allemandes: ils les ont mises *sous mandat* pour l'utilité de tous (Allemands compris), et celle en particulier des indigènes; les puissances mandataires doivent rendre compte périodiquement à la Société des Nations et leur gestion est examinée.

Les observations de ce genre qu'on pourrait faire sur le livre de M. Nitti sont innombrables. M. Nitti, cela va sans dire, aime l'Italie; il aime aussi l'Allemagne; il est convaincu que « nul Allemand respectable ne pouvait, de bonne foi, accepter le traité de Versailles ». Pour lui, le coupable perpétuel, c'est la France. Ce n'est pourtant pas elle qui a annexé Trieste, Fiume et la moitié du Tyrol. M. Nitti a voulu jouer vis-à-vis des Alliés de l'Italie le rôle de censeur. Son livre renseigne sur ce que les malveillants pensent de nous.

M. Marc Elmer a eu l'idée heureuse de demander à des hommes marquants ce qu'ils pensent sur les grands problèmes actuels: La Société des Nations, l'organisation de la paix, le parlementarisme n'a-t-il pas saboté la victoire? N'est-il pas l'écrasement des élites au profit du nombre? Peut-il être réformé? Sinon, par quoi le remplacer? M. Elmer publie cinquante-neuf réponses à cette **Enquête sur la France en danger:** elles reflètent naturellement la nuance politique de chacun de ceux qui ont répondu. M. Elmer, lui, en tire la conclusion que « pour ne pas rejoindre demain les centres mobilisateurs, il faut joindre une de nos phalanges patriotes, la plus crâne et la plus française que nous trouverons ». Je crois qu'il met entre les partis plus de différence qu'il ne convient: tous ceux qui ont tenu le pouvoir depuis 1919 sont partisans de la préparation à la guerre; le résultat de celle-ci dépendra surtout d'impondérables: la valeur personnelle du généralissime et de nos principaux ingénieurs militaires.

Le grand et légitime succès de son livre *De Poincaré à Poincaré*, où il racontait l'histoire du premier Cartel, a incité M. Georges Suarez à raconter toute l'histoire des Cartels dans un volume intitulé **Les Heures héroïques du Cartel.** Les 126 premières pages y sont consacrées au premier Cartel (1924-1925); les 180 suivantes au deuxième Cartel (1932-1934). Les deux parties ont les mêmes qualités: chacune d'elles constitue un récit captivant, parsemé de scènes vivantes et de dialogues fort réussis. Mais la méthode historique de M. Suarez est restée aussi défectueuse: à une trame composée de ce qu'il a lu dans les journaux, il ajoute des souvenirs personnels (qui ont de la valeur) et des inventions (qui n'en ont aucune). Le lecteur ne voit pas toujours où commencent et où finissent les parties « romantisées » de ce prétendu ouvrage historique. M. Suarez, d'ailleurs, sympathise fort peu avec ceux dont il raconte l'histoire, la plupart des portraits qu'il en trace sont des caricatures et par conséquent les appréciations qui les constituent fort exagérées et injustes. M. Herriot est presque le seul qui ait trouvé grâce.

M. Suarez a terminé son livre par un chapitre intitulé *Reconstruire*, où il annonce que les générations précédentes ayant échoué, le salut ne peut venir que des Anciens Combattants comme lui.

Nous ne lâcherons plus la corde. Depuis 1918, nous avons été la dupe des politiciens. Le salut du pays ne peut pas venir du régime parlementaire tel qu'il fonctionne actuellement.

Après cette énergique déclaration, il étudie les projets de réforme de MM. Frossard, Flandin, Tardieu, et ne conclut lui-même que par des généralités:

Nous nous sommes mis à haïr ce que nous voulons changer et nous ne voulons changer qu'en renversant... Nous sommes entrés dans une phase révolutionnaire... Privé d'autorité, le pays s'est habitué à la violence. Rien n'est plus difficile à vaincre que les habitudes. La loi elle-même ne suffit pas toujours. Reste la force, dont l'emploi peut être mortel pour la nation... Nous n'en sommes pas là, mais prenons garde! Nous n'en sommes pas loin.

Ce sont de sages réflexions, mais peu en harmonie avec la tirade sur la génération du feu.

ÉMILE LALOY.

§

Un bon livre, intelligent et substantiel. Je n'aime pas beaucoup le plan de l'ouvrage, qui entremêle la politique, l'histoire, la géographie et l'économie. Mais les auteurs possèdent leur sujet et leur documentation est de première main. Les gens qui connaissent la situation en **Yougoslavie** autrement que par des voyages de quelques jours leur sauront gré d'avoir apporté à l'opinion française les bases d'une appréciation saine et mûrie. Les jugements portés sur les points critiques de la vie yougoslave sont frappés au coin du bon sens et de la modération. Sur la question des rapports serbo-croates, ils regrettent que la vieille Croatie, sans cesse en opposition, n'ait pas compris en 1919 que son rôle était terminé. Tant qu'existaient une mentalité spécifiquement croate, une conscience spécifiquement croate, des traditions spécifiquement croates, tant que les cadres politiques étaient régionaux,

la question du fédéralisme avait un sens. Il y avait alors, en effet, quelque chose à fédérer.

Aujourd'hui elle n'existe plus. Le fédéralisme ne se discute et n'est un mode d'unification que lorsque plusieurs races cohabitent en un même Etat, mais non lorsque l'Etat est une Nation-Etat.

Bref, le problème croate doit puiser sa solution dans l'avenir et non dans le passé. C'est une vérité qui ne perd rien à être répétée au lendemain d'un abominable attentat dont il serait évidemment inepte de rejeter la responsabilité sur le peuple croate, mais qui n'en met pas moins en fâcheuse posture certains de ses leaders.

Les rapports italo-yougoslaves sont traités dans le même esprit d'objectivité.

Si le fait, — observent fort justement MM. Augarde et Sicard, — de mutiler un lion de Venise est un crime, en vertu de quel principe ceux qui le condamnent ainsi peuvent-ils couper une des têtes des aigles bicéphales que des siècles de domination autrichienne ont placées sur les monuments de Fiume et de Trieste où nous avons pu les voir lamentablement mutilées?

L'Italie, largement installée sur l'Adriatique, n'a rien à craindre de personne; elle doit du fait de sa puissance employer toute sa diplomatie à faire, pour l'accord avec la Yougoslavie, tout le chemin qui n'a pas été fait depuis la guerre. Espérons que le moment est venu pour elle de cesser le jeu paradoxal qui consiste à regarder l'Etat yougoslave comme voué à une dislocation prochaine et à le traiter en même temps comme un voisin d'une puissance redoutable.

Les auteurs pensent que la reconnaissance de la Russie soviétique par la Yougoslavie a été retardée par la nécessité de se mettre d'accord avec ses alliées tchèque et roumaine. La question (l'événement l'a prouvé) est un peu plus complexe, et des facteurs psychologiques demandent ici à être pris en considération.

Mais cette reconnaissance viendra, car elle est dans la ligne historique du peuple serbe. MM. Augarde et Sicard rappellent une vieille légende serbe qui montre la Serbie et la Russie unies dans le passé.

Un jour, un ambassadeur moscovite est arrivé à Constantinople

avec des peaux de zibeline pour le sultan. Ravi, celui-ci demande ce qui pourrait faire plaisir au tsar. C'est, reprend l'ambassadeur, la crosse de l'archevêque saint Sava et la vieille couronne du tsar Douchan.

Le sultan lui fit donner ces anticailles, mais voilà qu'accourt le grand-vizir. « Arrête! Commandeur des Croyants, que fais-tu là? Tu donnes au Moscovite l'Empire de la Serbie. »

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lloyd George : *Mémoires de guerre;* A. Fayard. — Georges Clemenceau : *Discours de guerre;* Plon. — Léon Savadjian : *Les origines et les responsabilités de la Guerre Mondiale;* Revue des Balkans, 71, rue de Rennes. — Pierre Renouvin : *La Crise européenne et la Grande Guerre* (1904-1918); Alcan. — Pierre Desgranges : *Au service des marchands d'armes;* A. Redier. — De Rerva : *Feuillets d'un carnet de campagne;* Figuière. — Mémento.

M. Lloyd George « hésita pendant des années » à écrire ses **Mémoires de guerre.** Il y fut finalement décidé: 1° « par une maladie qui le délivra du devoir de conduire un parti empoisonné et paralysé par les dissensions intestines »; 2° par les objurgations d'un vieux camarade qui lui « rappela qu'il était le seul personnage officiel à l'avoir traversée de bout en bout ». Le tome I, qui vient de paraître, est digne de la grande réputation de l'auteur: éloquent, spirituel et persuasif.

En 1904, peu après la conclusion de l'accord anglo-français, L. George alla voir Lord Rosebery qui lui dit: « Vous êtes aussi content que les autres de cet arrangement... Vous êtes tous dans l'erreur. C'est la guerre avec l'Allemagne qui est au bout. » M. L. George ne le crut pas, parce qu'il « s'était fort peu occupé jusqu'alors des questions étrangères », mais, étant devenu chancelier de l'Echiquier en 1908, il dut trouver les moyens de faire face aux dépenses exagérées pour la marine et préconisa, mais en vain, une entente anglo-allemande sur les constructions navales; puis, en 1910, voyant que « les partis et le système parlementaire n'étaient pas de taille à dominer » les graves problèmes qui se posaient, il proposa un cabinet de coalition qui aurait eu, entre autres buts, celui de faire voter une loi imposant « l'entraî-

nement national pour la défense du territoire » et aurait doté l'Angleterre « d'un million ou 1.500.000 jeunes gens bien entraînés », qui auraient été pourvus des armes « que l'on mit plus de dix-huit mois à manufacturer pendant la guerre ». Le cabinet de coalition ne put être formé parce que M. Balfour, qui, « personnellement, en considérait la proposition avec une assez grande faveur », ne put y rallier les membres « les moins compétents » de son parti.

En juillet 1911, M. L. George prononça un discours fameux sur la question d'Agadir. Il déclare que ce fut de son initiative et qu'il se borna à le faire lire par Asquith et Grey avant de le prononcer. Il attribue à son initiative la solution pacifique de cette crise et pense que si, en 1914, « nous avions défini aussi clairement notre attitude, il est permis de croire qu'une fois de plus le péril d'une guerre frivolement provoquée aurait été écarté ». Cette affirmation est une erreur souvent commise. Ce n'est pas parce que M. L. George a prononcé son discours que la paix a été maintenue en 1911, mais parce que la France a fait des concessions et parce que l'Allemagne s'en est contentée.

En 1914, Sazonov fit aussi des concessions (occupation de Belgrade, etc.), mais Berchtold ne s'en contenta pas, puis les mobilisations et la nécessité pour l'Allemagne de surprendre Liége (par une attaque brusquée) et la France (en portant presque toutes ses forces contre elle) empêchèrent la poursuite des négociations jusqu'à ce qu'une entente fût atteinte. L'état-major allemand s'imaginait que son plan était de réussite infaillible, mais perdait sa vertu s'il était divulgué par une mobilisation non suivie de guerre.

Quand la crise de 1914 se produisit, « Grey ne présenta jamais de façon absolue la proposition d'une participation de la Grande-Bretagne à cette guerre »; de son côté, L. George demanda le maintien de la neutralité britannique, si celle de la Belgique était respectée; l'invasion de la Belgique fit dans le Cabinet la presque unanimité en faveur de la guerre. Sans qu'il le dise nettement, il semble bien que la pensée de M. L. George est encore que si la Belgique n'eût pas été envahie, la Grande-Bretagne eût pu se désintéresser de la guerre européenne.

M. L. George décrit ensuite la crise financière qui suivit la déclaration de guerre. Ce fut lui qui dut y apporter les palliatifs possibles. Il en vient ensuite à la lutte pour les munitions: « Le War Office avait négligé d'utiliser ses pleins pouvoirs pour remédier à la lamentable pénurie dont nos armées souffraient si gravement. » Dès septembre 1914, M. L. George demanda l'institution d'un Comité spécial du Cabinet pour y remédier, mais Kitchener sut faire écarter momentanément la décision. En octobre suivant, le Comité fut enfin institué et se réunit six fois entre le 12 octobre 1914 et le 1er janvier 1915. Il proposa de mobiliser plus complètement les ressources industrielles de l'Angleterre, mais le ministère de la Guerre « persista à ne compter que sur les firmes d'armement spécialisées ». Finalement, le premier ministre, le 26 mai 1915, forma un nouveau cabinet où M. L. George fut le ministre des Munitions, poste créé à titre provisoire. Il décrit les mesures qu'il prit et les résultats qu'il obtint. Il étudie ensuite la stratégie des opérations de guerre, la question des opérations dans les Balkans, les temporisations des Alliés, la catastrophe russe et la tragédie serbe. Son émouvant récit s'arrête à la fin de l'année 1915.

Clemenceau était avant tout un homme d'action. La Société des Amis de Clemenceau a pensé à juste titre que le plus beau monument à lui élever était de réunir ses **Discours de guerre.** Le volume dans lequel elle les publie contient aussi nombre d'articles publiés dans l'*Homme libre*. Il permet de se faire une idée de l'action énergique et salutaire de l'ancien président du Conseil aux heures de danger. Il est d'une lecture émouvante.

La brochure de M. Savadjian sur **Les Origines et les Responsabilités de la Guerre Mondiale** offre cette particularité intéressante d'avoir été écrite par un Yougoslave et d'étudier particulièrement le rôle de la Serbie dans les événements de juillet 1914. Mais en général elle se borne à utiliser l'excellent livre de notre collaborateur A. Mousset sur l'*Attentat* de Sarajevo. Comme lui, M. Savadjian croit que le rôle du colonel Dimitrijevitch (Apis) a été «tout à fait insignifiant». C'est aussi mon avis, car le nom de Dimitrijevitch n'a pas été pro-

noncé pendant le procès de 1914, mais je crois qu'on pourrait *conjecturer* qu'il était le mystérieux personnage, « ancien officier ami de Tankositch », que Princip a confondu avec le licencié en théologie Kazimirovitch (voir pages 473 et 474 du livre de M. Mousset). Tout le reste est connu avec précision par les réponses des conjurés aux interrogatoires; il n'y a place que là pour une conjecture sur Apis.

Voici en tout cas les seules portions du livre de M. Savadjian qui constituent une contribution nouvelle aux renseignements sur ces problèmes:

Le ministre de Serbie à Vienne, M. Jovan Jovanovitch, se présenta spontanément trois semaines avant l'attentat chez le ministre pour la Bosnie-Herzégovine, M. Bilinski, et lui fit part de ses appréhensions... Nous avons prié M. Jovanovitch de nous dire, lui-même, la vérité... Il nous a confirmé le fait. La démarche eut lieu le 5 juin 1914, à midi. Comme tous les hommes d'Etat et diplomates serbes, Jovanovitch avait l'impression qu'une visite archiducale, en Bosnie, le jour du Vidov-dan, pouvait susciter une action irréfléchie avec des conséquences graves. Bilinski se contenta de lui répondre, avec un sourire rassurant: « Nous ne craignons rien. »... Il n'avait aucun ordre du gouvernement pour ce faire; sa démarche fut spontanée...

Le docteur Bojo Tcherovitch... rappelle, à la page 76 de sa brochure, que dès qu'on sut que Tankossitch avait facilité le passage de Princip à la frontière, le gouvernement de Belgrade donna l'ordre de l'arrêter. Quand l'officier serbe qui exécuta l'ordre dit à Tankossitch: « Malheureux, pourquoi as-tu fait cela? », celui-ci de répondre: « Pour ennuyer Pachitch et le parti radical. » Le fait est exact et nous avons pu le contrôler... L'enquête du gouvernement n'avait rien révélé contre Dimitrijevitch. Quant à l'autre complice, Tziganovitch, il s'était enfui précipitamment, mais nous avons pris connaissance des ordres donnés par le gouvernement serbe aux autorités du pays de le rechercher et de l'amener sous bonne escorte à Belgrade.

Les dires de M. Savadjian semblent indiquer qu'on possède encore en Serbie des documents sur ces faits contestés; souhaitons-en la publication au plus vite.

Le livre de M. Renouvin sur **La Crise européenne et la Grande Guerre** forme le tome XIX de *Peuples et Civilisations, histoire générale publiée sous la direction de Louis*

Halphen et Philippe Sagnac. C'est un bon manuel, où le raisonnement et le détail occupent une place assez grande pour en rendre la lecture agréable. La réputation de M. Renouvin comme historien de la Grande Guerre est bien établie; on sait qu'il vise avant tout à l'impartialité et qu'il la pousse même jusqu'à une indifférence sceptique à l'égard des questions de bon droit. Son récit de la déclaration de guerre en juillet 1914, dans le livre que nous annonçons, en est une preuve: il n'a pas cherché à montrer le caractère de guet-apens de l'agression austro-hongroise contre la Serbie, ni à faire ressortir les inlassables démarches et les concessions des puissances de l'Entente pour amener un dénouement pacifique; malgré tout, il est forcé de conclure:

Ce n'est pas la mobilisation générale russe qui a rendu la guerre inévitable: elle l'était du jour où les puissances centrales avaient résolu de faire contre la Serbie *une expédition de châtiment,* en refusant tout compromis, toute concession.

Une autre particularité du livre de M. Renouvin est la parcimonie avec laquelle il donne des explications sur les événements militaires: dans ce gros volume de 640 pages, la guerre de Mandchourie est racontée en une page, la bataille de la Marne en quatre pages et demie; dans le récit de cette dernière, le rôle de Galliéni est résumé par ces mots:

Pressé par le général Galliéni, commandant l'armée de Paris, qui lui proposa de pousser vers Meaux toutes les troupes disponibles du camp retranché, Joffre a demandé à Franchet d'Esperey...

Evidemment, M. Renouvin n'aime pas les controverses. On pourrait naturellement aussi discuter beaucoup de ses affirmations, mais il faut tenir compte de l'énormité du travail qu'il a accompli; les bibliographies copieuses qui accompagnent chacun de ses chapitres en donnent une idée. Beaucoup des imperfections qu'on peut relever dans le livre de M. Renouvin tiennent assurément à ce qu'il est impossible d'expliquer tant de faits en 640 pages: il aurait fallu plusieurs volumes.

De 1915 à 1918, M. Pierre Desgranges fut chargé de missions secrètes aux Pays-Bas et en Allemagne. Il y avait déjà

puisé la matière de trois volumes; il vient d'en publier un quatrième où il raconte ses aventures **Au service des marchands d'armes.** Il y raconte comment il contrecarra la fourniture de fusils aux conspirateurs irlandais, de 1915 à 1918, et contribua à la capture de Casement. Le volume se continue par le récit d'affaires du même genre traitées plus tard avec Abd-el-Krim, le gouvernement yougoslave et les Soviets; il se termine par un intéressant chapitre sur la contrebande des armes et des stupéfiants en Chine.

Les **Feuillets d'un carnet de campagne,** de M. F. de Rerva, comblent une lacune : on n'avait, à ma connaissance, que peu de renseignements sur ce qui s'est passé d'abord à l'arrière de l'armée belge, et ensuite dans cette armée à Anvers et sur l'Yser. Désormais, on en aura une idée précise grâce au livre que nous annonçons, composé de notes fort détaillées, prises jour par jour par un témoin intelligent.

Au commencement d'août 1914, M. de Rerva était capitaine (?) dans la garde civique à Bruxelles. Des détachements de cette garde avaient été dirigés de toutes les parties du royaume vers la capitale, de sorte qu'il y avait environ 50.000 gardes dans cette ville. Jusqu'au 16, service à l'intérieur de la ville. Le 16, le bataillon où servait M. de Rerva prend position en avant du bois de la Cambre, sans savoir rien de ce qui se passait; le 17, ordre est donné de ne pas creuser de tranchées. Le 19, on voit arriver des fuyards: allure de déroute. Le soir, on apprend que l'armée allemande entrera le lendemain sans rencontrer de résistance; le premier ban de la garde civique reçoit l'ordre de rejoindre l'armée de campagne, le second est licencié. Le bataillon où sert M. de Rerva est alors transporté à Bruges, où un désarroi complet règne. De Rerva part « à l'aventure » pour Ostende. Il y apprend que son régiment est licencié. Le 25, il part pour Folkestone, passe de là à Boulogne. Là, on lui confie 48 hommes de troupe belges, échappés de Namur; il doit les conduire à Ostende. Le 26, il arrive à Paris. Le 3 septembre, il est dirigé sur le Havre, où il retrouve des échappés de Namur. Le 6, on l'embarque et le 9 il arrive à Zeebrugge, le 10 à Anvers.

Le 16 septembre, M. de Rerva est versé au 4e corps de

volontaires et y fait du service d'avant-garde. Le 27, il est envoyé à Moll, le 28 à Réthy. Le 4 octobre, le 4e corps quitte Anvers par chemin de fer et est transporté à Bruges. Le 13, il quitte cette ville et arrive à Furnes le 15; le 16, il s'embarque à Dunkerque (?) pour débarquer le 20 à Calais. Le 21, la compagnie de volontaires échange ses fusils Gras contre des Mauser et est licenciée. M. de Rerva est alors transféré au 1er carabiniers, à Furnes; du 24 octobre au 6 novembre, service d'avant-garde sur l'Yser et bataille. Le 6 au soir, relève; le 1er carabiniers est envoyé à Ghyverincove pour y cantonner, mais le 13, il repart pour le front à Oudecapelle; il sert ensuite à Loo, Lampernisse, Dixmude et Lettenburg. Le volume s'arrête au 24 novembre 1914, mais l'auteur a sans doute l'intention de publier la suite de ses très intéressantes notes, car le titre de ce volume porte: *1914-1918.*

MÉMENTO. — Revue des périodiques: *Berliner Monatshefte;* Berlin W 15, Quaderverlag, août 1934 (Responsabilité totale, par A. Wahnschaffe, sous-secrétaire d'Etat à la Chancellerie du temps de Bethmann-Hollweg : « Le plan de Schlieffen était connu du Chancelier depuis des années, mais pas dans toutes les particularités de son projet d'exécution. Parmi les particularités qu'il ne connaissait pas et qui avaient été modifiées peu avant la guerre figurait le remplacement du siège éventuel de Liége par un « coup de main », un point qui joua un rôle dans les mesures qui nous ont conduits à la guerre, car il limita fort le temps à notre disposition et peut-être anéantit la chance que la France viole la première la neutralité belge. » [Note du *Mercure:* Le siège éventuel de Liége ne figurait dans le plan primitif de Schlieffen que comme opération tardive: la guerre devait commencer par l'invasion de la Hollande dès que la Ire armée, dont la concentration s'opérait au nord d'Aix-la-Chapelle, aurait été prête complètement; dans le plan qui fut exécuté, la guerre commençait par un « coup de main » sur Liége, mais la Ire armée continuait à se réunir au nord d'Aix-la-Chapelle pour exécuter l'attaque sur la Hollande si le « coup de main » échouait.] — « Le 29 juillet, vers minuit, Jagow entra dans la Chancellerie en escaladant la fenêtre de mon cabinet de travail qui donnait sur le jardin; il apportait les derniers télégrammes et écrivit sur ma table de travail la dépêche dans laquelle nous insistions pour ne pas être entraînés par l'Autriche dans une conflagration générale, à la légère et au mépris de nos conseils; le Chancelier, ensuite,

en accentua encore les termes. » — *Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik;* Hamburg 36, Poststrasse 19 (Nouvelle série, purement documentaire; outre une « table chronologique » et une bibliographie de la « littérature sur la politique étrangère », chaque numéro contient les documents sur un certain nombre de sujets d'actualité: Fasc. I, juillet 1934, Sarre, Belgique, voyage de Barthou, Japon; fasc. II, août, question de la sécurité, reconnaissance de la Russie par la Petite Entente, conflit de Leticia).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Max L. Berny: *Le parfum des mers;* Soc. française de librairie et d'éditions. 15 »

Marguerite Bourcet: *Le Jura.* Avec une carte du Jura et 94 photographies en hélio-typo; J. de Gigord. 12 »

Raymond Lestonnat : *Coureurs d'océans;* Figuière. 12 »

Art

Michel-Ange: *Le Jugement dernier.* 40 planches. Introduction de Boyer d'Agen; Edit. Tel. 35 »

Criminologie

Léon Delamarche: *Qui a laissé faire Stavisky?* Imp. Jobard, Dijon. 3 »

R. Christian - Frogé : *L'affaire Frogé;* Nouv. Editions Latines. 15 »

Histoire

Pierre de La Gorce: *Les massacres de prisons sous la Révolution. 1792-1793.* Avec 12 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Linguistique

W. V. Wartburg: *Evolution et structure de la langue française;* Didier. 35 »

Littérature

Jean Bayet : *Littérature latine,* histoire et pages choisies traduites et commentées; Colin. 40 »

Jean Bréhal: *Barras ou Les jeux corrupteurs de la politique et de l'amour;* Baudinière. 15 »

Henri Brocher : *A la cour de Louis XIV. Le rang et l'étiquette sous l'Ancien Régime;* Alcan. 12 »

Jean Dorsenne : *C'est la Reine Pomaré,* scènes de la vie polynésienne; Edit. de France. 15 »

A. J. Festugière O. P.: *Socrate.* Préface de A. D. Sertillanges O. P.; Flammarion. 12 »

Eugène Figuière : *Le livre des enfants que je n'ai pas eus;* Figuière. 12 »

Colonel Godchot: *La Voyance de Rimbaud;* La Guiterne, 19, rue Viète, Paris. 8 »

Raymond Groc: *De la guerre;* le Bon plaisir, Toulouse. 12 »

Jules Legras : *L'âme russe;* Flammarion. 12 »

Ch. Régismanset : *Préceptes de philosophie contemporaine;* Doin. 50 »

R. Rumilly: *Papineau;* Flammarion. 12 »

Philosophie

H. Oldenberg: *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, traduit de l'allemand par A. Foucher; Alcan. 35 »

Poésie

Paul Baldassera: *La colonne corinthienne*; Figuière. » »

Henriette Charasson: *Mon Seigneur et mon Dieu!* Flammarion. 10 »

Louis Damon: *Fétus de paille*; Imp. Bloch, 38, rue Rochechouart, Paris. 12 »

Augustin Huc: *Après la tourmente*; Messein. 9 »

Cte de Mardigny: *Mélodies sentimentales*. Illustrées par Francis Bottin; Messageries Hachette. » »

Maurice Martinenghi: *La voie étincelante*; Messein. 12 »

Mado Millot: *Essais*; Messein. 6 »

Pierre Pascal: *Ode triomphale en l'honneur de la Troisième Rome et du Duce protecteur des maisons, des cités et des arts latins*. Préambule de Xavier de Magallon; Edit. du Trident. » »

Jean Michaël Süe: *Pour des nuits plus belles*; Messein. 8 »

Politique

Antonio Aniante: *Mustapha Kemal, le loup gris d'Angora*; Nouv. Revue critique. 12 »

Général de division G. Becker: *Vive la Pologne! Histoire, Droit des gens, Paix du monde*; Figuière. 8 »

Préhistoire

Edmond Lagarde: *Les peuples belges du midi de la France et les populations mélangées de la Méditerranée*; Imp. Mari-Lavit, Montpellier. 12 »

Questions coloniales

Paul Bernard: *Le problème économique indochinois*. Introduction de René Bouvier; Nouv. Edit. Latines. 40 »

Emmanuel Bourcier: *Le bois d'ébène*; le Masque. » »

Questions militaires et maritimes

Lieutenant-Colonel Ch. Bugnet: *Mangin*. Avec 10 gravures h. t. et 4 cartes; Plon. 18 »

Régionalisme

Jean Ott: *Sous le signe de la Rose*, documents rosatiques et régionalistes; Dousset et Bigerelle, 47 *bis*, avenue de Clichy, Paris. 10 »

Roman

Gaston Bonheur: *La mauvaise fréquentation*; Nouv. Revue franç. 12 »

Charles Braibant: *Resplendine et d'autres victimes*. (Coll. *La Renaissance de la Nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Léopold Chauveau: *Grelu*; Nouv. Revue franç. 12 »

Josette Clotis: *Une mesure pour rien*; Nouv. Revue franç. 15 »

Marie-Anne Comnène: *Arabella*; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Cossart: *Le cran aux œufs*; Nouv. Revue franç. 15 »

Bertrand Defos: *La conférence de Biarritz*; Albin Michel. 15 »

Henri Drouin: *Service de nuit*, récits; Nouv. Revue franç. 12 »

Georges Duhamel: *Vue de la Terre promise*; Mercure de France. 15 »

Clarisse Francillon: *Chronique locale*; Nouv. Revue franç. 18 »

Denis Francis: *Blanc*; Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Francis: *Le bateau-refuge*; Nouv. Revue franç. 15 »

Albert Gaudry: *Au cadran des jours (Contes de la Trotteuse)*;

Edit. du Cygne. 12 »
O. P. Gilbert : *Nord-Atlantique;* Mercure de Flandre. 15 »
Pierre Hamp : *L'œuvre de Pierre Hamp*, édit. définitive : *La Peine des Hommes*. II : *Gluck Auf!* Nouv. Revue franç. 15 »
Hubert de Lagarde : *Le soupçon;* Nouv. Revue franç. 15 »
Jacques Lemarchand : *R. N. 234;* Nouv. Revue franç. 12 »
Ludovic Massé : *Ombres sur les champs;* Grasset. 15 »
Maurice Meunier : *Les idoles ;* Nouv. Revue franç. 15 »
Pierre Neyrac : *La mort de Frida;* Nouv. Revue franç. 15 »
Costis Palamas : *La flûte du roi*, traduit du néo-grec par Eugène Clément. Préface de Charles Diehl; Stock. 24 »
Henri Pierangeli : *Anna-Maria*, roman historique; Arts et lettres, 30, rue Drouot, Paris. » »
Henri Pollès : *L'ange de chair;* Nouv. Revue franç. 15 »
Jean Prévost : *Le sel sur la plaie;* Nouv. Revue franç. 15 »
Raymond Queneau : *Gueule de pierre;* Nouv. Revue franç. 12 »
Roger Ribérac : *Amours de plage;* Figuière. 10 »
Elie Richard : *Clamadieu;* Nouv. Revue franç. 15 »
André Rouveyre : *Singulier*, édition augmentée; Mercure de France. 15 »
Robert Sébastien : *Olivier ou les parfums de la nuit;* Nouv. Revue franç. 12 »
André Sévry : *Cavalerie;* Nouv. Revue franç. 15 »
Albert Soulilou : *Nitro;* Nouv. Revue franç. 12 »
André Suarnet : *Le rosier des chiens;* Figuière. 12 »
Jean Suliac : *Mon cœur est rouge;* Baudinière. » »
André Thérive : *Le troupeau galeux, chronique véritable d'Antoinette Bourignon;* Grasset. 15 »
Maxence Van der Meersch : *Le péché du monde;* Albin Michel. 15 »
Roger Vercel : *Capitaine Conan;* Albin Michel. 15 »
Louise de Vilmorin : *Sainte-Unefois;* Nouv. Revue franç. 12 »
Louis Zémeliay : *Guy le séminariste;* Figuière. 10 »

Sciences

Rudolf Carnap : *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*. Introduction de Marcel Boll; Hermann. 10 »
Pierre Chouard : *La multiplication végétative et le bourgeonnement chez les plantes vasculaires*. (*Exposés de biologie végétale* sous la direction de L. Blaringhem, I) ; Hermann. 10 »
Divers : *Science et Loi*, exposés, suivis de *Discussion complémentaire et conclusions*, par Lucien Fèvre; Alcan. 20 »
Edgar Lederer : *Les caroténoïdes des plantes*. (*Exposés de chimie biologique*, sous la direction de Gabriel Bertrand, I) ; Hermann. 18 »
P. Llambi Campbell : *Le grand secret de l'univers. La gravitation expliquée par la radiopression des ondes ultra-microscopiques;* Hachette. » »
René Souèges : *L'embryologie végétale, résumé historique. 1re époque : Des origines à Hanstein 1870*. (*Exposés d'embryologie et de morphologie végétales* sous la direction de René Souèges, I) ; Hermann. 12 »

Sociologie

A. Siegfried, M. de Marcilly, P. Ernest Picard, L. Marlio, Paul Reynaud, E. Monich, M. Hermant, G. Roumilhac, P. Devinat, C. J. Gignoux : *L'Economie dirigée*, conférences; Alcan. 15 »
Georges Viance : *Préface à une réforme de l'Etat*. (Coll. *Questions disputées*) ; Desclée De Brouwer. 10 »

Théâtre

Charles Cousin : *Epaves de guerre*, drame en un prologue et 4 actes; Figuière. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le dernier article de Louis Barthou bibliophile. — A qui et combien A. Dumas fils a-t-il vendu « La Dame aux Camélias »? — Louis Desprez jugé par Maurice Barrès. — Un témoignage contre d'Assas. — Un juron oublié d'Henri IV. — Un moribond : l'imparfait du subjonctif. — Liszt et la Dame aux Camélias. — Les mots qui se répètent. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le dernier article de Louis Barthou bibliophile. — Le dernier article de Louis Barthou bibliophile parut le 20 novembre dernier dans le *Bulletin du Bibliophile*, et ce fut pour apporter une contribution d'importance à l'histoire du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Quel est l'auteur de ce livre? L'opinion communément répandue l'attribuait à Hugo lui-même, sa femme n'ayant tenu dans la rédaction que le rôle de secrétaire; on répétait le mot célèbre: « Apollon dictait, j'écrivais. » Et Edmond Biré précisait même qu'Hugo avait ainsi dicté le livre « depuis la première ligne jusqu'à la dernière ».

A l'aide de documents inédits (une lettre de Sainte-Beuve du 14 octobre 1858 et une lettre d'Auguste Vacquerie, de septembre 1862, toutes les deux adressées à Mme Hugo), Louis Barthou détruisait cette légende, pour établir que la femme du poète avait assumé seule, de 1858 à 1862, la rédaction de ces mémoires et que son mari, « loin de lui en dicter le texte, ne lui accordait pas toujours, sur une première requête, les documents dont elle avait besoin ».

La lettre de Sainte-Beuve montre que celui-ci suggéra à Mme Hugo une méthode de travail, la guida pour la mise en ordre des matériaux, lui offrit détails et renseignements qu'il possédait.

Quant à Vacquerie, son rôle fut celui, dit Barthou, d'un conseiller attentif et judicieux qui écarte par les questions mêmes qu'il pose, dans sa lettre de septembre 1862, l'idée d'une participation directe de Victor Hugo au travail de sa femme.

> J'en ai d'autres preuves, ajoutait Louis Barthou: un gros paquet des brouillons soit du premier jet, soit corrigés qui sont de la main de Mme Hugo. Ce premier jet était abondant et laborieux. Les manuscrits sont remplis de ratures, de surcharges, de renvois dans les marges. Ils prouvent un travail personnel qui écarte jusqu'à l'évidence l'idée d'une dictée.

Enfin, Louis Barthou tirait volontiers de sa bibliothèque, pour appuyer son argumentation, un exemplaire de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* exemplaire sur Hollande et qui porte

cette étonnante dédicace: *A Madame Drouet, écrit dans l'exil, donné par l'exil, Adèle Victor Hugo.* — L. DX.

§

A qui et combien A. Dumas fils a-t-il vendu « La Dame aux Camélias » (1) ? — Il n'y a pas de doute possible, l'édition originale est bien l'édition Cadot, ainsi décrite par M. Léopold Carteret dans son *Trésor du Bibliophile:*

LA DAME AUX CAMÉLIAS. *Paris, Alexandre Cadot,* 1848, 2 vol. in-8, couvert. jaune imp.

Edition originale. Sceaux, imp. E. Dépée.

Tome I: faux titre, titre et 340 pages; t. II, faux titre, titre et 462 pages.

(format 227 + 145.)

Ouvrage de la plus grande rareté, remis en vente avec titres et couv. jaune semblables à la date de 1849.

Réimpression, *Paris, Cadot,* 1851, in-12.

Des exemplaires de l'édition originale passèrent en vente en 1912 et en 1923 aux ventes Montgermont et Claude Lafontaine, le premier incomplet, le tome II manquant, fut adjugé, relié par Lortic, 410 francs, le second, par Marius Michel (2 tomes reliés en 1): 950 fr.

Ce renseignement bibliographique, s'il confirme le renseignement donné par le docteur Cabanès et reproduit par notre ami J.-G. P., n'infirme cependant en rien ceux fournis par Dumas fils lui-même dans sa lettre à Jules Claretie.

Cadot tira deux éditions, comportant des droits d'auteur, de la *Dame aux Camélias,* et ce fut, vraisemblablement devant son refus d'en tirer une troisième, qu'Alexandre Dumas traita avec Michel Lévy et lui céda, moyennant une somme dérisoire, la propriété du roman.

Passant sous silence le titre de relai à la date de 1849, cela fait bien deux éditions, l'une in-8, l'autre in-12: aussi le premier tirage de l'édition Michel Lévy (1852), dont un exemplaire imprimé sur papier vélin fort, figura en 1917 à la vente Le Petit, porte la mention: « Troisième édition revue et corrigée ».

Quant aux rapports de la Dame aux Camélias et de Liszt, ajouterai-je qu'après l'*Intermédiaire,* Liszt lui-même, dans sa lettre à Koreff, son introducteur auprès de la belle pécheresse, et Mme Janka Wohl, dans ses *Souvenirs d'une compatriote* (1887), M. Johannès Gros les avait à nouveau divulgués, dans sa remarquable étude sur *Alexandre Dumas fils et Marie Duplessis,* dont un chapitre a paru ici-même (2).

(1) Voir *Mercure de France,* 15 octobre 1934.
(2) Cf. « La Fin de la Dame aux Camélias », *Mercure de France,* 15 novembre 1920, pp. 33-85.

Le tome II de la Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult complète heureusement le peu que nous connaissions de cette liaison. Je venais de corriger l'épreuve d'une note à ce sujet destinée à l'*Intermédiaire*, quand a paru l'écho du *Mercure* (3). Je n'ai pas voulu y changer un mot: nous suivons trop volontiers les mêmes sentiers, J.-G. P. et moi, pour ne pas courir le risque de nous y rencontrer parfois. C'est une occasion de cheminer ensemble tout en bavardant, très affectueusement. — P. DY.

§

Louis Desprez jugé par Maurice Barrès. — M. P.-V. Stock termine son très intéressant essai sur *Louis Desprez anecdotique* en citant le chaleureux plaidoyer de Zola. Maurice Barrès ne fut pas moins sévère pour les « misérables » qui assassinèrent cet enfant. C'est lui qui, dans la *Revue Contemporaine*, d'Adrien Remâcle, se chargea (décembre 1885, pp. 354-356) de la notice nécrologique de Desprez.

Ce que je voudrais qu'on sût, écrivait-il en terminant, c'est combien profondément honorable fut la vie de ce jeune homme. Ayant vécu dans la solitude, il avait des certitudes de toutes choses. Ce fut son seul défaut, il avait un immense désir de gloire, il ambitionnait le rôle le plus noble: faire triompher ses idées. Chétif et repoussé de tant de plaisirs, il avait reporté sur l'art toutes ses affections, toute sentimentalité. Ses amis savent qu'il n'y eut pas de vie plus opprimée que la sienne; il avait des yeux très beaux, les plus doux du monde et une exquise politesse de cœur.

Son roman condamné était d'un effort curieux. Il écrivit sur nos romanciers un livre renseigné et fini. Les jeunes écrivains de vingt-deux ans n'ont point coutume de faire des chefs-d'œuvre. Mais il avait une noble franchise d'impression, une grande énergie de travail, et chaque jour son intelligence se faisait plus hospitalière.

Il est mort à cause d'une idée; peu importe son œuvre. Et des années se passeront avant qu'on ose mettre la main au collet d'un écrivain. Le maître qu'il aimait, M. Emile Zola, lui a rendu un magnifique et tendre hommage. Je veux croire que Desprez pensa parfois en ses derniers jours que ceux de son âge conserveraient sa mémoire et que cet espoir consola un peu son agonie. Rien n'est aussi misérable que la mort de notre ami, malade achevé par quelques hommes d'esprit, — M. Quesnay de Beaurepaire, auteur du *Berger*, étant avocat-général.

Ce petit article de Maurice Barrès, qui s'achève en oraison funèbre, est à peu près inconnu. Je signale par la même occasion que Barrès publia en outre dans la *Revue Contemporaine: Carême fantaisiste*, chronique (t. I, p. 425), et le *Dernier soir d'une année qui s'accomplit*, apologue (t. III, p. 194). — AURIANT.

(3) *Mercure de France*, 1er octobre 1934.

Un témoignage contre d'Assas. — Comme nombre de mots historiques, celui de d'Assas: « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis! » a été l'objet des plus vives controverses. Rochambeau, colonel du régiment d'Auvergne, assurait que d'Assas aurait dit: « Tirez, mes chasseurs! »; et certains ont attribué le mot à un sergent nommé Dubois.

Dans ses *Citations françaises* (Paris, Armand Colin, 1931), M. Othon Guerlac note que la famille d'Assas, qui touche encore une pension, en reconnaissance de l'acte d'héroïsme de l'ancêtre, a fait établir la justesse de ses revendications par le Conseil d'Etat.

Une autre famille aurait réclamé — sans succès d'ailleurs — le même honneur, en faveur d'un des siens, Quilicus de Casanova. Elle se fondait sur une lettre de Rochambeau, racontant que l'alarme lui fut donnée par des décharges de mousqueterie du corps de Fischer, auquel appartenait Casanova.

Et Georges Montorgueil, conciliant, estimait (article du *Temps*, du 4 janvier 1920) que la même affaire avait pu donner lieu à deux actes d'héroïsme parallèles.

Le passage suivant, qui n'a pas été cité jusqu'ici à notre connaissance, des *Mémoires du comte de Saint-Priest*, publiés en 1929 (Calmann-Lévy, édit., pp. 50 et 51) semble ruiner les prétentions des descendants de Quilicus de Casanova, comme celles de la postérité de d'Assas, du reste.

Enfin, nous atteignîmes le corps du marquis de Castries, dont l'infanterie était en bataille en avant du hameau de Kompersbrück, d'où l'ennemi n'avait pu le déposter, grâce à la belle défense du régiment d'Auvergne, dont le marquis de Rochambeau était le colonel. Ce brave officier, dont la brigade était à la gauche de l'attaque, avait examiné son terrain la veille en arrivant; il reconnut que son flanc gauche était exposé, quoique couvert par le corps de Fisher, en qui probablement il n'avait pas grande confiance; en effet, lorsque ce partisan fut mis en déroute, Auvergne était sur ses gardes et soutint l'effort de l'ennemi qui ne put le déposter. Ce fut à cet instant-là qu'on supposa la belle action du chevalier d'Assas, dont on ne dit rien alors, et que le prince de Montbarey se plut à publier quinze ans après, je ne sais sur quels fondements. Je me demande qui peut avoir entendu, de notre côté, le colloque supposé entre les grenadiers ennemis et d'Assas. Dans quelle langue se faisait-il? On peut louer l'intention d'exalter le dévouement d'un officier français, mais je crois que c'est pure invention.

R. L.

§

Un juron oublié d'Henri IV. — Un des éditeurs du *Rabelais*, toujours en cours de publication chez Champion, a rappelé, dans une des notes de cette savante publication, les jurons dont usaient quelques-uns des souverains français de la IIIe dynastie.

Le moins oublié, c'est le *Ventre Saint-Gris* d'Henri IV, resté si

populaire qu'on le voit figurer sans surprise, mais non sans joie, dans une strophe du chœur des déménageurs d'*Hortense, couche-toi!*

> Cent sous!... Il nous offre une thune!...
> Ventre Saint-Gris, c'est la fortune!...
> Or, voici qu'il est midi vingt,
> Précipitons nos pas vers le marchand de vin.

Mais Henri IV avait des jurons de rechange. Il disait aussi: *Jarnicoton!* s'il faut en croire le *Dictionnaire de Trévoux*, qui propose, pour l'origine du mot, l'explication suivante. Le Vert-galant avait contracté l'habitude de dire à tout moment: *Je renie Dieu!* Le P. Coton, son confesseur, lui fit sentir l'indécence de cette expression dans la bouche d'un grand prince. Le roi ayant répondu qu'il n'avait pas de nom qui lui fût plus familier que celui de Dieu, excepté peut-être celui du P. Coton: « Eh bien, Sire, repartit le P. Coton, dites donc: *Je renie Coton.* » D'où est venu Jarnicoton.

Le P. Jésuite, rédacteur de cette édifiante note étymologique, indique, immédiatement avant, que *Jarni* est un mot corrompu procédant de *je renie* « qui entre dans plusieurs sortes de jurements, et qui fait un jurement détestable quand on y joint celui de Dieu ». Aussi, conseille-t-il, pour éviter cette impiété, de substituer d'autres mots à celui de Dieu, et de dire, par exemple: *jarnibleu, jarnicoton.*

Il ajoute que *jarnicoton* ne se dit guère que dans le peuple, et le plus ordinairement chez les femmes. Ce juron, qui râpe agréablement le gosier, avait pourtant, selon lui, une origine royale et bien masculine. — R. L.

§

Un moribond: l'imparfait du subjonctif.

5 octobre 1934.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Dans un article intitulé: « Un moribond, l'imparfait du subjonctif » (*Mercure*, n° 867, p. 667), l'auteur cite deux phrases:

« Le malheur voulut qu'Achille se laissa entraîner... » (J. Cocteau).

« Le malheur voulut que José rentra un soir... » (Giraudoux).

Et il demande si elles sont correctes.

Elles sont fautives. Si cela ne saute pas aux yeux ou plutôt si cela ne choque pas notre oreille, c'est parce que la troisième personne du singulier sonne au passé simple de l'indicatif comme à l'imparfait du subjonctif, et cela est général pour tous les verbes.

En mettant les phrases citées à une autre personne, on voit qu'il serait inadmissible d'écrire:

« Le malheur voulut que je me laissai entraîner... »

« Le malheur voulut que je rentrai un soir... »

Ce qui est incorrect à la première personne l'est également à la troisième.

D'ailleurs, l'emploi du subjonctif est réglé en français par l'usage plutôt que par la grammaire, qui ne peut formuler de loi générale.

Ainsi la certitude n'exige pas toujours l'indicatif: « Je suis content que vous soyez devant moi », ni le doute, le subjonctif: « Il me semble qu'il a perdu la tête. »

Bien que ce soit me conformer aux règles de la grammaire, je n'oserais dire à la blanchisseuse: « Je voudrais que dès demain vous lavassiez... » parce qu'il me déplairait d'employer l'imparfait pour une action future.

Voilà un cas où l'imparfait du subjonctif est moribond.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de la considération d'un vieux lecteur. — P. PRACHE.

§

Liszt et la Dame aux Camélias. — M. Jacques Dyssord nous écrit pour nous signaler, dans son livre intitulé *la Vie amoureuse de la Dame aux camélias*, paru dans la collection « Leurs amours », de chez Flammarion, en 1930, les pages 162, 163, 164, 167 et 168 ayant trait aux amours de Liszt et de Marie Duplessis.

Nous nous empressons d'apporter cette intéressante rectification à l'écho sur *Liszt et la Dame aux Camélias* paru dans le *Mercure* du 1er octobre dernier, qui rappelait cet épisode de la vie amoureuse de Liszt, d'après sa correspondance avec la comtesse d'Agoult.

§

Les mots qui se répètent. — On connaît, rapportée par Arsène Houssaye dans ses *Confessions*, la verte réponse de Clésinger à George Sand, devenue sa belle-mère:

> Clésinger est brouillé avec sa belle-mère qui le menace des foudres de sa plume: « Je ne dirai pas son nom, dit-elle, mais on le reconnaîtra. — Et moi, s'écrie Clésinger, je la sculpterai toute nue, la figure voilée; je ne lui mettrai pas de feuille de vigne et on la reconnaîtra. »

C'était un peu la seconde mouture d'un mot de Sophie Arnould, dont l'*Arnoldiana* fournit le contexte:

> Mlle Allard fut la maîtresse du duc de Chartres, du prince de Gui-

menée (*sic*), du duc de Mazarin et d'un régiment de roturiers. S'étant fait peindre par Lenoir dans l'état où parut Vénus devant le berger Pâris, quelqu'un dit que la tête de cette figure n'était pas ressemblante. *Qu'est-ce que cela fait?* reprit Sophie; *Allard serait sans tête que tout Paris la reconnaîtrait.*

Toutefois, Clésinger ayant plus de talent que de lecture, on peut croire que le sculpteur et la cantatrice s'étaient rencontrés sans que l'auteur du *Rêve d'amour* eût pris la peine de dépouiller l'*Arnoldiana.*

Ils ont fait fortune, cependant, ces mots de Sophie Arnould. Après Clésinger, suivant Paul Mahalin, une sociétaire de la Comédie-Française reprit la réponse de Sophie et, se rendant justice, se l'appliqua à elle-même. C'était en temps de Carnaval, quand le Carnaval existait encore:

Je donnerais un rôle de Sandeau, d'Augier ou de Laya, s'écriait Mlle Y..., une des plus jolies sociétaires de la Comédie-Française, pour pouvoir passer une nuit à *cancaner* comme ces filles!
— Y songez-vous, ma chère? Et si l'on vous reconnaissait?
— Oh! je mettrais un pantalon!

Malheureusement, Paul Mahalin tait le nom de cette jolie sociétaire. C'est dommage. — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

Je connais un grand garçon qui a vingt-quatre ans, qui dirige trois fermes, qui mène durement ses hommes et n'aime que ses bestiaux, qui fait saillir à chaque instant un bœuf ou un étalon, qui aide à pleins bras, manches retroussées, les vaches à faire leurs veaux... et qui a dit à ma femme, d'un air timide et embarrassé: « N'allez pas dire à ma mère que je lis *La Terre!* » — *Journal de Jules Renard*, à la date du 31 mars 1889.

Car la médecine aurait bien de la peine à établir une différence de fond entre le virus dont mourut Périclès devant Syracuse, si tant est d'ailleurs que le mot de virus soit autre chose qu'une simple facilité verbale, et celui qui manifeste sa présence dans la peste décrite par Hippocrate, que des traités médicaux récents nous donnent comme une sorte de fausse peste. — *Nouvelle Revue française*, octobre, p. 484.

Marie Taglioni... est engagée à l'Opéra pour une durée de quinze ans, à dater du 1er mai 1829... Elle remplace avec éclat Clothilde de Mafleuroy qui avait épousé Auber et qui venait de mourir. — *Le Temps*, 25 décembre 1929.

Le roi Alexandre était pratiquement détesté par tous les Croates. Il n'empêche que, lorsqu'il venait chez eux, il se promenait librement, avec l'escorte de quelque vingt gendarmes. — *Le Jour*, 10 octobre.

Tous les regards étaient fixés sur une fenêtre, où se penchait à contre-jour, sur le fond d'une salle éclairée, le buste du Führer. Il était là, nu-tête, les coudes appuyés à plat sur le linteau, penché sur le passage de ses vétérans... — *Le Journal*, 21 août.

LES ACCIDENTS DE LA CIRCULATION. — *Le Touquet, 11 septembre.* — Le juge d'instruction de Montreuil-sur-Mer a décerné un mandat d'arrêt

contre Georges Arthur, directeur du White-Hall Théâtre de Londres, pour émission de chèques sans provision.

Bordeaux, 11 septembre. — M. Maximilien Macouillard, 51 ans, concierge à la Trésorerie générale de la Gironde, à la suite d'une simple observation d'un de ses chefs, s'est tiré, ce soir, un coup de revolver dans la tête. — *L'Œuvre,* 12 septembre.

Les voyageurs royaux prirent place dans leur wagon-salon et au moment où le train se mettait lentement en marche, la tête du jeune souverain parut à la portière, saluant de la main les personnalités qui étaient restées sur le quai. — *Le Matin,* 12 octobre.

LES INONDATIONS AU JAPON. — On annonce qu'en raison des pluies continuelles, les rivières Yalu et Aiho ont débordé et ont transformé en marécages un vaste terrain le long de la Section Sud du chemin d'Antung à Moukden. — *Journal des Débats,* 20 août.

Au cas pourtant où l'assassin et ses complices auraient réussi à franchir une frontière, ils n'en échapperaient pas moins à la justice, les diverses polices internationales ayant été alertées. — *L'Œuvre,* 6 septembre.

Il était permis de grossir un peu l'événement, encore que Corneille ait dit, avec bon sens:

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes...

Le vieux classique avait, d'ailleurs, de l'audace, de proférer cette vérité à la barbe de Louis XIV. — *Les Dernières Nouvelles de Strasbourg,* 4 octobre.

Il me présenta sa collection comme Hernani présente les portraits de ses ancêtres. — *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest,* 7 septembre.

On demande des apprenties pour hommes. — *La Dépêche de Brest,* 7 septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

VUE DE LA TERRE PROMISE, roman (*Chronique des Pasquier*), par Georges Duhamel. Vol. in-16 double-couronne, 15 fr. L'édition originale a été tirée: dans le format in-16, à 1.430 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir: 1.405 ex. numérotés de 127 à 1531, à 40 fr., 25 ex. hors commerce; et dans le format in-8 raisin: à 27 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 27, à 175 fr., 88 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 28 à 115, à 120 fr., 11 ex. sur Ingres crême, numérotés à la presse de 116 à 126, à 120 fr., souscrits.

SINGULIER, *édition augmentée,* roman, par André Rouveyre. Vol. in-16 double-couronne, 15 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLV

—

CCLV N° 871. — 1er OCTOBRE

CCLV N° 872. — 15 OCTOBRE

CCLV N° 873. — 1er NOVEMBRE

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Volume in-16....... 12

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE, *ou Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Vol. in-16........................... 12

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A. M. Desrousseaux. 2 vol. in-16 à 12 frs.. 24

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE. *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain* (2e partie). Traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16 à 12 frs. 24

LE GAI SAVOIR (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16 18

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*, traduit par Henri Albert. Vol. in-16.. 15

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Vol. in-18.. 18

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL. *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Vol. in-16........................... 15

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Volume in-18... 12

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES, LE CAS WAGNER, NIETZSCHE CONTRE WAGNER, L'ANTECHRIST, traduits par Henri Albert. Vol. in-16.. 15

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16. à 12 frs.................. 24

ECCE HOMO, SUIVI DES POÉSIES, traduit par Henri Albert. Vol. in-16.. 15

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16. 12

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES, 2e série (*Schopenhauer éducateur. Richard Wagner à Bayreuth*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16... 12

À LA MÊME LIBRAIRIE :

JULES DE GAULTIER : *De Kant à Nietzsche*. Vol. in-18............. 15

CLAIRE RICHTER : *Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines*. Vol. in-18.. 12

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

mmoraliste. Volume in-16. . . . . **15** fr.
Porte étroite. Volume in-16. . . . . **12** fr.

LITTÉRATURE

car Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Vo-
ıme in-18 . . . . 5 fr.
étextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.
uveaux Prétextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

rant toute la première quinzaine d'octobre, la Bourse a montré une grande tion. La liquidation de fin septembre s'effectua dans des conditions déplorables, ts acheteurs à terme ayant été contraints de procéder à des réalisations forcées. ffaires étaient devenues si rares et les demandes si peu importantes qu'on pouvait dre une accentuation sensible de la baisse, bien que celle-ci fût déjà considérable. l'appel du Président Doumergue à la veille des élections cantonales rasséréna sprits; et, dès que fut connu l'échec des partisans d'une politique d'aventures, arché se ressaisit brusquement. Trop brusquement même, car les tragiques événe- s de Marseille devaient être suivis par une dépression, malgré le succès consi- ble de l'émission de Bons du Trésor à trois ans.

qu'il convient de retenir de la succession de mouvements disjoints constatée sur les groupes de valeurs françaises que dans les compartiments de titres étran- c'est que le fond de la baisse est atteint et que le revirement de la tendance s'accentuer.

ne saurait oublier en effet que le succès de l'émission de Bons du Trésor à ans sera le point de départ d'un abaissement du loyer de l'argent pour les ments à long terme. Cet emprunt a produit 8.750 millions, qui couvrent très ment les 5.500 millions que le Trésor devra dépenser avant que les recouvre- s inscrits dans le budget de 1935 soient devenus des réalités palpables. La rerie disposera ainsi d'une marge de disponibilités de plus de 3 milliards, avec elle elle pourra combler le déficit éventuel du budget de 1934, voté au prin- s dernier. L'Etat va donc disparaître de ce marché monétaire, sur lequel ue depuis plusieurs années un rôle prépondérant comme emprunteur. Il ne era plus les capitaux disposés à s'employer; et ceux-ci devront se tourner des placements à long terme, c'est-à-dire vers les émissions de valeurs indus- es et vers la Bourse. Un abaissement du taux de l'intérêt est attendu, qui sera favorable à l'orientation du marché des valeurs.

s rentes ont particulièrement profité des meilleures dispositions de la spéculation essionnelle et de l'épargne. Leurs progrès doivent être plus importants encore; est pas possible en effet que notre pays, dont la monnaie est convertible en or, contraint d'emprunter longtemps à 5 1/2 % tandis que l'Angleterre, la Suède, Etats-Unis, etc., se procurent aisément des fonds à des taux notoirement infé- s.

s valeurs bancaires étaient tombées à des niveaux si bas au début d'octobre qu'on it prévoir un vigoureux redressement de certaines vedettes : Banque de France, it Foncier, Crédit Lyonnais. Leur tenue va dépendre de l'abaissement du loyer e la reprise des affaires; l'abaissement du taux de l'intérêt réduit les agios qui une des principales sources de profit des affaires de banque, mais il entraîne révision du taux de capitalisation en usage à la Bourse et constitue un élément ausse.

groupe de l'électricité est resté l'un des plus agités. Il est possible que les eaux tarifs appliqués obligatoirement depuis juillet soient les causes d'une ction du bénéfice unitaire des sociétés; mais il faut compter avec l'accroissement fournitures d'énergie. Or l'Union d'Electricité et la Parisienne de Distribution, ne citer que quelques grandes entreprises, viennent d'annoncer une très appré- le augmentation de leurs livraisons.

s avis peu favorables de marchés étrangers ont influencé fâcheusement tout ord les compartiments d'affaires de matières premières, et notamment celui des rs cuprifères. Mais la dépression fut de courte durée, notamment sur les groupes étrole et du caoutchouc. Restent cependant très discutées les valeurs d'argent, ouvernement chinois ayant taxé les sorties de métal blanc. Les mines d'or sont issées, car la réduction de la teneur des minerais fait craindre une diminution bénéfices. En outre, la baisse de la livre sterling constitue pour les capitalistes çais un risque de change très sérieux. Les produits chimiques figurent parmi les s les mieux traités.

LE MASQUE D'OR.

MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.